LA MARQUE DE KÂLI

HENRI VERNES

UNE AVENTURE DE
BOB MORANE



marabout junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES

HENRI VERNES

BOB MORANE

LA MARQUE DE KÂLI



MARABOUT

Chapitre I

Le soleil se couchait sur Calcutta, changeant l'Hoogly, un des cent bras du Gange, ce fleuve sacré, en une gigantesque coulée de soufre liquide tachée seulement par les voiles noires des jonques ramenant les travailleurs des lointaines rizières. Allongé, en slip et maillot de corps, sur le balcon de sa chambre de l'hôtel du *Naja Bleu*, Bob Morane contemplait la gigantesque cité. Calcutta – Kâli Ghât, la ville de Kâli, déesse de la destruction et de la mort – avec ses cinq millions d'habitants, sa prodigieuse misère, ses milliers de vaches sacrées, propagatrices d'épidémies ; cité prodigieuse où le choléra règne en maître, où l'Orient et l'Occident ont associé leurs tares, épidémies et famines d'une part, chômage et misère morale de l'autre.

De son perchoir, sans même devoir se lever de sa chaise longue, Morane voyait s'allumer les feux dans les quartiers populaires, le delta du Gange tout entier flamber sous les derniers rayons de soleil, les marais s'enflammer, les boues prendre des couleurs de vieux bronze. Spectacle inoubliable, au-dessus de l'imagination humaine, gigantesque toile de fond prête, à chaque instant, à basculer dans les ténèbres.

Bob était arrivé à Calcutta quatre jours plus tôt. Le grand magazine français *Reflets*, ayant entrepris une série de reportages sur les grands fleuves du monde, avait chargé Bob de faire celui sur le Gange. Morane, qui n'avait visité les Indes qu'au cours de trop brèves escales, avait accepté cette offre avec empressement. Au cours des quatre journées précédentes, il avait visité Calcutta. Dans quelques jours, il irait parcourir le delta, puis partirait pour Bénarès, la Ville Sainte, pour gagner ensuite le haut cours du fleuve, très loin dans les premiers contreforts de l'Himalaya.

Ce soir-là, Bob avait décidé de se reposer. Toute la matinée et une grande partie de l'après-midi, il avait traîné à travers les

quartiers populeux, prenant photo sur photo, assailli sans cesse par des bandes de gosses squelettiques demandant l'aumône, se frayant un chemin parmi des centaines de vaches sans maîtres, maigres, comme des animaux de danse macabre et grouillantes de mouches. Ces vaches, animaux tabous, qu'il était interdit de tuer ou de molester, étaient un fléau de l'Inde en général, et de Calcutta en particulier.

Morane se renversa dans sa chaise longue, s'étira, huma l'air chaud du crépuscule et passa les doigts de sa main droite dans la brosse drue de ses cheveux. Il était bon de demeurer ainsi, après une journée chargée, à ne rien faire, sans préoccupations et sans pensées, avec des rafraîchissements à portée de la main. Cela donnait une idée du nirvana, cet anéantissement suprême et bienfaisant, auquel aspiraient les adorateurs de Bouddha…

Une voix toute proche fit soudain tressaillir le Français.

— Une lettre pour Morane Sahib…

Bob tourna la tête. Un domestique hindou, vêtu de blanc, le front marqué du troisième œil de Siva, se tenait debout près de la chaise longue. Sur le plateau qu'il tenait à la main, une lettre était posée.

« Ces Hindous se déplacent comme des fantômes, pensa Bob. Celui-ci aurait voulu me trancher la gorge que je ne m'en serais même pas aperçu… »

Bob prit la lettre et, comme le domestique se retirait, il en déchira l'enveloppe. Elle contenait un papier plié en quatre. Bob le déplia et lut :

« Commandant Morane,

Il faut que je vous voie de toute urgence. Dès le reçu de ce billet, venez chez moi, 115 Baghavapur Road. C'est là une question de vie et de mort.

Cecil Mainright. »

Morane sursauta. Il connaissait Cecil Mainright, sans pourtant l'avoir jamais rencontré. À Paris, le professeur Aristide Clairembart, le vieil archéologue ami de Bob, avait dit à celui-ci en apprenant son départ pour l'Inde :

— Puisque vous passez par Calcutta, allez-y voir de ma part mon confrère, Cecil Mainright… C'est un hindouiste de première force et, depuis quarante ans qu'il y réside, il connaît le pays comme sa poche. Il pourra vous donner un sérieux coup d'épaule…

Dès son arrivée dans la capitale du Bengale occidental, Bob s'était aussitôt mis en rapport avec le savant, mais ce dernier était fort occupé et le rendez-vous avait été fixé à quelques jours plus tard. C'était le lendemain que Morane devait se rendre chez Mainright. Que signifiait alors cette étrange missive et, surtout, ces mots : « C'est là une question de vie et de mort » ? Mainright se trouvait-il en danger ? Dans ce cas, pourquoi rappelait-il à son secours, lui Morane, qu'il n'avait jamais vu, au lieu de s'adresser à la police ?

Bob haussa les épaules. À quoi bon chercher des réponses à ces différentes énigmes ? Puisque le professeur Mainright lui-même allait les lui fournir dans peu de temps. Morane n'avait en effet jamais résisté à un appel à l'aide et il était bien décidé à se rendre chez Mainright le soir même. Si l'ami d'Aristide Clairembart était en danger, il devait tenter de le sauver.

Comme il connaissait le numéro de téléphone du professeur Mainright, Morane décrocha l'interphone de sa chambre, demanda qu'on le lui passât. Il y eut une longue minute d'attente, puis la voix du standardiste de l'hôtel se fit entendre :

— Désolé, monsieur, mais le numéro que vous demandez est en dérangement…

Morane fit la grimace et raccrocha. Puisqu'il ne pouvait contacter le professeur Mainright, il devrait donc se rendre chez lui.

En hâte, Bob passa une chemise de sport à col ouvert, son complet d'alpaga couleur sable et se chaussa de souliers de toile. Il allait sortir quand, soudain, il se ravisa, revint vers le lit et tira de dessous un grand sac de voyage à fermeture éclair. D'une des poches du sac, il tira un revolver Colt calibre 38 à canon court et le glissa dans sa ceinture, sous son veston, où il se trouvait parfaitement camouflé. Bob n'avait pas l'habitude de sortir armé, mais il s'était souvenu de cette « question de vie et de mort » dont

parlait le professeur Mainright dans sa missive, et il préférait, en cas de coup dur, mettre toutes les chances de son côté.

Quelques minutes plus tard, il sortait de l'hôtel et hélait un taxi. Celui-ci vint se ranger le long du trottoir et son chauffeur, un grand Sikh à la barbe noire, descendit pour ouvrir la portière à son client. Bob remarqua que l'homme portait, passé dans sa ceinture, un long poignard à lame courbe. Désignant l'arme, le Français demanda :

— À quoi cela vous sert-il ?… À couper la gorge à vos clients ?…

Dans un grand sourire, le chauffeur découvrit une rangée de dents blanches à faire honte à un piano de concert. Il secoua la tête.

— Non, sahib, Munghal jamais couper la gorge à ses clients… s'ils paient. Poignard là seulement pour égorger muslims…

Après avoir prononcé ce dernier mot, le Sikh cracha à terre en signe de mépris. Morane sourit.

— Une chance que je ne sois pas musulman !

Munghal continuait à sourire.

— Oui, sahib, une chance… Où dois-je conduire le sahib ?

Bob Morane s'était assis à l'intérieur de la voiture.

— 115 Baghavapur Road, dit-il.

Le taxi s'ébranla et fila le long des rues noires de monde, à travers une jungle de camions, de tramways, de pousse-pousse, de chars à bœufs, de cyclistes et de vaches errantes. Ces vaches formaient une réelle entrave à la circulation, car c'était à peine si elles s'écartaient pour laisser passer le taxi, plus effrayées d'ailleurs par le klaxon que par le véhicule lui-même.

Baghavapur Road était une artère paisible et déserte, située à proximité du pont de Howrah, et bordée de vieilles maisons de style victorien entourées de vastes jardins aux grilles monumentales.

Le taxi s'arrêta devant le numéro 115 et Morane mit pied à terre.

— Dois-je attendre le sahib ? interrogea le Sikh.

Bob secoua la tête.

— Non, dit Bob. J'en aurai sans doute pour un long moment…

Il paya le prix de la course et octroya un généreux pourboire au chauffeur. Le taxi démarra et Bob demeura seul sur le trottoir. La nuit était tout à fait tombée depuis un moment déjà, et Baghavapur Road était plongée dans une obscurité presque totale. Par endroits, de

rares et parcimonieuses lampes électriques révélaient la flore sanglante des hibiscus et des flamboyants, masses pourpres sur l'écran de la nuit.

— Pas très gai le coin, murmura Bob.

Après s'être assuré que le revolver glissé dans sa ceinture pouvait être tiré sans peine, il s'avança vers la grille. Celle-ci était entrouverte. Bob hésita. Il avait l'impression d'être sur le point de se fourrer dans un guêpier d'envergure. Malgré cela, il se glissa dans l'espace laissé entre les deux battants de la grille et s'avança dans une large allée conduisant à la maison elle-même, dont une des fenêtres du rez-de-chaussée était brillamment éclairée.

Rapidement, d'une marche rendue silencieuse par ses chaussures légères, à semelles de crêpe, Morane se rapprochait de la maison. Il venait d'atteindre le perron quand, soudain, une forme humaine jaillit de l'habitation elle-même et dévala les marches. Au lieu de s'écarter, Bob s'interposa. L'homme et lui se heurtèrent violemment et quelque chose de blanc roula sur le sol de l'allée. L'inconnu – un Hindou sans doute, car son visage sombre ne faisait aucune tache dans les ténèbres – se baissa pour la récupérer, mais Morane l'en empêcha.

— Eh ! minute, l'ami, dit-il en anglais. On ne court pas comme cela quand on n'a rien à se reprocher…

Il avait à peine prononcé ces paroles que l'homme, avec un grognement de rage, se précipitait sur lui. Bob vit briller un poignard et recula d'un pas. La lame passa à quelques centimètres à peine de sa gorge et, du tranchant de la main, il frappa là où devait se trouvait le bras de son antagoniste. Le coup porta et l'Hindou laissa échapper son arme. Aussitôt, le bruit d'une course rapide retentit et Bob devina que son adversaire tentait de fuir. D'une saccade, il arracha le colt de sa ceinture en criant :

— Arrêtez, ou je tire !…

Mais déjà l'homme avait disparu, comme avalé par les ténèbres du jardin.

Pendant un long moment, Morane demeura là, le revolver braqué, prêt à faire feu à la moindre alerte, mais son agresseur ne devait pas reparaître. L'objet blanc, lâché au début de la bagarre,

était demeuré sur le sol. Bob le ramassa, mais sans pouvoir en distinguer immédiatement la nature, car il était enveloppé d'un linge, probablement une serviette, solidement noué. À travers le tissu, Bob tâta un corps dur, de forme inégale. L'ensemble, malgré son volume réduit, pesait assez lourd, et Bob supposa qu'il devait s'agir d'un objet en pierre ou en métal.

Bob haussa les épaules. « Sans doute s'agit-il là d'un bibelot quelconque dérobé au professeur. Je vais le lui remettre et je saurai ainsi de quoi il retourne… »

Grimpant les marches du perron, Morane atteignit la porte de l'habitation. Celle-ci se trouvait grande ouverte sur un hall carré, éclairé de l'intérieur par une seconde porte ouverte d'où jaillissait un large rai de lumière.

Bob demeura immobile, le revolver au poing, prêtant l'oreille au moindre bruit, mais la maison était silencieuse, comme si ses habitants l'avaient désertée.

— Professeur Mainright !… Professeur Mainright !…

Après avoir lancé ce double appel, Bob attendit, mais sans recevoir de réponse.

— Personne là-dedans ?…

À nouveau le silence. Cette fois, Morane se sentit saisi par l'inquiétude. Cet homme armé d'un poignard et fuyant tel un voleur, cette maison abandonnée où, cependant, une pièce demeurait éclairée, tout cela lui semblait de plus en plus louche.

Tous les sens tendus, Bob pénétra dans te hall, scrutant la pénombre pour y déceler une présence. Ensuite, s'enhardissant, le Français, d'un pas rapide, gagna la seconde porte, celle d'où sourdait un rai de lumière.

La pièce qui s'offrit au regard de Morane était un vaste bureau encombré de spécimens archéologiques : bas-reliefs arrachés aux grottes sacrées, bouddhas primitifs, polis par le temps, groupes de jadéite verte ou de lave, bronzes précieux, découpés comme des dentelles. Au plafond, un grand ventilateur électrique tournait doucement, brassant à grands coups de pales l'air lourd et tiède de la nuit tropicale.

Rien de tout cela cependant ne devait retenir l'attention de Bob. Celle-ci avait été attirée aussitôt par cet homme aux cheveux gris, cet Européen à demi couché sur le vaste bureau d'acajou et dont le visage, tourné vers la porte, avait pris la fixité de la pierre. Cet homme. Bob n'en doutait pas, était le professeur Mainright, et il était mort.

*
* *

Durant de longues secondes, le jeune Français était demeuré immobile sur le seuil de la pièce. Sa carrière aventureuse l'avait, à de nombreuses reprises déjà, placé dans des situations analogues et, pourtant, la présence de ce cadavre l'impressionnait. Peu de temps auparavant, cet homme l'avait appelé à son secours, et maintenant il se trouvait là, sans vie. Bob avait l'impression d'être un peu responsable de cette mort. S'il était arrivé plus tôt, tout aurait peut-être été remis en question. Mais pouvait-il arriver plus tôt ? N'avait-il pas quitté son hôtel dès la réception de la lettre de l'infortuné savant ?

À présent, Morane avait retrouvé son sang-froid. Traversant la pièce, il posa l'objet inconnu, toujours enveloppé de la serviette, sur le coin du bureau. Ensuite, il s'approcha du mort. Celui-ci portait au cou des traces de strangulation et, près du fauteuil, Bob découvrit une épaisse bande de toile terminée par un nœud coulant et qui devait avoir servi à étrangler la victime.

Du regard, Bob fit le tour de la pièce. Aucune armoire n'avait été forcée. Rien ne semblait avoir été dérobé. Rien… sauf… Morane prit le paquet qu'il avait déposé sur le coin du bureau et, rapidement, dénoua la serviette. Le mystérieux objet apparut. C'était une petite statuette émaillée, haute de dix centimètres à peine, représentant une femme debout, au corps noir et aux quatre bras étendus. Dans une de ses mains, elle tenait une épée, dans l'autre une tête coupée ; ses deux autres mains, aux paumes rouges, se trouvaient simplement ouvertes comme pour un geste de bénédiction. Mais le visage surtout était effrayant, avec ces yeux de fauve, injectés de

sang, et cette bouche énorme, garnie de dents acérées, d'où pendait une langue rouge. Deux petits squelettes servaient de boucles d'oreilles à l'étrange créature et un collier de crânes humains pendait sur sa poitrine rougie d'une éclaboussure sanglante. À chacune de ses deux chevilles, à chacun de ses quatre poignets, elle portait un bracelet de pierres brillantes et, autour de la tête, un diadème.

« Ou je me trompe fort, songea Morane, ou voilà une effigie de la déesse Kâli, la Mère Noire, épouse de Siva. Et ce serait pour s'approprier cette statue que l'on aurait assassiné ce pauvre professeur Mainright ? Les pierres des bracelets et du diadème me paraissent en toc, mais peut-être que la statuette elle-même… »

Prenant un coupe-papier sur le bureau, il gratta une parcelle d'émail au talon de l'idole. Un point de métal gris sombre apparut.

— Du plomb, murmura Bob. Mon agresseur emportait pourtant bien cette statuette, et ce ne peut être que lui l'assassin de Mainright…

Tout à coup, il sursauta. Ses yeux s'étaient posés à nouveau sur cette bande de toile gisant près du bureau, et il s'était senti frappé par une soudaine révélation.

— Cet instrument ayant servi à étrangler Mainright, murmura-t-il encore, et cette effigie de Kâli doivent avoir un quelconque rapport. Personnellement, je n'en vois qu'un… Mais cela me paraît tellement fantastique, tellement incroyable…

Il ne put retenir un frisson de terreur et jeta un regard autour de lui, comme s'il s'attendait à voir se dresser quelque monstre horrible, assoiffé de sang. Pourtant, il était toujours seul dans le bureau avec le mort. Déjà, il avait retrouvé le contrôle de ses nerfs.

« Tout ceci, si je ne me trompe, doit être autre chose qu'un vulgaire assassinat. Le meurtrier entre ici, dans cette maison où il doit y avoir de l'argent, des objets précieux et, après avoir étranglé cet infortuné professeur Mainright, qu'emporte-t-il ? Une vulgaire statuette de plomb émaillé… »

Pendant un moment, Morane considéra avec intérêt l'effigie de la Déesse Noire, puis il songea à nouveau :

« Oui, mais voilà, la statuette en question représente cette vieille buveuse de sang de Kâli, et cela nous ouvre de redoutables

possibilités. Mieux vaut prévenir la police… »

Il décrocha le combiné du poste de téléphone posé sur le bureau. Pourtant, quand il posa l'écouteur contre son oreille, aucun signal ne retentit.

— J'oubliais, murmura-t-il. L'appareil est en dérangement. Ou, plutôt, les fils auront été coupés de l'extérieur… Allons, quand on n'a pas de téléphone, il y a un excellent moyen d'appeler la police, et c'est celui-ci…

Morane marcha vers l'une des fenêtres, l'ouvrit et, son revolver tendu à bout de bras, tira par trois fois en l'air. Dans le silence de la nuit, les détonations retentirent chacune tel un coup de tonnerre. Bob ne se faisait aucun souci quant à leur résultat. Dans ce quartier résidentiel, voué au calme et au silence, une salve de mousqueterie ne devait pas tarder, il n'en doutait pas, à ameuter tout le voisinage…

Chapitre II

Sheela Khan, le chef de la police de Calcutta, tournait et retournait entre ses doigts la bande de toile ayant servi à étrangler le professeur Mainright, dont le corps avait été couché au centre du bureau et recouvert d'un drap blanc.

— Je veux bien être damné s'il ne s'agit pas là d'un rhumal, dit le policier au bout d'un moment.

C'était un homme de cinquante-cinq ans environ, haut de taille et large d'épaules, aux cheveux grisonnants. Une impression de force tranquille et aussi de droiture émanait de son large visage aux yeux clairs, au profil légèrement aquilin.

— Un *rhumal* ? fit Bob. N'est-ce pas là cette sorte de garrot dont, jadis, les Thugs se servaient pour étrangler leurs victimes ?

Sheela Khan eut un signe affirmatif.

— C'est bien cela, en effet, monsieur Morane. Pourtant, les Thugs ont cessé depuis bien longtemps de faire parler d'eux. Au siècle dernier, les Anglais les ont traqués sans merci, faisant emprisonner ou exécuter leurs chefs. Non, ce n'est pas possible, il ne peut s'agir de Thugs… Un vulgaire voleur, tout simplement…

Khan avait prononcé ces derniers mots d'une voix sourde, comme s'il tentait de se convaincre lui-même.

— Pourtant, continua-t-il, une chose me chagrine. C'est la présence de cette effigie de Kâli. Rien n'a été volé. On a retrouvé de l'argent dans la maison, des objets précieux… Aucune porte n'a été fracturée, sauf une fenêtre de l'étage, par où notre homme a dû pénétrer dans l'habitation. Tout ce qu'il a emporté, c'est cette figurine en plomb… Vous vous rendez compte : un voleur s'introduit dans la maison d'un paisible et riche savant, le tue à son aise alors que tous les domestiques sont sortis… et emporte une statuette en plomb… Êtes-vous bien sûr de ne rien pouvoir m'apprendre de plus, commandant Morane ?

Bob eut un geste vague.

— Comme je vous l'ai dit déjà, Excellence, j'avais rendez-vous demain avec le professeur Mainright. Ce soir, j'ai reçu un billet de lui, billet par lequel il m'appelait à son aide. J'ai tenté de lui téléphoner pour savoir de quoi il retournait exactement, mais on m'a répondu que la ligne était en dérangement. Alors, je suis venu. Comme j'allais pénétrer dans la maison, un homme s'est jeté sur moi et a tenté de me poignarder. Je me suis défendu, mais il réussit à fuir, abandonnant cette statuette, enroulée dans une serviette, sur le terrain. Je suis alors entré ici et ai trouvé le corps de Mainright. Vous savez le reste…

Une grimace tordit les traits altiers de Sheela Khan.

— Oui, fit-il, je sais le reste. C'est-à-dire pas grand-chose. La ligne téléphonique était sans doute coupée déjà bien avant votre arrivée. Voilà pourquoi le professeur a été forcé de vous alerter par un billet…

Morane ne put s'empêcher de sourire. Sheela Khan paraissait intelligent, et il s'étonnait de le voir faire preuve de tant de naïveté. Après tout, le grade de chef de la police de Calcutta devait exiger certaines capacités de la part de son titulaire. On eût dit que Sheela Khan essayait de minimiser les faits, tentait de jeter de la poudre aux yeux de son interlocuteur.

— Un simple voleur, fit remarquer Bob, n'aurait pas compliqué les choses à ce point. Il n'aurait pas coupé les fils téléphoniques si longtemps avant de perpétrer son crime. En outre, le professeur n'aurait pas eu le temps de m'avertir. D'ailleurs, il n'y aurait sans doute même pas songé. Comment se protège-t-on contre un vulgaire malfaiteur ? On crie « au secours ! », on appelle la police, on prend un revolver… Mainright devait bien en avoir un quelque part.

— Nous avons trouvé des balles et une trousse de nettoyage dans un tiroir du bureau, expliqua le policier, mais de revolver point…

— Les balles et la trousse prouvent qu'il y en avait un dans le même tiroir. Quelqu'un l'en aura enlevé à l'insu du professeur. Un domestique sans doute, soudoyé par les ennemis de son maître…

Sheela Khan eut un geste de protestation.

— Les ennemis !… Vous allez vite, commandant Morane. Un paisible savant comme le professeur Mainright ne devait certes pas en avoir beaucoup…

— Tout le monde peut avoir des ennemis, coupa Morane. Et, la preuve que Mainright en avait, c'est qu'il est mort à présent…

— Un simple voleur…

— Non, pas un simple voleur, Excellence. Le coup a été préparé avec trop de soin. Quand le professeur m'a écrit, il se sentait menacé, et il m'a appelé, moi, parce qu'il me connaissait de réputation grâce à notre ami commun, le professeur Clairembart, de Paris. Mainright connaissait mon goût pour l'aventure et aussi ma propension à prendre le parti de toute cause valable. Peut-être ne le savez-vous pas, mais certains m'appellent Bob Morane-Don Quichotte. Je vous le répète, ce pauvre professeur Mainright n'aurait pas fait appel à moi s'il s'était agi d'un simple cambriolage. Il n'en aurait d'ailleurs pas eu le temps. Un cambrioleur ne prévient pas sa victime une heure à l'avance !…

Un sourire narquois sur les lèvres, Sheela Khan considérait le Français.

— Vous êtes plus célèbre encore que vous ne le pensez, commandant Morane, dit-il quand Bob eut fini de parler. J'ai lu le récit de certains de vos exploits dans les journaux européens, et je sais de quoi vous êtes capable. Je vous sais honnête et droit, incapable de la moindre action criminelle, mais je sais aussi que vous vous sentez souvent porté à vous mêler de choses qui ne vous regardent pas. Voilà pourquoi je vous demande de demeurer en dehors de tout ceci et de me laisser débrouiller cette affaire. S'il s'agit, comme vous le pensez, d'une entreprise criminelle de grande envergure, je finirai bien par la découvrir. Pourtant, je m'en tiens toujours à ma théorie du vulgaire voleur…

Bob haussa les épaules avec une feinte indifférence.

— Un voleur qui se servirait du *rhumal* des anciens Thugs et aurait une préférence marquée pour les statuettes de Kâli, fussent-elles en plomb ou non… Si vous aimez les solutions faciles, Excellence, à votre guise. Après tout, c'est vous le policier, et vous

devez connaître votre travail. Me permettez-vous de regagner mon hôtel ?

Sheela Khan eut un signe de tête affirmatif.

— Vous pouvez disposer, commandant Morane. Je sais que vous n'avez rien à voir avec ce meurtre. Pourtant, je vous demanderai de ne pas quitter la ville avant quelques jours. Je pourrais avoir besoin de vous. On ne sait jamais. De toute façon, il vous faudra signer une déposition. Je vous ferai convoquer…

— Entendu, Excellence. Je demeurerai à votre disposition…

Les deux hommes échangèrent une poignée de main et Bob se dirigea vers la porte du bureau. Pourtant, avant de l'atteindre, il sembla soudain se raviser et fit volte-face.

— Vous semblez connaître beaucoup de choses sur mon compte, Excellence, dit-il. Il y a cependant une chose que vous devez ignorer…

— Quoi donc, commandant Morane ?

— Je suis un collectionneur passionné d'objets exotiques…

— Je ne vous comprends pas…

Morane désigna du doigt la petite effigie de Kâli, toujours posée sur le coin du bureau.

— Cette statuette ferait très bien dans ma collection. Puis-je l'emporter ?

Le chef de la police eut un léger tressaillement.

— C'est une pièce à conviction, commandant Morane. Vous ne vous rendez pas compte…

— Je me rends très bien compte, au contraire, fit Bob avec un léger clignement d'œil. Une pièce à conviction dans une affaire de vol, une toute petite affaire de vol, cela n'a guère grande importance, même si cela se complique d'assassinat. Et puis, vos hommes ont déjà relevé les empreintes laissées sur cette statuette. Que pourriez-vous en tirer d'autre ?

Khan se mit à rire doucement. Un petit rire parfaitement au point, dont un acteur de théâtre ou de cinéma aurait été jaloux. Tout d'ailleurs dans Sheela Khan était ainsi parfaitement au point : sa tenue, son allure, ses gestes, sa voix, son anglais même. Tout dans Sheela Khan indiquait que, jamais de sa vie, cet homme n'avait

trébuché sur une bordure de trottoir, manqué un escalier ou laissé tomber sa fourchette au cours d'un dîner officiel. Sheela Khan semblait coulé dans le moule même de la perfection.

— Dans quelques jours, dit-il, cette affaire sera sans doute éclaircie. Alors, commandant Morane, je me ferai un plaisir de vous offrir cette statuette…

— Quelques jours ? fit Bob avec une moue. On sait ce que cela veut dire. Je connais toutes les polices du monde, et elles se ressemblent comme un grain de sable à d'autres grains de sable. Il y règne un ordre à faire rêver la femme de chambre du professeur Nimbus lui-même. On met une pièce à conviction – en l'occurrence, une statuette de Kâli – dans une armoire et, quand on veut l'y reprendre deux jours plus tard, on retrouve à sa place un bocal d'alcool rempli de viscères anonymes…

Cette fois, Sheela Khan éclata franchement de rire.

— Vous avez gagné, commandant Morane. Prenez donc votre statuette et n'en parlons plus. Du moins pour le moment… Si j'en avais besoin, je vous la réclamerais.

Bob enveloppa la statuette dans la serviette qui, peu de temps auparavant, avait servi déjà au même usage. Khan avait claqué des mains et un policier était apparu sur le seuil du bureau.

— Buhram, vous ferez reconduire le commandant Morane à son hôtel. Et faites veiller à ce qu'il y arrive bien vivant…

Bob tressaillit.

— Vivant ?… Que voulez-vous dire, Excellence ?…

Sheela Khan désigna du doigt le paquet, formé par la statuette et la serviette l'enveloppant, que Morane portait sous le bras gauche.

— Cette statuette, commandant, dit-il. D'après vous, elle serait la cause de toutes les catastrophes. Prenez garde de ne pas vous retrouver vous-même avec un *rhumal* autour du cou…

Bob ne répondit pas. Il avait l'impression que la plaisanterie de Sheela Khan pouvait fort bien être tout autre chose qu'une plaisanterie…

*

* *

Assis dans sa chambre, à l'hôtel du *Naja Bleu*, Bob Morane contemplait maintenant la petite idole noire posée devant lui sur le lit. De plus en plus, il avait la certitude que la statuette se trouvait à l'origine du meurtre, et c'était pour cette raison – et non par caprice de collectionneur – qu'il avait demandé à Sheela Khan la permission de l'emporter. Morane, sans le laisser paraître outre mesure, avait été en effet profondément touché par la mort du professeur Mainright, et il se sentait bien décidé à la venger s'il en trouvait l'occasion.

— Déesse de la Destruction et de la Mort, hein ? fit Bob à l'adresse de l'idole. Si seulement je pouvais savoir ce qui se passe dans ta petite tête de plomb…

Mais Kâli était muette et se contentait de tirer la langue vers Morane et de fixer celui-ci de ses yeux d'émail rouge.

— Sois sans crainte, dit encore Bob, bientôt je connaîtrai ton secret. Car tu as un secret et, quoi qu'il en dise, notre ami Sheela Khan y croit lui aussi…

La conduite du chef de la police ne laissait pas de paraître étrange au Français. Sheela Khan, lui, semblait bien pressé de conclure. En outre, pourquoi, après avoir discuté pour la forme, avait-il consenti à ce que Morane emportât la statuette. Après tout, il s'agissait d'un meurtre et une pièce à conviction, fût-ce un vulgaire morceau de vil métal plus ou moins bien décoré, demeurait une pièce à conviction.

Morane haussa les épaules. Il se trouvait aux Indes et les policiers n'y avaient sans doute pas l'habileté des spécialistes de la P.J. ou de Scotland Yard. Malgré sa prestance, la sûreté de ses gestes, son anglais digne d'un ancien étudiant d'Oxford, Sheela Khan n'était peut-être qu'une tête vide, un parfait robot privé de toute intelligence.

— Tout cela ne m'indique pas par quel bout commencer mon enquête, soliloqua Bob. Vouloir venger le professeur Mainright en vertu du principe selon lequel les amis de nos amis sont nos amis, c'est très bien. Mais comment m'y prendre ? Ce qu'il faudrait avant tout, c'est retrouver le meurtrier. Ce serait peut-être facile dans un

désert, mais dans une ville de cinq millions d'habitants, où tous les Hindous se ressemblent, ce sera coton. À moins que notre étrangleur ne vienne à moi lui-même, avec un joli *rhumal* tissé à mon intention…

Se tournant vers l'idole noire, Morane joignit les mains en un geste de prière et dit :

— Ma petite Kâli, dispensatrice des terreurs sacrées, des morts subites et des enterrements gratuits[1], envoyez-moi donc votre étrangleur… pour que je lui joue un joli tour à ma façon…

Morane se redressa, saisit la statuette et, avec deux bandes sparadrap, la fixa sous le tiroir intérieur de la commode. Il fit la grimace. « Pas formidable comme cachette, mais c'est tout ce que j'ai trouvé de mieux, du moins pour le moment… »

Il retourna au lit, où il avait posé son revolver, et s'assura du bon fonctionnement de l'arme, et aussi si son barillet était bien garni. En général, Morane faisait confiance à son habileté dans le combat corps à corps, mais il savait que, s'il avait réellement affaire aux Thugs, il devrait jouer serré. Ces fanatiques de la déesse Kâli étaient des experts de la strangulation et, si Bob connaissait le jiu-jitsu, il ne tenait pas, dans le doute, à confronter les deux méthodes. Un revolver était plus sûr en face d'un tueur expérimenté et fanatique. Une petite crispation de l'index, et le plus faible triomphait. Kâli pouvait avoir combattu jadis les démons les plus redoutables, elle ne pouvait rien contre un revolver et, à côté de lui, le *rhumal* devenait aussi inoffensif qu'un lance-pierres devant un canon à longue portée. Malgré cette assurance, Morane décida cependant de ne rien laisser au hasard. Il verrouilla soigneusement la porte de sa chambre et la cala en engageant le dossier d'une chaise sous la serrure en saillie. Ensuite, il réunit tout ce qu'il put trouver comme bouteilles ou flacons, sacrifiant un litre d'eau minérale, son eau de Cologne et différents produits pharmaceutiques à sa sécurité immédiate, et alla les briser sur le balcon qui, bientôt, fut littéralement pavé de tessons tranchants comme des rasoirs.

Ainsi protégé, Bob éteignit la lumière, gagna le lit et s'y étendit. Cinq minutes plus tard, le poing droit posé sur la crosse de son

revolver, il dormait paisiblement, comme un enfant n’ayant pu se résoudre à abandonner pour la nuit son jouet préféré.

Chapitre III

La première chose que Bob Morane aperçut en s'éveillant fut ce journal glissé sous sa porte. Il faisait grand jour, et, du dehors, montaient les rumeurs de la cité.

Bob se leva et alla prendre le journal. C'était un exemplaire de l'*Hindustan Times*, et, en première page, un grand titre s'étalait :

MEURTRE DANS BAGHAVAPUR ROAD
Cecil Mainright, l'archéologue bien connu, est trouvé mort, assassiné, dans son cabinet de travail.

L'article qui suivait relatait la découverte du corps par Morane et les circonstances dans lesquelles cette découverte avait eu lieu. Pourtant, nulle part il n'était fait mention de la statuette de Kâli et, si l'on signalait que le professeur était mort étranglé, on ne faisait allusion ni au *rhumal*, ni aux Thugs.

« Sans doute sont-ce là des sujets tabous que l'on n'aime guère aborder aux Indes, songea Bob. Officiellement, les Thugs ont cessé de faire parler d'eux depuis plus d'un demi siècle, et personne ne semble soucieux de ranimer leurs fantômes. Pourtant, Kâli, elle, continue à être adorée et, chaque jour, ici même, à Calcutta, dont elle est la patronne, on lui offre des sacrifices sanglants. Ce sont de petits boucs noirs qui en font les frais, il est vrai, mais de là aux sacrifices humains il n'y a qu'un pas qui pourrait être vite franchi… »

La suite de l'article retraçait la carrière du professeur Mainright, cet Anglais ami de l'Inde au point d'y être demeuré après le départ de ses compatriotes. L'Inde avait cessé d'être une colonie britannique et, pourtant, pour Cecil Mainright, rien ne paraissait avoir changé. Il continuait à vivre dans sa maison de Baghavapur road, comme par le passé, entre ses vieilles pierres, ses statues de dieux, avec seulement quelques domestiques hindous qui lui paraissaient

tout dévoués. La veille au soir, inexplicablement, ces domestiques s'étaient absentés tous ensemble, et c'est alors que le drame avait eu lieu.

L'article parlait également de Morane, rappelait son existence aventureuse et sa conduite héroïque au cours de la Seconde Guerre mondiale. On révélait le motif de sa venue aux Indes et l'on citait même le nom de l'hôtel où il était descendu.

« On aurait voulu indiquer l'endroit où me trouver à l'assassin du professeur, songea à nouveau Bob, qu'on ne s'y serait pas pris autrement… »

L'auteur du reportage terminait en citant un avis de Sheela Khan, le chef de la police, avis suivant lequel le professeur aurait été assassiné par un ancien domestique congédié, ou par un voleur surpris en flagrant délit.

Morane haussa les épaules et murmura :

— Ou ce Sheela Khan est le plus grand cachottier de la planète – et tout porte à le croire – ou c'est la plus monumentale ganache de toute la galaxie. Une ganache qui, je dois l'avouer, a beaucoup d'allure. Une vraie ganache de concours…

Le récit de l'*Hindustan Times* semblait d'ailleurs avoir été dicté par Sheela Khan et l'on pouvait se demander pourquoi ce dernier dissimulait ainsi la vérité au sujet du *rhumal*, de la statuette de Kâli et des Thugs. Était-ce pour ne pas alarmer inutilement l'opinion publique, ou dans un tout autre but ? Morane n'ignorait pas que les pays asiatiques baignent tous plus ou moins dans une atmosphère trouble, que des intrigues politiques ou religieuses s'y nouent sans cesse et que les sectes occultes continuent à y tenir le haut du pavé comme par le passé. Sheela Khan pouvait appartenir à l'une de ces sectes et cela aurait expliqué sa façon d'agir…

Bob ne continua cependant pas ainsi dans la voie de la suspicion. Jusqu'à nouvel ordre, il préférait ne pas accuser Sheela Khan sans preuves formelles et, en attendant des faits nouveaux, lui laisser le bénéfice du doute.

Après avoir fait de rapides ablutions, Bob passa un peignoir léger, se chaussa de babouches et, à l'aide du journal, entreprit de balayer le sol du balcon. Il réunit les tessons de verre dans un coin

de façon à ce que, la nuit suivante, il lui fut facile de les éparpiller à nouveau. Ce travail accompli, Bob s'apprêta à s'habiller. Déjà, il avait rejeté son peignoir quand, soudain, des coups furent frappés à la porte.

Durant un long moment, le Français demeura immobile. Cette visite matinale le surprenait. Non seulement il n'attendait personne, mais, en outre, il avait donné l'ordre au domestique attaché à l'étage de ne venir qu'à son appel.

Rapidement, Morane endossa à nouveau son peignoir et glissa son revolver dans la poche gauche, sans lâcher la crosse. Ensuite, il s'approcha de la porte et demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une visite pour vous, sahib Morane.

C'était la voix du garçon d'étage. Prêt à se servir de son arme à la moindre alerte, Bob écarta la chaise barricadant la porte, fit tourner la clef dans la serrure et ouvrit à demi le battant.

Dans l'espace libre, la silhouette du domestique hindou se détacha, et la voix répéta.

— Une visite pour vous, sahib Morane…

Derrière le domestique, Bob distinguait, dans la pénombre du couloir, une forme gigantesque, faisant songer vaguement à un ours ou à un gorille dressé. Soudain, cette forme bougea, la porte s'ouvrit toute grande, comme sous la poussée d'un char d'assaut de quarante tonnes, et un homme pénétra dans la chambre. C'était un véritable géant, dépassant Morane de toute la tête, et dont les épaules bouchaient toute la largeur de la porte. Prodigieuse masse de muscles et d'os qui, Bob le devinait, devait être capable de réflexes prompts et redoutables. La tête énorme, au crâne rasé, s'emboîtait d'une pièce à un cou monstrueux, semblable à celui d'un taureau. Malgré ce physique pour le moins avantageux, l'homme n'avait rien d'une brute obtuse. Son front haut et droit dénotait l'intelligence et ses yeux bridés de Mongol brillaient d'un éclat vif. En outre, le nouveau venu était vêtu, sinon avec élégance – ce qui, vu sa corpulence, lui eût été difficile – du moins avec luxe. Son costume de shantung devait valoir son pesant d'or, tout comme d'ailleurs sa chemise de fin nylon ajouré et ses chaussures de daim beige. À la

main, il tenait un chapeau de paille brillante, au ruban d'un rouge éclatant.

Le nouveau venu avait jeté un pourboire au domestique et lui avait crié quelques mots en bengali, puis il avait refermé la porte derrière lui. Il se tourna alors vers Morane et sourit. Dans son large visage d'un jaune doré, aux hautes pommettes, ses dents brillèrent. Des dents blanches, fortes. Des dents de broyeur d'os, dans une bouche de bête carnivore.

— Suis-je bien en présence du commandant Morane ? interrogea l'homme dans un anglais presque impeccable.

Son sourire demeurait, mais, dans ses petits yeux qui, à présent, ne formaient plus que deux fentes étroites, brillait une lumière dure, implacable.

*

* *

Les deux hommes étaient demeurés quelques instants face à face, à se considérer en silence. Finalement, le nouveau venu répéta :

— Suis bien en présence du commandant Morane ?

Bob hocha la tête affirmativement.

— Je suis bien le commandant Morane, en effet. Mais je ne vois pas…

L'autre sourit à nouveau. Un sourire de tigre prêt à se jeter sur sa proie.

— Vous allez comprendre tout de suite. Mais laissez-moi d'abord me présenter. Je m'appelle Kao Maïmaïtscheng, mais mes amis et mes ennemis me nomment Kao tout simplement… Si vous voulez aussi connaître mes titres, disons que je suis… envoyé spécial… très spécial… de mon gouvernement aux Indes…

Morane ne répondit pas tout de suite. Il ne pouvait quand même pas espérer jeter l'homme à la porte. Bob n'était pas une mauviette, il s'en fallait de beaucoup, mais le Mongol l'aurait sans doute, au premier contact, brisé telle une vulgaire boîte d'allumettes. Bob ne pouvait non plus abattre froidement son visiteur à coups de revolver,

et il devinait que la menace de son arme n'aurait pas non plus grand effet. Mieux valait donc parlementer.

— Que puis-je pour vous, monsieur Maïmaïtscheng ?

Le Mongol sourit encore, saisit un fauteuil, l'attira à lui et s'assit sans attendre d'y être invité.

— Vous pouvez m'appeler Kao, dit-il. Mes amis et mes ennemis m'appellent ainsi. Je vous l'ai dit déjà…

— Personnellement, fit Morane, j'appelle seulement mes amis par leurs prénoms… Allez-y, je vous écoute, monsieur Maïmaïtscheng…

Le géant se renversa dans son fauteuil, croisa avec désinvolture ses énormes jambes, pareilles à des piliers de temple, et regarda le Français droit dans les yeux.

— J'irai directement au but, commandant Morane. Vous avez en votre possession un objet qui m'intéresse, et je voudrais vous l'acheter…

Morane ne broncha pas. Il croyait savoir de quel objet il s'agissait ; pourtant, il n'en laissa rien paraître.

— Je ne vous comprends pas, dit-il.

— Vous allez comprendre, continua Maïmaïtscheng. La nuit dernière, vous avez été, plus ou moins directement, mêlé à l'assassinat de ce pauvre professeur Mainright. Or, dans cette affaire, il y avait une petite statuette de la déesse Kâli, en métal émaillé, et haute comme ça… Le journal n'en parle pas, mais cette statuette existe, et elle se trouve en votre possession…

Pendant un moment, Morane réfléchit. Le Mongol paraissait bien renseigné, et, sans doute, était-il inutile de jouer au plus fin, du moins pour l'instant.

— D'accord pour la statuette en question, répondit-il. Mais si vous croyez qu'elle se trouve en ma possession, vous vous trompez. Sheela Khan l'a conservée. C'était une pièce à conviction, ne l'oubliez pas, et il s'agissait d'un meurtre…

Kao Maïmaïtscheng secoua la tête.

— Non, commandant Morane, Sheela Khan n'a pas gardé la statuette. J'ai des relations dans la police de Calcutta, et dans beaucoup d'autres milieux. C'est mon métier d'être renseigné…

Cette nuit, vous êtes sorti de la maison du professeur Mainright avec, sous le bras, un objet enveloppé dans une serviette blanche. Cet objet était la statuette…

Bob ne répondit pas. Il n'en aurait d'ailleurs pas eu le temps, car Kao enchaîna aussitôt :

— Je veux cette statuette, je vous l'ai dit, et je suis prêt à la payer fort cher. Cette nuit, à votre sortie de chez ce pauvre Mainright, des hommes à moi, qui vous guettaient, auraient pu tenter de vous la prendre, mais vous étiez accompagné de policiers de la garde particulière de Sheela Khan, et ils n'ont pas voulu courir de risques… D'ailleurs, pourquoi avoir recours à la violence quand l'argent peut tout arranger ? Vous me donnez la statuette et, séance tenante, je vous verse mille dollars, en bons billets américains…

Morane garda à nouveau le silence. Maïmaïtscheng prit cela pour un refus, car il doubla son offre.

— Deux mille dollars, cela vous irait ?

— Trois mille !…

— Quatre mille !…

Le Français écoutait cette surenchère sans broncher. Tout cet argent pour une vulgaire petite statuette de plomb, cela aurait mis la puce à l'oreille à un aveugle-sourd-muet atteint de débilité mentale. Cette statuette valait tout juste cinq dollars, et encore, et voilà qu'on lui en offrait plusieurs milliers. En outre, Maïmaïtscheng était assurément mêlé au meurtre du professeur Mainright. Peut-être même en était-il l'instigateur, et Bob ne se sentait pas disposé à traiter avec lui, ni d'ailleurs avec aucune autre crapule de son espèce. Si le Mongol était responsable de la mort du savant. Bob s'arrangerait pour le coincer tôt ou tard et le livrer à la police. Maïmaïtscheng pouvait posséder la force de dix gorilles, cela ne changerait rien à la chose.

— Cinq mille dollars, c'est mon dernier mot…, fit encore le géant.

Il tira de la poche intérieure de sa veste de shantung une imposante liasse de billets verts et fit craquer ceux-ci entre ses gros doigts. Morane eut une grimace, qui pouvait passer pour une expression de regret.

— Votre argent me tente, monsieur Maïmaïtscheng, mais je n'ai pas cette statuette. Alors, il n'y a rien de fait…

Lentement, le Mongol se tira de son fauteuil. Il fit claquer la liasse de billets dans la paume de sa main gauche.

— Est-ce votre dernier mot, commandant Morane ?

Bob haussa les épaules.

— Il n'y a pas de dernier mot qui tienne. Vous m'offrez beaucoup d'argent pour cette statuette. Or, je vous le répète encore, elle ne se trouve pas en ma possession. Que puis-je vous dire d'autre ?

Le Mongol replaça la liasse de dollars dans la poche intérieure de sa veste.

— Désolé de vous voir intraitable, commandant Morane. Ce que je ne puis obtenir par la douceur, je l'obtiens toujours par la force, je tiens à vous en avertir…

Nonchalamment, Kao s'approcha de la commode – de cette même commode sous laquelle se trouvait fixée l'idole de Kâli – et, d'un coup sec, en frappa le coin du tranchant de la main droite. Il y eut un bref craquement et, comme coupé par le fer d'une hache, un petit triangle de bois se détacha du meuble et roula sur le sol. Le Mongol se tourna vers Morane avec un rictus triomphant sur sa face camuse.

— Si je vous avais frappé de cette façon, là, sur le côté du cou, vous seriez mort à l'heure actuelle, commandant Morane.

Le Français demeura impassible. En lui-même, cependant, il se sentait saisi d'un profond respect pour la force de Maïmaïtscheng. Posément, il sortit son revolver de la poche gauche de son peignoir et le braqua sur le colosse, pour dire d'une voix calme :

— Si je vous loge une balle en plein cœur, monsieur Maïmaïtscheng, vous serez mort vous aussi. Nous nous trouvons donc à armes égales.

Le Mongol se raidit. Du regard, il chercha à lire dans les yeux de son interlocuteur, mais il y décela seulement une détermination froide.

— C'est très bien, commandant Morane, fit-il d'une voix sifflante. Si vous le prenez sur ce ton, nous n'avons plus rien à nous dire…

pour l’instant du moins. Pourtant, si vous changiez d’avis, vous pourrez toujours me trouver à cette adresse…

Il tira un bristol de la poche poitrine de son veston et le jeta sur la commode. Ensuite, il marcha vers la porte. Pourtant, avant de sortir, il se tourna une dernière fois vers le Français.

— N’oubliez pas ceci, commandant Morane : j’obtiens toujours ce que je désire. Je veux cette statuette et je l’obtiendrai. PAR N’IMPORTE QUEL MOYEN…

Chapitre IV

À présent, Morane tournait et retournait entre ses doigts la carte du Mongol. Elle portait simplement ces mots : « Kao Maïmaïtscheng – Antiquaire – 64, Mizrhapur St. – Calcutta. »

— Antiquaire, mon œil…, murmura Bob. Je vois mal cette espèce de gorille endimanché circuler parmi des porcelaines de Chine. Cela ferait un beau gâchis. Ce métier sert sans doute de façade à de bien louches activités. Il va à notre ami Kao comme un nez de carnaval à une bayadère…

Malgré sa gouaille, Bob n'en était pas moins inquiet. Il devinait que les menaces de Maïmaïtscheng ne tarderaient pas à être mises à exécution. Cette fois, il le savait, il aurait affaire à forte partie. Le Mongol ne reculerait devant aucune scélératesse pour atteindre son but et, pendant un moment, Morane sentit sa belle confiance le quitter. N'aurait-il pas été plus simple d'abandonner la statuette de Kâli à Maïmaïtscheng et de se désintéresser de toute l'affaire ! Pourtant, au fond de lui-même, Bob se refusait à adopter pareille solution. Il ne voulait pas, surtout par amitié pour son vieil ami Aristide Clairembart, et aussi par amour de la justice, laisser le meurtre du professeur Mainright impuni. En outre, il désirait savoir pourquoi une petite statuette de plomb possédait une telle valeur. N'avait-on point tué pour elle et pour la récupérer ? Kao Maïmaïtscheng n'était-il pas allé jusqu'à offrir la coquette somme de cinq mille dollars ? D'autre part, Bob ne croyait pas pouvoir faire confiance à la police et à Sheela Khan qui, dans toute cette histoire, ne semblait guère, il fallait le reconnaître, faire preuve de beaucoup de flair.

— Sheela Khan, maugréa le Français. Ses déclarations intempestives m'ont valu de faire la connaissance de monsieur Maïmaïtscheng. C'est là une relation dont je pourrais fort bien me passer. J'ai bien envie d'aller rabattre un peu le caquet de ce policier

d'opérette. Tant pis s'il me fait expulser. Et puis, après tout, on n'expulse pas aussi aisément Bob Morane, surtout quand il a derrière lui un grand magazine comme *Reflets*…

Mû par un sentiment vengeur, Bob s'habilla en hâte. Mais, au moment de quitter sa chambre, il se souvint de l'idole de Kâli. Si Maïmaïtscheng s'avisait de venir le visiter pendant son absence, il n'aurait aucune peine à la découvrir. Détachant la statuette de dessous le tiroir de la commode, Bob l'enveloppa à nouveau dans la serviette ayant déjà servi la veille, puis il sortit, referma avec soin sa porte derrière lui et gagna le rez-de-chaussée de l'hôtel. Là, il se dirigea vers le bureau de réception et tendit le paquet contenant l'idole au préposé.

— Pourriez-vous enfermer ceci dans le coffre ?

Le réceptionnaire, un Hindou au visage grave et à l'allure guindée, eut un signe d'assentiment.

— Tout de suite, sahib…

Il ouvrit le coffre placé derrière lui, y plaça le paquet, puis referma la porte et en bloqua le dispositif de sécurité.

Assuré que la statuette se trouvait à l'abri, Bob allait se détourner, quand le réceptionnaire le rappela.

— J'oubliais, sahib. Il y a une lettre pour vous. Le garçon d'étage était occupé et n'a pas pu vous la monter. Elle vient d'ailleurs d'arriver il y a quelques minutes à peine…

Il prit une enveloppe blanche sur un rayon et la tendit à Bob. Celui-ci s'assura si elle lui était bien adressée, mais il n'y avait aucun doute à ce sujet. L'enveloppe portait : « Commandant Morane – Hôtel du *Naja Bleu.* »

« De quoi peut-il bien encore s'agir ? se demanda Bob. Hier, j'ai reçu une première missive, et les ennuis ont commencé aussitôt. » Il considérait l'enveloppe avec méfiance, mais l'adresse, tapée à la machine, ne lui apprenait rien. Alors, d'un index impatient, il déchira le pli et en tira une lettre. Elle disait :

Monsieur Morane,

Je vous saurais gré de passer dès que possible à mon bureau de Chowringhee, pour vous y remettre un message laissé à votre

intention par cet infortuné professeur Mainright. Je ne connais pas le contenu du message en question, mais il peut se révéler d'une extrême importance. Sincèrement vôtre.

Graham Lowbridge.

Bob releva la tête. Qui était ce Graham Lowbridge et comment avait-il en sa possession un message du professeur Mainright ? Tout cela ne cachait-il pas quelque piège tendu par Maïmaïtscheng ? Pourtant, il paraissait difficile de croire à un guet-apens en plein Chowringhee, le Piccadilly de Calcutta. Morane se tourna vers le réceptionniste, pour demander :

— Connaissez-vous quelqu'un du nom de Graham Lowbridge ?

L'Hindou acquiesça.

— Tout le monde connaît Graham Lowbridge à Calcutta.

— Qui est-il exactement ?

— C'est un homme de loi. Il gère les biens des plus riches ressortissants anglais de la ville, et même de tout le Bengale…

— Peut-on lui faire confiance ?

— Oui, sahib. La réputation de sir Graham Lowbridge est assurément au-dessus de tout soupçon…

Morane remercia l'employé et, d'un pas pressé, se dirigea vers la sortie. Loin maintenant de son projet de visite a Sheela Khan, il ne pensait plus qu'à cette lettre laissée à son intention par le professeur Mainright. Peut-être y trouverait-il une explication à ces différentes énigmes qui, depuis la veille, s'imposaient à lui. Déjà, il avait oublié les menaces de Kao Maïmaïtscheng et, seule, une chose le préoccupait encore : connaître le secret de la mystérieuse idole de Kâli…

Le Français avait, sans bien s'en rendre compte, atteint la rue. Pourtant, tout à ses pensées, il n'avait pas remarqué cet Hindou, vêtu d'un complet d'alpaga noir et qui, assis auparavant dans le hall de l'hôtel, s'était maintenant attaché à ses pas.

*

* *

Sir Graham Lowbridge possédait un somptueux bureau d'affaires au troisième étage d'un grand immeuble de rapport de Chowringhee. Il reçut Morane avec courtoisie et, après la poignée de main d'usage, lui demanda, non sans un certain embarras :

— Pourriez-vous me prouver votre identité… commandant Morane ?

Sans répondre, le Français exhiba son passeport et le tendit à l'homme de loi. Celui-ci ouvrit le petit carnet et l'étudia longuement. Finalement, il le rendit à son visiteur.

— Je suis convaincu, commandant Morane. La lettre qui vous est destinée contient un message d'une extrême importance, et je dois m'assurer de bien la remettre à son destinataire. Ne m'en veuillez donc pas de mon attitude un peu… euh… méfiante…

— Ne vous excusez pas, dit Bob avec insouciance, et venons-en au motif de ma visite…

— Je ne serai pas long, commandant. Hier soir, ayant été retenu à mon bureau un peu plus tard que de coutume, j'allais réintégrer mon domicile, quand un domestique du professeur Mainright se présenta à moi. Il me remit une grande enveloppe à l'intérieur de laquelle j'en trouvai une seconde, plus petite et soigneusement cachetée. Un billet l'accompagnait. Le voici…

Lowbridge tendit une feuille de papier à Morane, et celui-ci y reconnut aussitôt l'écriture du professeur Mainright. Rapidement, Bob parcourut le texte.

Mon cher Graham,

La lettre enfermée sous ce pli est destinée au commandant Robert Morane et devra, lui être remise EN MAINS PROPRES tout de suite après ma mort, si celle-ci survient dans les prochaines heures. Pour le moment, le commandant Morane loge à l'hôtel du Naja Bleu*. Vous pourrez l'y contacter. Cette lettre est d'une importance capitale, car le sort, la vie même de milliers d'êtres humains en dépendent. Ne tentez pas de savoir ce qu'elle contient, non que ma confiance en vous ne soit totale, mais moins de personnes seront au courant de tout ceci, mieux cela vaudra. Vous*

ne pourriez entreprendre avec succès la mission que je veux confier au commandant Morane. Faites-lui confiance. Votre ami.

Cecil Mainright.

P.-S. – Si, pour mener à bien cette mission, le commandant Morane avait besoin d'argent, ne manquez pas de lui en fournir à discrétion. Il en restera toujours assez pour mes chenapans de neveux.

Après avoir lu, Bob posa la lettre sur le bureau, devant sir Graham.

— La suite est facile à comprendre, dit-il. Ce matin, vous avez appris par les journaux la mort de ce pauvre professeur Mainright, et vous m'avez aussitôt convoqué…

L'homme de loi eut un signe de tête affirmatif.

— C'est bien cela, commandant Morane. J'aimais beaucoup Cecil. Nous avions fait nos études ensemble, jadis, à Cambridge. Plus tard, nous nous sommes retrouvés ici et il m'a confié ses intérêts. À mon avis, sa mort cache quelque sombre machination. Vengez-la, et vous aurez conquis mon amitié…

Pendant un bref moment, Bob Morane avait remarqué un tremblement dans la voix de Graham Lowbridge. Pourtant, celui-ci avait aussitôt repris tout son flegme, se recomposant un masque de froideur et d'indifférence. Il tira une enveloppe cachetée d'un tiroir de son bureau et la tendit au Français.

— Ceci est pour vous…

Et, comme Bob faisait mine de rompre le cachet de cire, Lowbridge l'en empêcha.

— Non, commandant. Lisez cette lettre seul. En le faisant en ma présence, vous pourriez être tenté, par courtoisie, de vouloir m'en communiquer le contenu. Cela je ne le veux à aucun prix, pour respecter la dernière volonté de ce pauvre Mainright. Vous seul, ne l'oubliez pas, devez savoir ce que renferme cette lettre.

Sans insister, Morane glissa l'enveloppe dans la poche intérieure de son veston et se leva. Les deux hommes se serrèrent la main.

— Si vous avez besoin d'argent, dit encore sir Graham, ne vous gênez pas. Cecil Mainright était riche, et il m'a ordonné de vous

financer sans aucune restriction, ne l'oubliez pas.

Mais Bob secoua la tête.

— Non, sir Graham, je n'ai besoin de rien. Dans toute cette affaire, l'argent ne me servirait pas. Ce qu'il me faudra, j'en suis certain, c'est beaucoup de courage… et de la chance…

Sur ces paroles, Morane quitta le bureau de l'homme de loi et gagna la rue. Là, il héla un taxi et, dix minutes plus tard, il faisait son entrée dans le hall de l'hôtel du *Naja Bleu*. Une animation insolite y régnait. Un groupe de personne s'agglutinait devant le bureau de réception. Bob s'approcha. En l'apercevant, le préposé sursauta violemment.

— J'ai une mauvais nouvelle à vous annoncer, sahib, dit-il. Il y a quelques minutes, une demi-douzaine d'hommes masqués ont pénétré ici et, sous la menace de leurs revolvers, m'ont forcé à ouvrir le coffre. J'ai obéi et ces bandits ont emporté le paquet que vous m'aviez confié tout à l'heure.

Bob tressaillit. « Ce bon monsieur Maïmaïtscheng n'aura pas tardé à passer à l'action », songea-t-il. S'adressant à nouveau au réceptionniste, il demanda :

— Ces hommes masqués ont-ils volé autre chose ?

L'Hindou eut un geste de dénégation.

— Rien d'autre, sahib. Ils ont pris votre paquet et ont fui aussitôt. Une puissante voiture les attendait au-dehors. Faut-il prévenir la police ?

— Si vous le désirez, fit Bob. Je suppose que c'est dans les règles. Pourtant, cela ne me paraît pas vraiment utile. Ce colis ne contenait rien de précieux. Seulement une relique…

Sans daigner fournir d'autres explications, Bob regagna sa chambre et là, porte et fenêtres closes, le revolver à portée de la main, il se mit aussitôt en devoir de décacheter la lettre du professeur Mainright.

Chapitre V

« Commandant Morane,

« Si vous lisez le texte ci-après, c'est que je serai mort. Je compte l'adresser à mon homme d'affaires et ami, Graham Lowbridge et, en même temps, je vous enverrai à votre hôtel un billet vous demandant de venir me voir de toute urgence. Si vous arrivez trop tard, Lowbridge se mettra en communication avec vous pour vous remettre cette lettre.

« Comprenez-moi bien, commandant Morane, je ne veux pas vous obliger à risquer votre existence dans une aventure dangereuse et, peut-être sans issue. Je vous laisse juger de la décision à prendre. Si je m'adresse à vous, c'est parce que, dans sa correspondance, notre ami commun, Aristide Clairembart, m'a souvent parlé de votre courage et de votre dévouement. Selon lui, il n'est pas une cause juste que vous ne soyez prêt à embrasser. Et peut-il y avoir une cause plus juste ou, tout au moins, plus humanitaire que celle-ci ? J'aurais pu, il y a plusieurs jours déjà, lorsque à votre arrivée à Calcutta vous vous êtes mis en communication avec moi, vous mettre au courant de toute l'affaire, mais je ne savais pas encore quel tour tragique elle allait prendre dans les heures à venir.

« Assurément, vous avez déjà entendu parler de Kâli, la déesse noire, qui préside à la destruction et à la mort. Selon la croyance hindouiste, elle est une des incarnations de Pârvatî, l'épouse du dieu Siva, le Satan hindou, maître des puissances maléfiques. Assez paradoxalement, Siva est également le dieu de la sagesse et c'est par lui seul que le croyant peut arriver à la connaissance de toutes choses. La légende veut – et ici j'entre dans le vif de mon récit – que, lorsque Kâli eut été victorieuse du redoutable démon Raktavija, qui menaçait les dieux, son époux lui offrit une petite statuette d'or

émaillé, à son image. Toujours selon la légende, les sectateurs de Kâli auraient adoré cette statuette dans un de leurs temples secrets, connu des seuls initiés.

« Lorsque, au siècle dernier, les Anglais entreprirent de détruire la sinistre confrérie des Thugs – ces étrangleurs qui parcouraient le pays dans le seul but de tuer afin de plaire à Kâli –, ils découvrirent effectivement, dans un temple de la montagne, une petite statuette de la déesse noire. Cette statuette, émaillée avec art, se révéla être d'or pur. Longtemps, elle demeura aux mains des autorités anglaises. Le général Sleeman, le vainqueur des Thugs en avait même fait confectionner une copie exacte, en plomb émaillé, destinée à sa collection personnelle. Qu'advint-il de l'original ? On ne le sut jamais avec certitude. Vers la fin du siècle dernier, il disparut et des bruits coururent suivant lesquels les adorateurs de Kâli avaient récupéré la statuette pour la placer dans un autre de leurs temples secrets situé également dans la montagne, quelque part sur le territoire de Javhalpur.

« Lors de mon arrivée aux Indes, voilà près de trente ans, j'avais réussi à me rendre acquéreur d'une partie des collections du général Sleeman. Parmi ces collections se trouvait la statuette de plomb. Je la conservai précieusement, non pour sa valeur intrinsèque, mais comme témoignage historique.

« Des années passèrent. Voilà six mois, un aventurier anglais nommé Osborne vint me trouver. Il arrivait du territoire de Javhalpur où, au fond d'un défilé de montagnes, il avait découvert un vieux temple creusé à même le roc et dans lequel il était parvenu à s'introduire. Au milieu de ce temple, au sommet d'une sorte de pyramide de marbre, trônait une petite idole de Kâli. Comme le temple était désert, Osborne s'empara de l'idole et, en grattant un peu d'émail, il s'aperçut qu'elle était en or. Osborne connaissait pas mal de choses sur le culte de Kâli et il ne douta pas avoir retrouvé la statuette légendaire, celle-là même qui avait été dérobée aux autorités anglaises. Enchanté de sa trouvaille, Osborne plaça l'idole dans son sac et réussit à sortir du temple sans être aperçu. Dès son retour à Calcutta, il vint me trouver et me proposa de lui acheter l'idole pour cinq fois la valeur de son poids en or. En étudiant la

statuette, je ne devais pas tarder à m'assurer de son authenticité, et j'acceptai de conclure le marché. L'idole légendaire devint donc ma propriété et je n'en soufflai mot à personne…

« Quatre mois passèrent. Voilà quelques semaines, on devait retrouver, un matin, le corps d'Osborne non loin des berges de l'Hoogly, dans un terrain vague. Au cou, il portait des traces très nettes de strangulation opérée avec un foulard ou quelque chose y ressemblant. Aussitôt, je compris que c'était là la marque des Thugs. La Marque de Kâli… Osborne avait-il parlé de sa découverte à quelqu'un et les sectateurs de la déesse noire avaient-ils retrouvé sa trace ? À partir de ce jour, des bruits me parvinrent selon lesquels plusieurs dizaines d'hommes, tous des musulmans, avaient été trouvés étranglés un peu partout à travers le Bengale. Pourquoi des Musulmans ? Je me souvins des troubles graves qui, voilà quelques années lors du départ des troupes britanniques et la séparation des Indes en deux dominions, l'Union indienne et le Pakistan, avaient jeté les uns contre les autres hindouistes et musulmans, faisant, selon les plus modestes estimations, plus de cent mille victimes. Le vol de la statuette de Kâli allait-elle susciter une nouvelle guerre religieuse ? Mais pourquoi les sectateurs de Kâli s'en seraient-ils pris aux musulmans alors que c'était Osborne, un Anglais bon teint qui s'était emparé de l'idole ?

« Cette action des Thugs ne laissait pas de me troubler. Depuis plus d'un demi-siècle, ils n'avaient plus fait parler d'eux. Profitaient-ils de la moindre excuse valable pour, les Anglais partis, reprendre leurs anciennes activités ? Il m'était naturellement difficile de répondre à cette question. Me sentant en danger, j'avais mis la statuette sacrée en lieu sûr, gardant seulement chez moi sa réplique en plomb. Les Thugs allaient-ils, en remontant la piste d'Osborne, parvenir jusqu'à moi ?

« Voici deux jours, je reçus une étrange visite. Celle d'un certain Kao Maïmaïtscheng, se disant antiquaire. Il disait savoir de bonne source que la statuette sacrée se trouvait en ma possession, et il alla jusqu'à m'en offrir dix mille dollars. Naturellement, je refusai, affirmant n'avoir jamais, de ma vie, entendu parler de ladite statuette. Maïmaïtscheng prit congé de moi en m'affirmant sur un ton

de menace que, tôt ou tard, de gré ou de force, il me faudrait accepter son marché.

« Depuis la visite de Maïmaïtscheng, je me sens en danger. Des individus louches rôdent autour de ma demeure et, ce soir, je viens de m'apercevoir avec angoisse que tous mes domestiques, sauf un, m'avaient abandonné. La ligne extérieure de mon téléphone a été coupée et mon revolver a disparu du tiroir de mon bureau. Je me sais menacé par les Thugs, qui veulent sans doute me reprendre la statuette sacrée. Peut-être pourrais-je avertir la police, mais on ne me croirait pas. Officiellement les Thugs ont disparu de l'Inde depuis de nombreuses années, et personne n'a envie de les ressusciter. Voilà pourquoi je vous appelle à mon secours, vous commandant Morane. Bhopal, le domestique qui m'est resté fidèle, va tenter de se glisser hors de la maison avec cette lettre pour mon homme de loi et ami Graham Lowbridge et un billet qu'il devra remettre à votre adresse. Si vous arrivez trop tard et ne pouvez recueillir ce récit de ma bouche, la présente vous mettra au courant de toute l'affaire. Graham Lowbridge a reçu l'ordre de ne vous la remettre qu'après ma mort.

« Et maintenant, commandant Morane, il me reste à vous confier une mission. J'ai de bonnes raisons de croire que les sectateurs de Kâli cherchent à rallumer la guerre sainte entre hindouistes et musulmans. Aujourd'hui, il ne s'agit encore que de quelques personnes étranglées isolément. Demain, cela tournera peut-être au massacre. Comment empêcher cela ? Je ne vois qu'une seule solution : reporter la statuette sacrée là où elle a été prise, dans le temple secret des montagnes de Javhalpur. Alors, les haines s'éteindront peut-être d'elles-mêmes ? Sachant que je m'intéressais à ce temple, Osborne m'a laissé un petit plan permettant d'en retrouver le chemin. J'en copie le tracé au bas de cette lettre. La statuette sacrée se trouve entre les mains d'un de mes amis, John Singar, un Hindou converti au christianisme. C'est un homme droit et honnête, auquel j'ai rendu de grands services, et vous pouvez lui faire confiance. Allez le trouver et dites-lui simplement : « Trafalgar et Tour de Londres », – c'est un signe de reconnaissance dont nous avons convenu. Aussitôt, il vous remettra la statuette. Encore un

mot. Sans doute rencontrerez-vous certaines difficultés au cours de votre mission. Peut-être vous serait-il profitable de rencontrer Shedar Sing. Vous aurez déjà entendu parler de lui. En général, on le considère ici, aux Indes, comme le successeur spirituel de Gandhi. Adversaire acharné de la violence, il pourra vous conseiller et, peut-être, vous aider utilement.

« À présent, je vais terminer cette lettre, car le temps presse. Si vous la lisez, c'est que je serai mort, je le répète. Je vous en conjure, commandant Morane, au nom aussi de la justice et de la paix, allez remettre l'idole de Kâli sur son socle de marbre dans le temple secret de Javhalpur.

Cecil Mainright. »

P.-S. – John Singar habite 85 Gopal St. 1er étage.

*

* *

Bob ne pouvait détourner les yeux de cette lettre dont l'écriture heurtée marquait le désarroi total de son auteur. Tout était clair à présent. Après le départ de Bhopal, le domestique chargé de poster les deux missives, un Thug s'était introduit dans la maison du professeur Mainright, avait étranglé ce dernier par surprise, puis, croyant s'emparer de la statuette sacrée, avait emporté, nouée dans une serviette, sa copie en plomb. En sortant, il s'était heurté à Morane et avait tenté de le poignarder. Pourtant, voyant qu'il n'aurait pas le dessus, il avait préféré fuir, laissant la fausse statuette sur le terrain.

Soudain, un petit détail frappa Morane. Au cours de leur lutte dans le jardin, le Thug s'était servi d'un poignard. Or, Bob se souvenait d'avoir lu cela quelque part, les Thugs ne pouvaient, sous peine de déplaire à Kâli, répandre le sang. C'était pour cette raison qu'ils étranglaient leurs victimes à l'aide du *rhumal*.

Bob sourit.

— Eh !… Eh !… murmura-t-il. Et si mon Thug n'était pas réellement un Thug ?…

À ce moment, le téléphone intérieur sonna. Bob décrocha.

— On demande à vous parler, sahib, fit le standardiste de l'hôtel. Je vous passe la communication…

Bob attendit quelques secondes, puis quelqu'un demanda :

— C'est bien le commandant Morane ?

Bob avait reconnu la voix.

— Que me voulez-vous encore, monsieur Maïmaïtscheng ? interrogea-t-il.

— Je voulais tout simplement vous parler à nouveau de notre statuette.

Cette fois, Morane ne répondit pas tout de suite. Il savait où le Mongol désirait en venir, mais il ne voulait rien en laisser paraître.

— Fichez-moi la paix avec votre statuette. Vos petits amis sont venus la prendre tout à l'heure, dans le coffre de l'hôtel pour vous la remettre. Que voulez-vous de plus ? À ce propos, si vous étiez régulier, vous pourriez m'envoyer les cinq mille dollars dont il avait été question…

Bob n'aurait pas voulu toucher cet argent avec des pincettes, mais, selon le petit plan qu'il venait d'arrêter, il continuait à jouer la comédie. Dans le téléphone, un ricanement sonore avait retenti.

— Cinq mille dollars !… Vous voulez rire, commandant Morane… Cette offre tenait seulement si vous m'aviez remis la statuette de votre plein gré. LA VRAIE STATUETTE…

Continuant son petit jeu, Bob feignit l'étonnement.

— La vraie statuette ?… Je ne comprends pas…

— Ne faites donc pas l'innocent, commandant Morane. La statuette qui se trouvait dans le coffre était en plomb, et vous le savez bien…

— Bien sûr, je le savais… En quoi pensez-vous qu'elle était, cette statuette ? En argent, en or, en platine, en diamant ?

La voix du Mongol se fit plus sèche, comme pleine d'une colère contenue.

— Prenez garde, commandant Morane. Tout a une fin, même la patience…

Ce fut Morane qui, continuant la comédie, éclata.

— Ah ça ! monsieur Maïmaïtscheng, vous commencez à exagérer. Je connais une seule statuette, et c'est celle que vous venez de me voler. Je suis venu aux Indes pour y faire un reportage sur le Gange. Un de mes amis français, le professeur Clairembart m'avait recommandé à l'un de ses confrères, ici, à Calcutta. Ce savant, le professeur Mainright, connaissait parfaitement l'Inde et les Hindous et, aussitôt mon arrivée ici, je me suis mis téléphoniquement en rapport avec lui. Hier soir, Mainright m'a adressé un billet par lequel il m'appelait à son secours. Je me suis rendu chez lui et y ai rencontré son assassin. Nous avons lutté et il a fui, laissant sur le terrain la petite idole de Kâli que vous connaissez… C'est tout ce que je sais, et vous ne me ferez rien dire d'autre. Après tout, je n'ai pas à me mêler de vos combines louches…

Pendant un moment, Kao Maïmaïtscheng demeura silencieux, puis il demanda d'une voix un peu radoucie :

— Ainsi, vous ne saviez pas que cette statuette de plomb était la réplique exacte d'une autre statuette, plus précieuse celle-là, se trouvant également en possession du professeur Mainright ?

— Comment l'aurais-je su ? J'ai vu le professeur Mainright une seule fois dans ma vie. C'était hier, et il était mort…

— Cela ne vous a pas empêché de vous rendre, ce matin même, chez Graham Lowbridge, l'homme d'affaires du professeur…

Bob accusa le coup. Pourtant, il se reprit vite. Comme il était inutile de nier sa visite chez Lowbridge, il lui fallait chercher une excuse. Il la trouva aussitôt.

— Merci de vous occuper ainsi de ma modeste personne, monsieur Maïmaïtscheng, mais ma visite au bureau de Graham Lowbridge n'a rien de secret. Le professeur Mainright ne voulant pas voir ses collections archéologiques dispersées par ses neveux, les avait léguées à notre ami commun, le professeur Aristide Clairembart, de Paris. Lowbridge, ayant eu connaissance par les journaux de ma présence à Calcutta, me convoqua aussitôt pour me demander de bien vouloir me charger sur place de quelques formalités de succession. Il s'agissait, entre autres choses, d'obtenir une procuration de la part de Clairembart…

À l'autre bout du fil, Kao éclata d'un petit rire incrédule.

— Vous possédez une imagination féconde, commandant Morane. Pourtant, je ne suis pas dupe. J'ai dans l'idée que vous savez où se trouve l'idole de Kâli – la vraie – et avant longtemps, vous me le direz. Vous m'entendez : AVANT LONGTEMPS…

Bob entendit un petit claquement sec. Là-bas. Kao Maïmaïtscheng avait raccroché. Le Français fit de même. Ensuite, il se leva et se mit à marcher à travers la chambre. Son visage était grave. « Ce Kao Maïmaïtscheng commence sérieusement à me faire peur, songea-t-il. Je le devine capable de me croquer comme une vulgaire noisette… »

Pendant un long moment, Morane continua à tourner comme un tigre en cage. Finalement, il s'arrêta et dit à haute voix :

— Je ne peux quand même pas tout abandonner simplement parce que notre ami Kao montre les dents. J'ai rencontré d'autres individus coriaces dans mon existence, et je suis toujours là…

Bob reprit la lettre du professeur Mainright, qui était demeurée sur le lit, et en sépara la partie sur laquelle se trouvait griffonnée la carte permettant d'atteindre le temple secret de Javhalpur. Il déchira le reste en menus morceaux, jeta ceux-ci dans le lavabo et ouvrit le robinet. Il plia alors la carte jusqu'à en faire un petit rectangle de quatre centimètres et demi sur deux de côté, qu'il glissa ensuite dans une enveloppe de lame de rasoir. Il remit cette enveloppe dans son paquet et le paquet dans sa trousse de toilette.

« À présent, comme le professeur Mainright me le conseille, il me reste à aller rendre visite à Shedar Sing, pour lui demander un avis. Suivant ce qu'il me dira, je prendrai ensuite une décision dans un sens ou dans un autre. Inutile de m'occuper pour le moment de l'idole sacrée. Si elle se trouve encore chez ce John Singar, elle y demeurera bien quelques heures ou quelques jours de plus. »

On frappa à la porte, et la voix du garçon d'étage cria à travers le battant :

— Un colis pour le sahib Morane…

Le colis en question, soigneusement enveloppé de papier brun et ficelé, contenait la statuette de plomb. Une carte au nom de Kao Maïmaïtscheng l'accompagnait. Quelques mots écrits à la main,

s'étalaient sous la formule imprimée. Ils disaient simplement : « Ce bibelot ne m'est d'aucune utilité, et je vous le retourne. Mais, surtout, commandant Morane, n'oubliez pas que Kâli est la déesse de la mort… »

— Vraiment, murmura Bob, ce Kao est un bien joyeux compagnon. Il a de ces intentions… Et, avec ça, de l'humour à en revendre…

Il regarda sa montre et s'aperçut qu'il était midi passé. Alors, il se rendit compte qu'il avait faim et qu'il était temps de descendre dans la salle à manger.

« Avoir faim, pensa-t-il, c'est là une chose dangereuse avec ce Maïmaïtscheng dans les parages. Surtout qu'il semble m'en vouloir pas mal. Il risque d'y avoir un quelconque poison de la jungle dans ma sauce tomate, ou des éclats de bambou dans mon potage… »

Bob Morane n'aimait pas les poisons de la jungle, ni davantage les éclats de bambou. Cela ne l'empêcha cependant pas de déjeuner avec beaucoup d'appétit.

Chapitre VI

Tout le monde, à Calcutta, connaissait la maison de Shedar Sing. C'était une grande bâtisse de pierre construite au siècle précédent par quelque riche résident anglais. Par endroits, attaquée successivement par le soleil et les averses de la mousson, sa façade s'effritait, mais, dans l'ensemble, elle faisait cependant encore bonne figure.

Il était près de trois heures de l'après-midi lorsque Morane actionna le timbre de la large porte cochère, de style victorien. L'un des battants s'ouvrit presque aussitôt et un petit vieillard vêtu d'une longue tunique blanche se montra dans l'entrebâillement.

— Je désirerais parler à monsieur Shedar Sing, fit Bob.

— Avez-vous un rendez-vous ?

Morane secoua la tête.

— Non, dit-il. J'ai voulu téléphoner, mais je me suis rendu compte que monsieur Shedar Sing n'avait pas de poste. Alors, je suis venu, sur la recommandation du professeur Mainright.

Le domestique s'effaça et fit pénétrer le Français dans une large cour pavée, où des dragons de bronze, entourés de larges flaques de vert-de-gris semblaient monter une garde vigilante.

Après avoir traversé la cour, le domestique, suivi maintenant par Morane, gravit un escalier monumental dont les marches, à la fois sous le poids des années et sous celui des tonnes d'eau déversées à chaque saison par la mousson, s'affaissaient par endroits.

Poussant une porte, l'Hindou longea un couloir et introduisit Morane dans une grande salle encombrée d'objets d'art. Dans les angles, sur des socles de marbre ou de porphyre, des démons grimaçants tendaient leurs bras multiples. Un peu partout, sur des guéridons bas, étaient posés des vases précieux, hindous, persans ou chinois. Dans une cassolette de cuivre travaillé, du parfum solide brûlait en dégageant une fumée bleue.

Le domestique désigna un siège au visiteur.

— Asseyez-vous, sahib, dit-il. Je vais voir si le maître est disposé à vous recevoir…

Bob s'assit et le vieux serviteur sortit par une porte faisant face à celle par laquelle ils étaient entrés. De longues minutes s'écoulèrent, puis le domestique revint. Il s'inclina légèrement devant Morane.

— Le maître vous attend, sahib…

Morane suivit le serviteur à travers un nouveau couloir, beaucoup plus étroit que le premier, et blanchi à la chaux. Parvenu à l'extrémité de ce couloir, le domestique poussa une nouvelle porte et s'effaça, pour laisser pénétrer le visiteur dans une pièce carrée, aux murs nus, blanchis également à la chaux. Une table de bois brut, un rayon supportant quelques livres, un escabeau et un divan bas composaient tout l'ameublement de l'endroit. Pas un tableau, pas une gravure aux murs. Seule, une large porte-fenêtre ouverte sur un jardin bourré de plantes tropicales, mettait une note de couleur – ce vert envahissant de la nature – dans cette austérité quasi monacale.

Au milieu de la pièce, un homme se tenait debout. Vêtu seulement d'une tunique nouée sur l'une des épaules et laissant l'autre nue, il était grand et maigre, sans âge. Il eût pu être un vieillard, mais sa peau sombre, tendue sur les os comme si elle y avait été collée et lissée au fer était celle d'un jeune garçon ou d'une femme. Ses joues creuses, au menton pointu et son nez courbe, presque aussi mince qu'une lame de poignard, donnaient à son visage une marque d'ascétisme démentie cependant par des yeux d'azur clair, pétillant de jeunesse et d'intelligence derrière des lunettes aux verres de loupes et aux montures d'acier. Tout de suite, Morane avait deviné se trouver en présence de Shedar Sing, l'homme que beaucoup considéraient comme le digne successeur du sage Gandhi.

Shedar Sing avait salué son visiteur à la mode indienne, en s'inclinant légèrement, les mains jointes devant la poitrine.

— Soyez le bienvenu, commandant Morane.

Bob sursauta. Tout à l'heure, il ne s'était pas nommé au domestique. Comment Shedar Sing pouvait-il connaître son identité ?

L'Hindou avait remarqué l'étonnement de son interlocuteur. Un sourire apparut sur sa bouche mince dont, seule, une ligne noire, comme tracé à la règle, marquait l'emplacement.

— Ne soyez pas surpris, dit Shedar Sing. Je n'ai rien d'un sorcier. Malgré mon existence de reclus, je lis les journaux. N'est-ce pas là le meilleur moyen de posséder une vue générale sur les événements de l'époque ? Ce matin, j'ai parcouru l'*Hindustan Times* et y ai lu le récit de la mort de cet infortuné Cecil Mainright. J'en ai éprouvé un grand chagrin. Mainright aimait beaucoup l'Inde et avait, en partie du moins, compris les Hindous qui, tous, gardent un pied posé dans le très lointain passé, là jusqu'où ne va pas la mémoire des hommes… Dans cet article, j'ai lu qu'un certain commandant Morane, un Français, avait été étroitement mêlé au drame. Mon serviteur m'a annoncé qu'un étranger venant de la part du professeur Mainright voulait me voir et, quand vous avez pénétré ici, j'ai su tout de suite que vous étiez français. Chaque homme porte la marque de sa nationalité sur le visage, dans son allure, ses gestes… En outre, il y a quelque chose de militaire en vous. Oh, rassurez-vous, vous ne ressemblez en rien à un adjudant de service. Seulement votre coupe de cheveux… Voilà comment j'ai déduit que vous étiez le commandant Morane.

À son tour, Bob sourit.

— Et vous avez deviné juste, monsieur…

Il se tut durant un bref moment, pour reprendre ensuite :

— Veuillez m'excuser de troubler votre solitude, mais de graves événements m'y ont seuls contraint…

Shedar Sing désigna le divan à son interlocuteur, tandis que lui-même s'asseyait sur le tabouret.

— Veuillez prendre place, commandant Morane. Je vous écoute…

Bob s'assit sur le bord du divan et, rapidement, sans cependant citer de nom, à part celui de Cecil Mainright bien sûr, relata les événements s'étant déroulés depuis la veille au soir. Quand il eut terminé, Shedar Sing, qui l'avait écouté gravement, déclara :

— Certains de ces événements m'étaient connus. Je sais que des puissances étrangères voisines de l'Inde s'intéressent à celle-ci

et tentent, par tous les moyens, de la plonger dans le désordre et l'anarchie pour pouvoir plus aisément s'en emparer ou, tout au moins, la faire entrer dans leur sphère d'influence. Je sais aussi que les Thugs refont parler d'eux depuis quelque temps. Peut-être est-ce la conséquence de la disparition de l'idole sacrée de Kâli. Je ne sais pas. Le sage doit demeurer à l'écart des puissances du mal, dispensatrices de haine et de violence…

— Dans sa lettre, fit Bob, le professeur Mainright m'a suggéré de venir vous demander conseil. Selon vous, y aurait-il réellement danger d'un nouveau conflit entre hindouistes et musulmans, et dois-je, comme le souhaitait ce pauvre professeur, aller reporter l'idole de Kâli dans le temple secret de Javhalpur ?…

Shedar Sing, en un geste de prophète sur le point d'entrer en transes, leva la main droite.

— Je vous le répète, commandant Morane, le sage doit se tenir loin des puissances du mal. Kâli existe, car elle est la personnification de cette haine et de cette violence se cachant au fond du cœur des hommes. Si cette violence doit éclater, elle éclatera, mais il ne faut en aucun cas tenter de l'endiguer par une autre violence. Si vous voulez remplir la mission que vous a confiée le professeur Mainright, vous devrez avoir recours vous aussi à la violence. Il ne faut pas heurter de face la fureur des humains, mais la laisser s'éteindre tel un feu de brousse qui meurt faute de combustible. La colère de Kâli fait partie intégrante du grand rythme de l'univers. Elle doit éclater à son heure, et il pourrait être dangereux de la contrecarrer.

Shedar Sing se leva, et Morane comprit que l'entrevue était terminée. Il se leva aussi, un peu désappointé et prit congé du maître. Comme il allait atteindre la porte, la voix de Shedar Sing retentit à nouveau.

— Croyez-moi, commandant Morane, si l'idole sacrée de Kâli doit être replacée dans son temple, d'autres que vous y pourvoiront. Une fois déjà, les sectateurs de la déesse noire ont repris celle-ci aux Anglais ; ils la récupéreront de la même façon. Pourtant, si malgré mes conseils, vous persévérez dans votre décision de reporter la statuette, vous aurez besoin d'aide. Cette mission est en effet au-

dessus des forces d'un seul homme, vous avez pu déjà vous en rendre compte. Toutes les puissances secrètes de l'Asie ancienne et moderne se ligueront contre vous… En passant par Javhalpur, allez voir de ma part Lal Bhawannee, le maharajah de l'endroit. C'est un personnage puissant, riche et possédant une éducation européenne. Il pourra vous être d'un grand secours…

Bob remercia Shedar Sing et sortit. Il regagna la rue sans que le vieux serviteur ne se soit manifesté à nouveau…

*

* *

Sur le trottoir, Bob demeurait indécis. Son entrevue avec Shedar Sing l'avait déçu. Là où il s'attendait à recevoir des encouragements, voire une aide quelconque, il avait recueilli seulement de vagues conseils de non-violence. Il y avait bien eu, à la fin, cette recommandation au sujet du Maharajah de Javhalpur, mais elle aussi demeurait fort vague. Au fond de lui-même, Bob se demandait cependant si Shedar Sing n'avait pas raison, s'il ne valait pas mieux laisser la fureur s'apaiser d'elle-même, au lieu, comme on dit vulgairement, de jeter de l'huile sur le feu. Le professeur Mainright, en prévoyant de nouveaux massacres religieux, avait pu se tromper, anticiper de façon trop pessimiste sur les événements.

« Le mieux de tout, pensa Morane, serait peut-être de révéler toute l'histoire à Sheela Khan, le chef de la police, de lui remettre la statuette sacrée, la vraie, et de le laisser mener l'affaire à sa guise… Bien sûr, jusqu'à présent, Sheela Khan ne s'est guère montré à la hauteur des événements… »

Remettant à plus tard de prendre une décision, Morane chercha des yeux un taxi, mais il n'en aperçut pas. La rue où se trouvait l'habitation de Shedar Sing était relativement peu passante ; c'était sans doute d'ailleurs à cause de ce calme relatif que le maître l'avait choisie.

Lentement, en jetant de temps à autre un regard autour de lui, Bob se mit à marcher en direction d'une artère plus mouvementée. Il faisait chaud et il ouvrit sa veste, en prenant soin cependant de ne

pas laisser voir la crosse du revolver glissé sous sa ceinture, entre chemise et pantalon. Cette arme gênait Morane, qui n'aimait pas se promener ainsi lesté. Pourtant, il n'avait pas oublié les menaces de Maïmaïtscheng, et il se souvenait de ce sage proverbe affirmant que la prudence est la mère de la porcelaine. C'était bien ainsi que Morane se sentait devant le gigantesque Mongol : une fragile pièce de porcelaine que Kao aurait pu briser d'une simple chiquenaude.

Comme Bob s'était arrêté à nouveau, en quête d'un taxi toujours invisible, une grosse auto noire jaillit d'une rue adjacente et vint se ranger contre la bordure du trottoir. Le chauffeur, un Hindou coiffé d'un turban blanc, s'adressa au Français.

— Vous cherchez quelque chose, monsieur ?

Bob hocha la tête affirmativement.

— Un taxi, tout simplement, dit-il.

L'Hindou sourit.

— Il n'en passe pas beaucoup par ici. Où vous rendez-vous ?

La question prit Morane au dépourvu.

— À l'hôtel du *Naja Bleu*. Pourquoi ?…

— Je vais également de ce côté. Si cela vous rend service, je peux vous emmener…

Bob désigna l'emplacement arrière de la voiture, où il distinguait deux silhouettes.

— Vous avez des passagers, et je ne voudrais pas…

— Peu m'importe ce que vous voulez, commandant Morane, fit le chauffeur. Montez !…

Morane comprit aussitôt être tombé dans un piège. Il voulut tirer son revolver, mais il n'en eut pas le temps. La porte arrière de l'auto venait de s'ouvrir et un gros automatique s'était braqué sur lui.

— Montez, commandant Morane, dit un des deux hommes installés au fond de la voiture…

Bob obéit et, aussitôt, la voiture démarra. Le Français dévisagea les deux individus assis à ses côtés, dont l'un continuait à braquer son automatique. C'étaient deux Hindous vêtus à l'européenne, mais sans recherche…

— Où me conduisez-vous, demanda Bob.

L'homme à l'automatique sourit et dit simplement :

— Nous allons rendre visite à l'un de vos bons amis, commandant Morane…

Chapitre VII

L'auto noire s'arrêta dans une rue populeuse, où les touristes se mêlaient étrangement aux Hindous de toutes conditions, face à une boutique dont la large vitrine affichait en hautes lettres blanches :

KAO MAIMAITSCHENG
Antiquités

Bob savait à présent quel était cet « ami » qu'il allait visiter. À vrai dire, il s'en était douté depuis le début. Kao n'avait cessé de le faire suivre en donnant ordre à ses hommes de s'emparer de lui quand l'occasion s'en présenterait.

Quelque chose de dur – le canon de l'automatique – s'enfonça dans les côtes de Morane et une voix murmura à son oreille :

— Surtout, pas un cri, pas un geste, sinon je n'hésiterai pas à vous abattre…

Presque en même temps, la portière de la voiture s'ouvrit et Bob fut, sans rudesse, mais fermement, poussé au-dehors. Quelques secondes plus tard, il pénétrait dans une vaste boutique encombrée d'une foule d'objets hétéroclites : porcelaines chinoises ou persanes, vieux bronzes, statues de pierre, figurines d'ivoire ou d'onyx, groupes de lave polie, le tout d'une relative ancienneté.

Derrière le comptoir, entre une énorme potiche chinoise et un bronze de Bouddha assis sur un serpent, trônait le gigantesque Kao Maïmaïtscheng, qui, lui-même, faisait songer à quelque démon dévoreur. En apercevant Bob, il se dressa, un mauvais sourire sur ses lèvres minces, ses yeux brillaient d'un éclat féroce.

— Ce cher commandant Morane ! s'exclama-t-il. Je savais que nous nous reverrions…

— Vous vous êtes arrangé en conséquence, fit Bob. Un enlèvement, dans tous les pays du monde, cela coûte cher,

monsieur Maïmaïtscheng, sauf peut-être dans le vôtre, où le mot « liberté » a, depuis longtemps, été rayé du dictionnaire…

Kao ne parut pas se formaliser de cette remarque désobligeante. Le métier qu'il faisait l'avait sans doute dépouillé depuis longtemps de toute susceptibilité, lui formant en même temps une cuirasse invisible contre laquelle se brisaient toutes les insultes.

Le Mongol s'était tourné vers le chauffeur de l'auto noire qui, le dernier, avait pénétré dans la boutique.

— Fermez la porte, Rakmah. Plus de clients pour aujourd'hui. Le commandant Morane et moi avons à parler, et nous ne voulons pas être dérangés…

Bob avait été poussé dans une arrière-boutique aux murs nus où dans un coin, une dizaine de grandes caisses se trouvaient empilées. La pièce, éclairée à l'électricité, ne comportait aucune fenêtre.

La porte – une porte capitonnée, ne devant laisser passer aucun son – séparant l'arrière-boutique du magasin lui-même avait été close et Bob se trouvait seul en face des quatre hommes. Il continuait à crâner, mais, au fond de lui-même, il n'en menait pas large. La seule présence de Maïmaïtscheng aurait d'ailleurs suffi à le mettre mal à l'aise.

Adossé à la pile de caisses, le colosse considérait Morane avec une pitié amusée.

— Je suppose que vous connaissez la raison de votre présence ici, commandant Morane ?

Bob semblait détendu. Il souriait.

— Si je me souviens bien, monsieur Maïmaïtscheng, lors de notre dernière conversation, il était question d'une certaine statuette qui… que…

— Une statuette que j'ai voulu vous voler, pour m'apercevoir ensuite qu'il s'agissait seulement d'une copie en plomb…

Doucement, Morane haussa les épaules.

— Vous vouliez une chose que je n'avais pas, dit-il. Pouvez-vous m'en tenir rigueur ?

— Je ne vous en voudrais pas si vous ne m'aviez menti, commandant Morane.

— Menti ? Je ne comprends pas ce que vous voulez dire…

Durant un long moment, le colosse demeura silencieux. Il étudiait son adversaire, comme s'il voulait lire en lui. Morane, de son côté, faisait l'impossible pour demeurer impénétrable, mais il n'était pas très sûr d'y réussir. Finalement, Kao reprit la parole.

— Avant de continuer cette intéressante conversation, commandant Morane, je voudrais vous raconter une petite histoire. Voilà plusieurs années déjà, le gouvernement dont je suis ici l'un des envoyés extraordinaires, tente de mettre la main sur l'Inde, ou tout au moins de faire entrer celle-ci dans son orbite politique. Un des meilleurs moyens pour atteindre ce but était de fomenter sans cesse des troubles à travers le pays, de créer des mécontentements dont mon gouvernement saurait profiter au maximum. Ce fut dans ce but que je fus envoyé ici.

« Il y a quelques semaines de cela, j'appris qu'un certain Osborne, aventurier sans foi ni loi et très porté sur le whisky, s'était vanté d'avoir dérobé, dans un temple secret du territoire de Javhalpur, une idole à laquelle les sectateurs de la déesse Kâli attachaient un grand prix. Cette idole, Osborne l'avait revendue très cher, cinq fois la valeur de son poids en or, disait-il…

« Tout d'abord, je n'attachai pas grande importance à cette information. Jusqu'au jour où j'appris qu'Osborne avait été retrouvé étranglé près des berges de l'Hoogly. Le meurtre avait été commis à l'aide d'une bande de toile ou d'un instrument similaire. Aussitôt, je pensai aux Thugs. Sans doute les sectateurs de Kâli, ayant été eux aussi informés du vol commis par Osborne, avaient-ils usé de représailles envers lui. Alors, une idée germa en moi. Je commençai par faire courir le bruit qu'Osborne avait agi pour le compte du Pakistan. Je comptais ainsi dresser hindouistes contre musulmans et fomenter des massacres semblables à ceux survenus aussitôt après le départ des autorités anglaises. En mettant les choses au mieux – en ce qui me concerne, bien sûr – la guerre pouvait éclater entre l'Union indienne et le Pakistan, ce dont mon gouvernement, sous le couvert de la pacification, saurait profiter au maximum.

« Mon petit plan ne tarda pas à porter ses fruits. Un peu partout à travers le Bengale, des meurtres rituels eurent lieu. Il me restait à

présent à retrouver la statuette sacrée et à la mettre en lieu sûr. En effet, tant que les sectateurs de Kâli ne l'auraient pas récupérée, ils demeureraient en campagne, tuant et massacrant. J'eus vite fait le tour de tous les gens susceptibles d'acheter une idole pour un prix équivalent à cinq fois son poids d'or. Le professeur Mainright était de ceux-là. Ayant introduit un de mes hommes parmi sa domesticité, je ne tardai pas à apprendre que, dans ses collections, le professeur possédait effectivement une petite statuette de Kâli en métal émaillé, à laquelle il paraissait attacher grand prix. Je ne doutai pas qu'il s'agissait de la statuette sacrée. Aussitôt, je décidai de m'en emparer. En outre, Mainright, qui savait dans quelles conditions le vol avait été commis par Osborne et, de ce fait, pouvait devenir un témoin gênant, fut condamné à mort. Hier soir, après avoir écarté les domestiques, mon ami Rakmah, ici présent – Kao désignait le chauffeur –, s'introduisait dans l'habitation du professeur. Je dois vous dire, commandant Morane, que Rakmah, sans être Thug, est un spécialiste du foulard. Pour la circonstance, il confectionna un *rhumal*, dont il se servit pour étrangler Mainright. Cet acte commis, il abandonna intentionnellement le *rhumal* sur place. De cette façon, les gens avertis croiraient à un crime rituel, perpétré par les Thugs, et cela ajouterait encore à la confusion et à la terreur. S'étant emparé de la statuette, Rakmah s'apprêtait à fuir quand, en sortant de la maison de la victime, il se heurta à vous…

« Vous connaissez la suite, commandant Morane. Ayant appris que la statuette se trouvait en votre possession, j'ai tenté de vous l'acheter. Vous n'avez voulu rien entendre. Alors, j'ai envoyé mes hommes prendre l'idole dans le coffre de l'hôtel du *Naja Bleu* pour m'apercevoir qu'elle était en plomb…

— Depuis le début, vous avez fait fausse route, interrompit Morane. Pourquoi ne pas le reconnaître ? La statuette du professeur Mainright n'était qu'une copie de l'original, voilà tout…

Mais Kao Maïmaïtscheng ne semblait pas disposé à accepter ainsi sa défaite.

— N'essayez pas de me jeter à nouveau de la poudre aux yeux, commandant Morane. Mainright possédait la statuette sacrée, j'en suis persuadé, et vous savez où elle se trouve.

— Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer cela ?

— Votre visite à Graham Lowbridge, puis celle de cet après-midi à ce vieux pacifiste de Shedar Sing…

— Je croyais vous avoir expliqué les raisons de ma visite à Lowbridge.

— Oui, vous m'avez fourni une excuse, en effet. Une excuse très astucieuse. Pourtant, en me disant que Mainright avait légué ses collections à votre ami, ce professeur Clairembart, vous mentiez…

Morane se raidit, Maïmaïtscheng avait l'air sûr de lui. Trop sûr pour n'être pas parfaitement renseigné.

— Vous mentiez, reprit le colosse, et il m'a été facile de m'en assurer. Quelques coups de téléphone à gauche et à droite, et j'eus bientôt la certitude que Mainright ne pouvait avoir laissé ses collections à votre ami puisque, depuis longtemps déjà, il s'était engagé formellement à les léguer au British Muséum…

« Aïe, pensa Bob. Cette fois, cela commence à sentir sérieusement le brûlé… » Naturellement, Kao pouvait bluffer pour essayer de connaître la vérité. Pourtant, Morane ne le pensait pas, et il décida de rompre l'entretien.

— Vous vous donnez beaucoup de mal pour rien, Maïmaïtscheng. Je vous ai dit que je n'avais pas la statuette sacrée dont vous me parlez. Seulement celle de plomb. Et si vous ne me croyez pas, allez au diable…

La lourde tête du Mongol s'agita de haut en bas, en un signe de vigoureuse affirmation.

— Si, commandant Morane, vous avez la statuette sacrée, j'en suis presque persuadé ; ou tout au moins, vous savez où elle se trouve, et vous allez me le dire…

Bob ricana.

— Même si je le savais, comment vous y prendriez-vous pour me faire parler ? Le sérum de vérité sans doute…

Un rire cruel échappa au géant.

— Je possède un autre moyen, commandant Morane. Un moyen plus primitif, mais aussi efficace…

Kao s'était redressé et avait relevé ses énormes poings devant sa poitrine, dans la position du boxeur qui se met en garde ; il se mit

à avancer à petits pas comptés vers Morane. Ce dernier demeurait libre de ses mouvements.

Il recula doucement vers la porte, en disant :

— Je vous préviens, Maïmaïtscheng, je sais boxer moi aussi et, si vous me laissez la possibilité de me défendre…

Le colosse n'était plus qu'à deux pas du Français.

— Allez-y, jeta-t-il entre ses dents, défendez-vous. Cela rendra la partie plus passionnante encore…

Son poing droit se détendit soudain. Bob l'évita et frappa à son tour, touchant en pleine mâchoire le géant, qui ne parut même pas s'en apercevoir. Morane avait l'impression d'avoir frappé un bloc de granit. Il s'était dégagé et, comme Maïmaïtscheng revenait vers lui, il lui décocha cette fois deux directs du gauche, en doublé, à l'arcade sourcilière. La tête de Kao fut projetée en arrière, et Morane en profita pour suivre par une crochet du droit à l'estomac. Un coup porté à fond, avec tout le poids du corps derrière, et qui pardonne rarement. Pourtant, Bob eut la sensation d'avoir frappé l'un des pneus gonflés à bloc d'un camion poids lourd, et le Mongol resta debout, sans même grimacer ni haleter. Le poing droit du géant se détendit à nouveau, et il sembla à Morane que son bras gauche se brisait. Un nouveau coup le toucha à l'épaule droite, et il ressentit la même impression d'intense douleur.

Désormais, pour Bob, un long calvaire commençait. Les bras à demi paralysés, rendu incapable de se défendre, il devint le jouet de son adversaire. Celui-ci frappait avec une régularité de machine, sans cependant pousser ses coups à fond afin de ne pas tuer sa victime. Quand Morane tombait, il se courbait vers lui et demandait :

— Alors cette statuette, où est-elle ?

Morane serrait les dents, se relevait, et la danse continuait. Finalement, totalement brisé, Bob s'écroula pour ne plus se relever. Pourtant, Maïmaïtscheng ne l'avait pas frappé de façon à lui faire perdre connaissance, évitant avec soin de le toucher aux points sensibles, comme le plexus solaire, la pointe du menton ou la tempe. Ce qu'il avait voulu, c'était faire mal, tout en laissant à son antagoniste assez de lucidité pour ressentir la douleur.

Dans un brouillard rouge, Bob vit Kao se pencher sur lui, pour demander encore :

— Allez-vous me dire maintenant où se trouve la statuette ?

N'obtenant pas de réponse, le géant leva à nouveau son énorme poing.

Bob comprit alors qu'il lui faudrait parler, ou bien… Il se refusait cependant à renseigner Maïmaïtscheng. Alors, mourir sous ses coups ? Dans la circonstance présente, le plus sage était de feindre la lâcheté, jouer celui qui, à bout de résistance, serait prêt à parler s'il connaissait quelque chose. Le poing de Kao allait s'abaisser.

— Non, non ! hurla Bob en mimant une intense terreur. Ne frappez plus ! Ne frappez plus !…

— Dites-nous alors où se trouve la statuette…

Morane secoua la tête désespérément.

— Je ne sais pas !… Je ne sais pas !… Si je le savais, je le dirais… mais je ne sais pas !… Non, ne frappez plus ! Ne frappez plus !

Cette comédie de la lâcheté lui répugnait, mais il savait que c'était là le seul moyen de donner encore le change à Maïmaïtscheng, d'échapper à cette destruction systématique à laquelle il se trouvait soumis depuis plusieurs minutes.

— Je commence à croire, commandant Morane, que réellement vous ne savez rien. Cet après-midi, pendant votre absence, j'ai fait fouiller de fond en comble votre chambre de l'hôtel du *Naja Bleu*, mais ce fut en vain.

Le Français retint à grand peine un soupir de soulagement. Si les hommes de Maïmaïtscheng avaient découvert la carte permettant d'atteindre le temple secret de Javhalpur, tout aurait été sans doute remis en question. Heureusement, le paquet de lames de rasoir était une excellente cachette et, comme le Mongol cherchait une statuette, on n'avait sans doute pas pensé à aller y voir.

Maïmaïtscheng considérait Morane. Dans ses yeux bridés, le Français croyait lire à la fois de la pitié et de la cruauté.

— En admettant que vous ne sachiez pas où se trouve la statuette, fit le colosse, je me demande ce que je vais faire de vous. Je ne puis quand même pas vous remettre en liberté. Vous

connaissez trop de choses sur mon compte et pourriez devenir un réel danger… Je vais donc devoir vous tuer. Tout à l'heure, à la nuit tombée, Rakmah vous conduira sur les bords de l'Hoogly, en dehors de la ville, à un endroit où la rive, à pic, surplombe le fleuve d'une centaine de mètres. Là, Rakmah vous fera tâter du *rhumal*, puis il vous précipitera en bas de la falaise. Votre corps ira se fracasser sur les rochers, car la rivière est fort peu profonde à cet endroit, et le courant vous emportera. Dans quelques jours, on retrouvera votre cadavre, le *rhumal* autour du cou, et l'on croira à un nouveau meurtre des Thugs, ce qui ne fera qu'augmenter encore le trouble régnant déjà dans les esprits. Ainsi, vous serez mort et, en même temps, vous me servirez…

Entre ses paupières gonflées par les coups, Morane regarda en direction de Rakmah. Celui-ci souriait. On eût dit un loup affamé, prêt à se précipiter sur sa proie. Rakmah avait tué le professeur Mainright et, assurément bien d'autres gens ; Bob savait n'avoir aucune pitié à attendre de lui.

Quant à Kao Maïmaïtscheng, sans doute devait-il, depuis toujours, ignorer le sens du mot « miséricorde ».

*

* *

Couché, chevilles et poignets solidement entravés, sur le plancher arrière de la voiture, secoué violemment par chaque cahot, Morane tentait de discerner quelque chose au-dehors. Mais, par la vitre de la portière, il distinguait seulement un carré de nuit bleue. Tout ce qu'il savait, c'est que l'on avait franchi le pont de Howrah et tourné sur la droite, en longeant la rive de l'Hoogly. Bob ne se demandait pas où Rakmah le conduisait, car Maïmaïtscheng le lui avait expliqué clairement – trop clairement – l'après-midi même.

Bien qu'il eût encore mal par tout le corps et le visage, Morane avait retrouvé un peu de son énergie. Il avait à nouveau l'esprit clair, et il réfléchissait sur les moyens de se tirer de sa situation critique. En se soulevant légèrement, il pouvait voir la silhouette de Rakmah installé au volant. S'il n'avait pas eu les mains attachées derrière le

dos. Bob aurait pu tenter de se dresser pour, de ses deux poings fermés, frapper le chauffeur à la nuque, mais même ce geste, fort aléatoire, lui était interdit. Tenter d'ouvrir la portière et se précipiter au-dehors ? Rakmah s'en apercevrait aussitôt et viendrait le rechercher.

Un tournant brusque, une série de heurts brefs indiquèrent à Morane que l'on venait de s'engager dans un chemin de traverse. Un chemin en montée raide, car la voiture ahanait un peu. Au bout de quelques minutes, elle reprit la position horizontale, roula encore une vingtaine de mètres puis s'arrêta.

Aux mouvements de Rakmah, Bob comprit que celui-ci mettait pied à terre. L'une des portières arrières de l'auto s'ouvrit et la voix du chauffeur retentit.

— Nous sommes arrivés, commandant Morane…

Bob releva la tête et aperçut un espace planté d'arbres et surplombant le fleuve. Rakmah saisit son prisonnier par le col de son vêtement et le tira hors de la voiture. Pendant quelques mètres, il le traîna sur le sol, puis il s'arrêta au bord de la falaise. Là, il força Morane à s'asseoir.

— Voilà l'endroit où vous allez faire le plongeon, commandant Morane. Je vais vous travailler un peu le cou avec le *rhumal* et vous pousser ensuite dans le vide. Ainsi, vous aurez deux fois la chance d'être mort.

Bob ne répondit rien. Son esprit fonctionnait à toute allure, cherchant un moyen d'éviter le moment ultime. Pourtant, il avait beau faire des efforts d'imagination, il ne trouvait rien. Et, derrière lui, Rakmah préparait son *rhumal*. Dans la pénombre, le chauffeur ricana.

— Allons, du courage. Ce sera seulement un mauvais moment à passer.

Rakmah fit un mouvement et quelque chose de mou tomba sur la poitrine de Morane, pour remonter aussitôt vers sa gorge. Le *rhumal* ! Instinctivement, Bob avait collé son menton à la poitrine, en un mouvement quasi imperceptible, et la bande de toile avait accroché sa mâchoire inférieure, sans atteindre le cou lui-même.

Aussitôt, Bob comprit qu'il devait jouer la comédie, que c'était là le seul moyen de s'en tirer. Comme Rakmah tirait de toutes ses forces sur le nœud coulant, il se raidit pour donner l'impression de lutter, puis il laissa échapper un souffle de plus en plus court, une série de petits râles brefs pour, lentement, cesser de résister. Finalement, il laissa mollir tous ses muscles, pour se tasser lui-même. Pendant un moment, Rakmah continua à serrer, puis le *rhumal* se relâcha et Bob se laissa retomber en arrière avec la lourdeur d'un sac de ciment roulant sur lui-même.

Un long moment s'écoula, puis Rakmah saisit Morane par les chevilles et le tira vers le bord de la falaise. Et soudain, Bob plia les genoux vers sa poitrine, forçant l'Hindou à lâcher prise ; aussitôt, en une violente ruade, il jeta ses deux pieds joints en avant. Rakmah atteint en pleine mâchoire, recula, comme frappé à mort. Puis, brusquement, il s'écroula en arrière et s'abîma dans le vide…

Morane demeura étendu, haletant, couvert de sueur, au bord du gouffre. En lui-même, il se remémorait les paroles de Kao Maïmaïtscheng : « … Rakmah vous conduira sur les bords de l'Hoogly, en dehors de la ville, à un endroit où la rive, à pic, surplombe le fleuve d'une centaine de mètres. Là, Rakmah vous fera tâter du *rhumal*, puis vous précipitera au bas de la falaise. Votre corps ira se fracasser sur les rochers, car la rivière est fort peu profonde à cet endroit, et le courant l'emportera. »

Bob se mit à rire. Un petit rire grinçant, commandé par les nerfs.

— Cent mètres… Les rochers… Exit Rakmah !…

Sa voix lui fit l'impression de venir d'un autre monde et, réellement, Bob s'était rarement senti aussi près du trépas.

— Il me faut quitter cet endroit, dit-il à nouveau.

En se tortillant à la façon d'un serpent, il s'approcha de l'auto. Là, il s'adossa à l'une des roues. Et, soudain, il se rendit compte qu'une épouvante sans mesure s'était abattue sur lui. Maïmaïtscheng était trop fort et trop cruel. Ce n'était plus un homme, mais une bête fauve.

Déjà, Morane n'avait plus qu'une pensée : sauter dans la voiture, regagner Calcutta et son hôtel et fuir ce redoutable pays, fuir quelque part où Maïmaïtscheng ne pourrait retrouver sa trace.

Pourtant, ses pieds entravés, ses mains liées derrière son dos l'empêchaient de mettre son plan de fuite à exécution. User ses liens ? Cela prendrait du temps… Des heures peut-être…

Alors Morane se mit à crier, toujours de plus en plus fort :

— À l'aide !… À l'aide !… À L'AIDE !…

De longues minutes s'écoulèrent. Bob cria à nouveau. Entre les arbres, des formes humaines apparurent. La lune s'était levée et Morane reconnut des Hindous, de ces pauvres hères sans feu ni lieu, couchant au hasard et faisant de Calcutta et de ses environs immédiats, une vraie cour des Miracles. Ils entourèrent le Français et se mirent à parler avec animation entre eux, en bengali.

— Mais détachez-moi donc ! cria Bob. Détachez-moi donc !…

L'un des Hindous, qui devait comprendre l'anglais, tira un couteau de dessous ses haillons et, se baissant, trancha les liens de Morane. Celui-ci, aussitôt libre, se dressa et, fouillant dans ses poches, en tira tout l'argent qu'il put y trouver et le distribua autour de lui. Alors il grimpa à bord de la voiture, embraya et se lança à tombeau ouvert sur la pente conduisant à la route principale. Quand il eut atteint celle-ci, il poussa sur l'accélérateur et fila à pleins gaz en direction de la ville.

Chapitre VIII

Quand Bob Morane pénétra dans le hall du *Naja Bleu*, celui-ci était désert. Seul, le réceptionnaire de nuit se trouvait derrière son comptoir. En apercevant Bob, il sursauta :

— Que vous est-il arrivé ? interrogea-t-il.

Avec ses vêtements déchirés, son visage meurtri, Bob ne payait guère de mine. Mais déjà, son excuse était toute prête.

— Un accident d'auto, expliqua-t-il.

— Vous devriez vous soigner, sahib…

Morane haussa les épaules.

— Soyez sans crainte, je n'en mourrai pas. Dans quelques heures, il n'y paraîtra plus… À propos, pouvez-vous me préparer ma note ?

— Tout de suite ?

— Tout de suite. Dans dix minutes, je dois avoir quitté l'hôtel !…

Sans écouter les remarques du réceptionnaire, Bob gagna l'escalier, puis sa chambre. Aussitôt, il s'y enferma et resta un moment haletant, appuyé au battant. La tête lui faisait mal, et il avait l'impression pénible de s'être empoigné avec un rouleau compresseur.

Au bout d'un moment, il se redressa, prit sa trousse de secours et avala deux cachets d'aspirine. Alors seulement, il inspecta les lieux. La chambre avait été fouillée, c'était évident, mais les hommes de Maïmaïtscheng n'y avaient cependant pas mis trop de désordre. La carte permettant d'accéder au temple secret de Javhalpur se trouvait toujours dans le paquet de lames de rasoir. Pourtant, Bob ne s'en préoccupait plus. Il n'avait plus qu'une pensée : quitter Calcutta au plus vite, tant que Kao le croyait mort, et mettre le plus de distance possible entre le terrible Mongol et lui. Tant pis pour la statuette d'or, pour le professeur Mainright et le reste. Morane voulait sauver sa vie, et cela seul comptait.

En hâte, il se lava le visage et changea de costume. Ensuite, il fourra ses affaires dans ses deux sacs de voyage et gagna la porte. Pourtant, au moment de sortir, quelque chose le retint. La pensée de Maïmaïtscheng. Il regrettait de laisser ainsi le Mongol à ses sombres machinations, de ne pas pouvoir se venger des souffrances par lesquelles il l'avait fait passer. Et, soudain, Bob se remémora certains propos du géant tout à l'heure dans l'arrière-boutique de la rue Mizrhapur : « … Je comptais ainsi dresser hindouistes contre musulmans et fomenter des massacres semblables à ceux survenus aussitôt après le départ des autorités anglaises. En mettant les choses au mieux – en ce qui me concerne bien sûr – la guerre pouvait éclater entre l'Union indienne et le Pakistan, ce dont mon gouvernement, sous le couvert de la pacification, saurait profiter au maximum. »

Au souvenir de ces paroles, Bob sentit la colère le gagner. Ainsi, il allait fuir comme un lâche et laisser Maïmaïtscheng perpétrer ses crimes, causer la mort de milliers, peut-être de millions d'innocents. Est-ce que sa vie à lui, Bob Morane, possédait encore une valeur devant un tel forfait ? Il lui fallait absolument empêcher cela. Mais comment ? Il était seul devant la bande de Kao, sans compter les Thugs qui, tôt ou tard, se dresseraient sur son chemin.

— Il faut faire quelque chose, murmura Bob. Il faut faire quelque chose…

Déjà, sa propre sécurité ne comptait plus. Il songeait seulement à tous ces hommes, ces femmes et ces enfants que son action pouvait sauver, à ces Hindous pauvres, guettés sans cesse par la famine et les épidémies, et qu'on allait peut-être sacrifier à de vains calculs de suprématie.

« Lowbridge, pensa Morane. Peut-être pourra-t-il m'aider… »

Il pensait pouvoir faire confiance à l'homme de loi et décida de le contacter sans retard. Déposant ses bagages, il se dirigea vers la table de nuit et décrocha l'interphone. Au bout de quelques secondes, la voix du réceptionnaire demanda :

— Que désirez-vous ?

— Je voudrais que vous me trouviez, de toute urgence, le numéro de sir Graham Lowbridge, et que vous me le passiez

aussitôt…

— Raccrochez, sahib. Je vais faire le nécessaire et je vous rappelle.

Morane reposa le combiné sur sa fourche et attendit. Sa panique de tout à l'heure l'avait quitté, pour faire place à une détermination froide. Kao Maïmaïtscheng était un animal féroce qui, s'il ignorait sans doute la peur, ne connaissait pas non plus la pitié, et Bob se rendit compte qu'il lui fallait le vaincre, au mépris même de sa propre mort.

Le timbre du téléphone vibra. Bob décrocha et la voix du réceptionnaire retentit.

— Vous avez sir Graham Lowbridge à l'appareil, sahib…

Un déclic, et Graham Lowbridge demanda sur un ton un peu sec :

— Allô, qui me dérange à pareille heure ?

— C'est le commandant Morane, sir Graham. Il me faut vous parler de toute urgence…

— Cela ne peut-il attendre jusqu'à demain ?

— Non, le sort de l'Inde dépend peut-être de la rapidité avec laquelle nous agirons…

— Est-ce si grave ?

— Plus que vous ne le pensez…

À l'autre bout du fil, Lowbridge demeura un instant silencieux…

— C'est très bien, dit-il enfin. Dans ce cas, venez chez moi immédiatement…

— Non, pas chez vous. Votre maison pourrait être surveillée. Cela n'est pas sûr, mais je ne veux pas courir de risques. Prenez une voiture et trouvez-vous dans un quart d'heure, devant la porte de la cathédrale Saint-Paul. Je serai dans une conduite intérieure noire… Prenez garde de ne pas être suivi…

— D'accord, commandant Morane. Je vais m'arranger pour être exact au rendez-vous. Si malgré tout, j'avais un peu de retard, ne bougez pas…

— Soyez sans crainte, monsieur Lowbridge. Vous êtes mon seul secours… À propos. Prenez une arme… Un gros calibre si possible, et des munitions…

— Mon chauffeur possède un automatique Colt calibre 45. Je vous l'apporte…

— Cela ira, mais ne vous faites pas conduire par votre chauffeur. Venez seul. Notre rencontre doit demeurer secrète… Encore un mot. Pouvez-vous me dire de quelle couleur sera votre voiture ?

— Ce sera un coupé Jaguar gris clair…

— Entendu, fit Bob. N'oubliez pas… Devant le porche de la cathédrale Saint-Paul…

Lowbridge raccrocha. Bob fit de même. En hâte, il prit ses bagages et sortit de la chambre, car il lui fallait avoir quitté l'hôtel bien avant que Maïmaïtscheng ne se fût aperçu de la disparition de Rakmah.

Cinq minutes plus tard, Morane roulait en direction de Saint-Paul…

*

* *

La longue Jaguar grise vint s'immobiliser contre la bordure du trottoir, un peu en avant de la voiture de Morane – ou plutôt de celle de Maïmaïtscheng – qui stationnait devant la cathédrale. À l'intérieur du coupé, Bob avait reconnu la fine silhouette de l'homme de loi. Aussitôt, il mit pied à terre et alla s'installer aux côtés de l'Anglais. Le plus rapidement possible, il lui rapporta toute l'affaire, lui résumant le contenu de la lettre du professeur Mainright et ses propres démêlés avec Maïmaïtscheng.

Quand Bob eut terminé son récit, Lowbridge grimaça. Il désigna les ecchymoses marquant le visage du Français.

— Il vous a joliment arrangé le Maïmaïtscheng en question…

— Ouais, fit Bob, mais il ne perd rien pour attendre, je vous le certifie…

Pendant un moment, les deux hommes demeurèrent silencieux. Puis Lowbridge demanda :

— Que comptez-vous faire ?

— Il n'y a qu'une chose à faire, dit Morane. Aller replacer l'idole de Kâli là-bas, dans le temple secret de Javhalpur…

L'homme de loi sursauta.

— Aller reporter l'idole ?… Mais c'est de la folie, commandant Morane ! Après ce par quoi vous êtes passé !… Maïmaïtscheng ne tardera pas à savoir que vous n'êtes pas mort et que vous vous trouvez toujours aux Indes. Il vous retrouvera avant que vous n'ayez quitté le temple et, alors, je ne donnerai pas cher de votre peau…

— Je sais cela… C'est pour cette raison que je vous ai demandé de m'apporter une arme. Mon revolver est demeuré entre les mains de Maïmaïtscheng.

Sir Graham ouvrit la boîte à gants de la voiture et en tira un gros automatique Colt accompagné d'un étui contenant plusieurs chargeurs de rechange. Bob s'assura du bon état de fonctionnement de l'arme, puis la glissa dans sa ceinture et les chargeurs dans sa poche…

— Maintenant, dit-il, il me faut trouver un endroit où me cacher provisoirement. Quand mon ami Kao saura que je suis toujours en vie, et cela ne tardera pas, il va remuer tout Calcutta pour tenter de me retrouver et, comme il possède des complicités dans tous les milieux…

Pendant un moment, Graham Lowbridge réfléchit. Finalement, il releva la tête.

— J'ai ce qu'il vous faut, dit-il. Je possède, en dehors de la ville, un petit bungalow entouré d'un vaste jardin. Personne n'en connaît l'existence, car, comme je m'y retire pour me reposer des fatigues de ma profession, je n'en ai jamais communiqué l'adresse à quiconque. Vous vous y trouverez en sûreté, aussi longtemps que vous voudrez…

— J'y resterai seulement un jour ou deux. Le temps de récupérer la statuette sacrée et de mettre au point un plan de campagne. Ensuite, je partirai pour Javhalpur…

— Ne croyez-vous pas que cette aventure soit au-dessus des forces d'un seul homme ? Car, non seulement vous allez avoir à vous heurter à la bande de Maïmaïtscheng, mais aussi aux sectateurs de Kâli…

— Je sais cela, fit Bob, mais qui donc pourrait m'aider dans ma mission ?

— Si j'étais un gaillard de votre trempe, dit sans fausse honte sir Graham, je n'hésiterais pas à vous accompagner, mais je suis un homme de bureau. Je n'ai rien d'un héros, et le seul sport dans lequel j'excelle, c'est le bridge…

Morane ne répondit pas. Il ne pouvait en vouloir à Lowbridge et, d'ailleurs, il admirait sa franchise… et son courage, car il en fallait pour avouer ainsi que l'on n'en avait point. Et, soudain, le Français eut une exclamation :

— Bill… voilà le compagnon qu'il me faut…

— Qui est-ce ?

— William Ballantine. Un coriace… Au moins aussi fort que Maïmaïtscheng, avec la férocité en moins, et toujours prêt à se lancer au secours de la veuve et de l'orphelin… Voilà peu de temps, en compagnie du professeur Clairembart, Bill et moi avons découvert une vieille cité maya, avec ses trésors, en pleine jungle de Tobago[2]. Un tremblement de terre nous a obligés à fuir précipitamment. Pourtant, tandis que je volais vers d'autres horizons, Ballantine et Clairembart, eux, retournaient vers la cité morte, pour en ramener des vestiges archéologiques et, aussi, un lot de pierres précieuses qui les mirent chacun à la tête d'une jolie fortune. Aujourd'hui, Ballantine mène une vie de gentleman-farmer dans une jolie propriété d'Écosse. Il doit s'y ennuyer pas mal et, j'en suis certain, il accourra à mon premier appel…

De la poche intérieure de sa veste, Bob tira un carnet et y griffonna quelques mots. Ensuite, il déchira la feuille et la tendit à Graham Lowbridge.

— Puis-je vous demander d'envoyer ce télégramme en tarif urgent ?

À la lueur du tableau de bord, l'Anglais lut à mi-voix :

— « T'attends de toute urgence Calcutta. Stop. Par premier avion. Stop. Descends hôtel Assura. Stop. Lettre avec instructions t'y attendra. Stop. Signé : Tamini. »

— Tamini ? demanda Lowbridge. Qu'est-ce que cela veut dire ?…

— C’est un bled en Nouvelle Guinée, expliqua Morane, où Ballantine et moi avons pas mal bourlingué à bord de vieux zincs, joué à saute-mouton au-dessus des montagnes. En lisant le nom « Tamini », Bill saura que je suis l’auteur de ce câble. Ainsi, si Maïmaïtscheng possède des accointances parmi les employés du télégraphe, je ne courrai pas le risque d’être repéré…

— Voilà donc qui est bien, approuva Lowbridge. Mais, ce Ballantine et vous, cela suffira-t-il pour passer à travers les embûches qui pourraient se dresser sur votre route ?…

— Si vous connaissiez Bill, sir Graham, vous ne poseriez pas cette question. Il est capable de flanquer une raclée, d’une main, à Maïmaïtscheng et, de l’autre, à un gorille adulte. Avec lui à mes côtés, je me sens aussi en sécurité qu’à l’intérieur d’un tank de soixante tonnes.

Cette fois, Graham Lowbridge paraissait tout à fait convaincu. Il se mit à compter sur ses doigts.

— Nous sommes jeudi. Votre ami recevra votre télégramme demain. Comme les sujets britanniques n’ont pas besoin de visa pour venir aux Indes, pas de difficultés de ce côté. Dimanche, il y a un avion Londres-Calcutta, via Paris, Rome, Beyrouth et Karachi, et qui atterrit ici lundi soir. Dans cinq jours donc, Ballantine pourra vous avoir rejoint, s’il trouve une place dans l’avion, bien sûr…

— Faites donc confiance à Bill. S’il a décidé de grimper à bord de cet avion, il y grimpera, même s’il devait se déguiser en hôtesse de l’air…

À cette image, Bob ne put se retenir d’éclater de rire. Sans comprendre, Lowbridge le regardait, le croyant soudain devenu fou. Bob ne tarda cependant pas à se calmer.

— Excusez-moi, sir Graham, mais si vous saviez comment Bill Ballantine est bâti, vous comprendriez comme il est impossible de pouvoir l’imaginer sous l’uniforme d’hôtesse de l’air… Mais assez de plaisanterie. Revenons aux choses sérieuses. Il serait temps de gagner votre bungalow. Comme je ne veux pas abandonner ici la voiture de notre cher ami Kao, je vais vous suivre en la pilotant. Je me guiderai sur vos feux rouges. Une fois parvenu à destination,

nous trouverons bien un coin pour y dissimuler la voiture en question.

Bob regagna l’auto noire et, quelques instants plus tard, les deux véhicules, l’un derrière l’autre, roulaient vers l’une des sorties de la grande cité indienne…

Chapitre IX

Les heures s'écoulaient trop lentement au gré de Morane. C'était la nuit du lundi au mardi. Cela faisait donc maintenant cinq jours que le télégramme avait été adressé à William Ballantine et, si tout se passait bien, ce dernier devait avoir atteint Calcutta à l'heure présente. Mais Bill avait-il bien reçu le télégramme en question ? Il suffisait d'une absence, d'un voyage de vacances par exemple, et tout serait manqué…

Morane haussa les épaules.

— Si Bill ne se manifeste pas cette nuit, murmura-t-il, il me restera à tenter seul l'aventure. Demain, j'irai chercher la statuette sacrée, et en route pour Javhalpur…

Le Français était assis dans la grande salle du bungalow de Graham Lowbridge, où se trouvaient adroitement mêlés le confort britannique et la fantaisie de l'Inde. Près de lui, sur une table basse, Bob avait posé l'automatique de sir Graham, prêt à s'en servir à la moindre alerte. Kao Maïmaïtscheng devait en effet savoir à présent que le Français n'était pas mort. Ne voyant pas revenir Rakmah, il lui avait suffi de mener une enquête discrète au *Naja Bleu* et d'interroger le réceptionnaire de nuit pour apprendre que Morane était revenu en fort mauvais état à son hôtel, pour quitter aussitôt celui-ci. Bien sûr, le Mongol avait dû tout mettre en œuvre pour retrouver la trace de son adversaire, mais Bob et Lowbridge avaient pris toutes leurs précautions pour ne pas se faire repérer. Depuis cinq jours d'ailleurs, Lowbridge n'était plus venu au bungalow, où Morane avait trouvé tout ce qu'il fallait pour se nourrir. L'homme de loi aimait ses aises, et il y avait des conserves plein un placard, des fruits succulents dans le jardin et une cave bien garnie…

Malgré cela, Bob trouvait le temps long, et son impatience s'aggravait au fur et à mesure que les heures s'écoulaient. Pour meubler son attente, il essayait d'arrêter un plan d'action pour les

jours à venir. Si Bill Ballantine lui faisait faux bond, il serait seul à lutter à la fois contre Maïmaïtscheng et les sectateurs de Kâli. Dès son départ de Calcutta, il n'aurait plus à compter sur sir Graham. Il y avait bien ce Lal Bhawannee, le Maharajah de Javhalpur, auquel Shedar Sing lui avait conseillé de s'adresser, mais cette aide demeurait cependant bien aléatoire. Une fois de plus, Bob se demandait s'il ne serait pas sage de se confier à Sheela Khan, le chef de la police. Pourtant, le rôle de ce dernier ne lui paraissait toujours pas très clair. Pourquoi, en effet, Sheela Khan avait-il ainsi fait preuve d'un aveuglement volontaire ? Pourquoi aussi, comme il l'avait dit le soir du crime, n'avait-il pas convoqué Morane pour lui faire signer une déposition ? Sheela Khan avait-il un intérêt quelconque à faire accepter, dans le meurtre du professeur Mainright, la thèse du voleur surpris en flagrant délit et tuant pour empêcher sa victime de donner l'alarme ? Bob savait se trouver en présence de deux puissances redoutables ; d'une part, les adorateurs de Kâli qui, aux Indes, se chiffraient par millions ; d'autre part, ce puissant gouvernement dont Maïmaïtscheng était l'agent à Calcutta. Sheela Khan pouvait appartenir à l'un de ces deux organismes et jusqu'à nouvel ordre, Morane préférait le considérer en ennemi…

Au-dehors, des pneus crissèrent sur le gravier de l'allée. Bob jeta un rapide coup d'œil à sa montre. Il était presque une heure du matin. L'avion de Londres devait atterrir à Calcutta la veille à vingt-deux heures. Cela pouvait donc être Bill, en compagnie de Lowbridge. Mais il pouvait s'agir aussi de Maïmaïtscheng et de sa bande, qui avaient retrouvé sa trace…

Prêt à défendre chèrement sa vie si le besoin s'en faisait sentir, Bob saisit l'automatique et en libéra le cran de sûreté. Dans le jardin, trois coups de Klaxon – un bref et deux longs – retentirent. Morane se détendit, car c'était le signal convenu entre lui et sir Graham. Quelques secondes plus tard, l'homme de loi pénétrait dans la pièce. Il était accompagné d'un sorte de géant, mesurant près de deux mètres, à la carrure d'Hercule Farnèse. Vêtu de tweed, le nouveau venu montrait un visage ouvert et franc, couronné d'une tignasse flamboyante. Déjà, Morane s'était précipité vers lui.

— Ce vieux Bill !

— Content de vous voir, commandant. Diablement content !…

Les deux hommes s'envoyaient de grandes bourrades. Pourtant, Bob interrompit le premier ce petit jeu, car Ballantine possédait la poigne d'un champion du monde de poids et haltères toutes catégories.

— Diablement content de vous revoir, commandant ! répétait-il. Diablement content…

— Cesse de m'appeler « commandant », Bill. Je ne commande plus rien et…

Les deux hommes éclatèrent de rire. C'était un vieux jeu entre eux. Ballantine appelait Morane « commandant », avec ostentation, et Bob lui répondait immanquablement : « Cesse de m'appeler « commandant… » »

— Comme vous le voyez, commandant, dit encore Bill, je suis venu dès la réception de votre télégramme. Celui-ci était signé « Tamini », mais, comme vous le pensez bien, j'ai compris tout de suite. Je me suis dit comme ça : le commandant s'est encore mis dans un pétrin quelconque, et il a besoin d'un sérieux coup d'épaule. Alors, j'ai été retenir une place dans l'avion. Par chance, celui-ci n'était pas complet, et tout a bien marché de ce côté. Dès mon arrivée à Calcutta, je me suis précipité à l'hôtel Assura et y ai trouvé votre lettre. Aussitôt, comme vous me le conseilliez, je me suis mis en rapport par téléphone avec monsieur Lowbridge, et nous voilà…

Morane se tourna vers sir Graham pour demander :

— Êtes-vous certain de n'avoir pas été suivis ?

— Absolument certain. Nous avons pris toutes les précautions nécessaires…

— Parfait, fit Bob. Il nous reste à présent à mettre Bill au courant des événements…

*

* *

Morane avait parlé longtemps, n'omettant aucun détail de façon à ce que Ballantine fût parfaitement instruit des circonstances qui

allaient, aux côtés de son ami, l'entraîner dans une aventure dangereuse. Quand Bob eut terminé, Bill releva la tête, qu'il tenait penchée sur la poitrine, et fit la grimace.

— Vilaine histoire, dit-il. On possède autant de chance d'y rester que d'en sortir…

— Plus de chance d'y rester, corrigea Morane.

Ballantine hocha la tête.

— C'est ce que je voulais dire, fit-il… J'évitais de paraître exagérément pessimiste, tout simplement. Entre Maïmaïtscheng et les Thugs, nous ne ferons pas bonne figure…

La main de Morane claqua sur l'accoudoir de son fauteuil.

— Rien ne sert de nous désoler à l'avance, dit-il, d'une voix forte. Dangers ou non, il nous faut tenter l'aventure. Si tout se passe comme l'espère ce forban de Maïmaïtscheng, la vie de milliers d'êtres humains, de millions peut-être, est en jeu. Une guerre entre l'Inde et le Pakistan dégénérerait vite, en raison des haines religieuses, en une sombre tuerie. Kao Maïmaïtscheng fait courir le bruit que la statuette sacrée a été dérobée pour le compte des Musulmans. Quand les millions d'adorateurs de Kâli se dresseront – en réalité tous les Hindous du peuple rendent un culte fervent à la Déesse Noire – cela fera du vilain. J'ai réfléchi longtemps à la question. Même si je devais y perdre la vie, il me faut tenter d'empêcher ce massacre…

— Bien sûr, commandant, fit Bill, et moi il me faut vous empêcher de perdre la vie. Quand partons-nous pour Javhalpur ?

— Quand nous aurons la statuette, fit Morane. Demain, nous irons la chercher et, pendant ce temps, sir Graham s'occupera de nous trouver deux voitures : une vieille et une autre de modèle récent. Bill et moi nous nous mettrons en route séparément pour Javhalpur. Je partirai le premier, déguisé en Hindou, dans la plus vieille des voitures. Consciencieusement passé au brou de noix, avec un turban et des vêtements indigènes, je pourrai faire illusion. Bill, lui, sera un touriste voyageant à travers le pays. Comme il n'est connu d'aucun de nos ennemis, il emportera la statuette. À Javhalpur, je tenterai d'obtenir une aide du Maharajah. Si je n'y parviens pas, Bill et moi tenterons alors d'atteindre le temple

secret… Dans sa voiture, Bill devra emporter de quoi pouvoir, lui aussi, se déguiser en Hindou si le besoin s'en fait sentir. Bien sûr, nous serons armés…

— C'est là une tentative pleine d'aléas, fit observer Lowbridge. À l'heure présente, Maïmaïtscheng sait assurément que vous n'êtes pas mort. Les routes menant à Javhalpur doivent être surveillées. En outre, nul de vous deux ne parle la langue du pays…

— Vous faites erreur, sir Graham, interrompit Ballantine. Durant la guerre, j'ai servi quelques mois dans cette région, pour le pont aérien vers la Chine, et je baragouine le bengali…

— Je ne puis dire la même chose, fit Morane. Pourtant, je m'en tirerai. Je m'arrangerai pour ne parler à personne avant d'atteindre Javhalpur… Pouvez-vous nous trouver ces deux voitures dont nous avons besoin, sir Graham ?

L'homme de loi hocha la tête affirmativement.

— Demain midi, elles seront ici. S'il vous faut encore autre chose ?

— Nous aurons besoin chacun de deux automatiques avec des chargeurs de rechange, et aussi de bons couteaux de chasse. En outre, si vous pouviez nous indiquer un endroit où prendre rendez-vous, Bill et moi, à Javhalpur…

Graham Lowbridge réfléchit un moment, pour dire finalement :

— Je connais là-bas un compatriote, dont je gère les biens en immeubles ici à Calcutta. Il s'appelle Herbert Ronaldson et est très connu à Javhalpur. Je vais lui télégraphier que deux de mes amis viendront lui rendre visite et qu'il doit leur faire confiance…

Doucement, Morane se renversa dans son fauteuil. Il prit le verre de whisky-soda près de lui sur une table basse et le leva en souriant.

— Demain soir, dit-il, Bill et moi irons trouver ce John Singar, pour lui demander la statuette sacrée. En attendant, buvons à notre réussite.

Chapitre X

Le soleil se couchait au-delà du delta, striant les toits de Calcutta de longues bandes rougeâtres. Dans Gopal Street, déjà remplie d'ombre, la vieille Ford V8, pilotée par un Hindou au visage énergique, aux yeux clairs et intelligents, s'arrêta devant un porche s'ouvrant sur un couloir sombre. L'Hindou se tourna vers un Européen aux cheveux roux installé sur la banquette arrière de la voiture, pour déclarer :

— Je vais monter chez ce John Singar, Bill. De ton côté, surveille les alentours. À la moindre alerte, donne trois coups de klaxon, un bref et deux longs. Mets aussitôt le moteur en marche et tiens-toi prêt à démarrer…

— Comptez sur moi, commandant, répondit Ballantine. De votre côté, n'hésitez pas, au moindre signe de danger, à vous servir de votre arme. Avec un adversaire comme ce Maïmaïtscheng, mieux vaut tirer d'abord, et discuter ensuite…

— Fais-moi confiance, Bill. Je ne tiens pas à mourir trop jeune…

Morane tira son gros automatique de dessous ses vêtements et l'arma.

Ensuite, il libéra le cran de sûreté et mit pied à terre. En deux enjambées, il eut atteint le porche et s'engagea dans le couloir. Dans la pénombre, il distingua un escalier de bois. « John Singar habite au premier étage, songea-t-il. Logiquement, sa porte doit se trouver là-haut… »

D'un pas léger, Morane gravit les marches, pour atteindre bientôt un palier plein de ténèbres. De la main gauche. Bob braqua une torche électrique, dont il avait pris soin de se munir, et en promena le faisceau autour de lui. Une seule porte, peinte en brun, s'ouvrait sur le palier, mais Bob n'y aperçut ni nom ni sonnette. Éteignant sa lampe, il s'approcha du battant et y frappa. Quelques secondes s'écoulèrent. Dans son poing droit, Bob serrait la crosse de son

automatique. Maïmaïtscheng pouvait en effet avoir retrouvé la trace de John Singar et, après s'être emparé de la statuette, attendre la venue du Français pour s'assurer de sa personne.

De l'autre côté de la porte, un glissement de pas se fit entendre. Puis le battant s'ouvrit et une mince silhouette se découpa sur un fond faiblement éclairé. Bob, ayant rallumé sa torche, distingua un Hindou d'une trentaine d'années, au visage franc et intelligent et vêtu d'une longue jaquette boutonnée très haut et de pantalons étroits. Aveuglé par la lumière de la torche, l'inconnu porta la main en visière au-dessus de ses yeux et tenta de refermer la porte, mais, déjà, Morane bloquait celle-ci du pied.

— Que voulez-vous ? interrogea l'homme en anglais.

Morane ne perdit pas de temps en vaines présentations.

— Trafalgar et Tour de Londres, cela vous dit-il quelque chose ? interrogea-t-il.

Cessant de peser sur la porte, l'homme ouvrit celle-ci toute grande.

— Entrez, dit-il.

Bob obéit et suivit l'homme à travers un couloir aux murs nus, menant à une pièce dont l'ameublement était réduit à sa plus simple expression – une natte servant de lit, une table, deux chaises et une armoire. Sur un rayon de bois blanc, quelques livres et un crucifix se trouvaient posés. Et Bob se souvint que, dans sa lettre, le professeur Mainright lui avait affirmé que John Singar était converti au christianisme. La présence de ce crucifix assurait donc Bob d'avoir frappé à la bonne porte.

— Vous êtes bien John Singar ? interrogea-t-il.

— Oui, fit l'homme. Je suis John Singar…

Il dévisageait Morane avec insistance.

— Mais vous n'êtes pas hindou !… dit-il au bout d'un moment.

Bob sourit.

— Non, je ne suis pas hindou. Ne m'en veuillez pas pour cette mascarade. Elle est indispensable, croyez-le. Je suis ici en partie pour venger ce pauvre professeur Mainright…

Singar ne répondit pas tout de suite. Il demeura un instant songeur puis, finalement, il se secoua, comme s'il s'arrachait à un

rêve…

— Je vais vous donner l’objet, dit-il.

Il ouvrit l’armoire et en tira un paquet cacheté qu’il tendit à Morane. Celui-ci fit sauter le cachet, puis la ficelle, et déroula le papier. Une petite statuette de Kâli, en tous points semblable à celle trouvée chez le professeur Mainright, apparut. Pourtant, Bob s’aperçut aussitôt que les pierres des poignets, des chevilles et du diadème étaient authentiques. De vrais petits diamants jetant des éclats bleutés.

Tirant un couteau à cran d’arrêt de sa poche, Morane l’ouvrit d’une pression de pouce et gratta une parcelle d’émail, sous le pied de l’idole. Le métal apparut, jaune et brillant cette fois.

Alors, Bob ne douta plus. Il tenait bien la vraie statuette, celle que Siva, s’il fallait en croire la légende, avait offerte à son épouse Kâli pour la récompenser de sa victoire sur le démon Raktavija. Le Français se retourna vers John Singar.

— Il me faut vous remercier, dit-il. En vous confiant ceci, le professeur Mainright a fait un choix excellent.

Le visage de John Singar était grave.

— Ne me remerciez pas, dit-il. Le professeur Mainright était mon bienfaiteur, et je le considère un peu comme mon second père…

Il désigna la statuette.

— Allez replacer ceci dans le temple secret de Javhalpur. Kâli représente toutes les puissances mauvaises de l’univers et, cependant, il faut compter avec elle…

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour réussir, fit Bob.

Il serra la main de John Singar et sortit. Quelques secondes plus tard, la V8 filait en direction du bungalow de Graham Lowbridge.

*

* *

Assis autour de la table, Bob Morane, Bill Ballantine et sir Graham considéraient les deux statuettes placées côte à côte.

— Pas à dire, fit Bill, mais elles se ressemblent…

— Bien sûr, dit Bob à son tour, elles se ressemblent. Avec cette différence que l'une d'elles est en plomb et sans valeur, tandis que l'autre est en or et capable de mettre l'Inde tout entière, et aussi le Pakistan, à feu et à sang…

— Tout à l'heure, rapporta Lowbridge, j'ai appris que, non loin de la frontière du Bengale oriental[3], on venait de découvrir les corps de deux musulmans. Tous deux portaient au cou des traces de strangulation faites à l'aide d'une bande de toile…

Bob Morane grimaça.

— La Marque de Kâli, hein ? fit-il.

L'homme de loi eut un signe de tête affirmatif.

— Oui, dit-il, la Marque de Kâli. Il est temps d'agir. Dans quelques jours, ce sera la pleine lune. C'est au cours de nuits semblables que les adorateurs de la Déesse Noire se réunissent pour lui offrir des sacrifices. Qui sait ce qui se passera alors au temple de Javhalpur…

Le visage de Morane se tendit en une expression de volonté farouche.

— Pour la nuit de la pleine lune, la statuette aura retrouvé sa place, dans le temple secret, ou Bill et moi serons morts. N'est-ce pas, Bill ?…

— Je suis d'accord pour la première de ces hypothèses, dit Ballantine. Trop de pessimisme nuit. Disons que, pour la nuit de la pleine lune, la statuette aura retrouvé sa place…

Entre les trois hommes, il y eut un long moment de silence. Finalement, Graham Lowbridge demanda :

— Et si vous, Bob, qui êtes connu de Maïmaïtscheng et de ses hommes, donc le plus en danger, ne parveniez pas à Javhalpur ?

— Dans ce cas, répondit Morane, mes instructions sont formelles, Bill continuera seul avec la statuette. Si après-demain midi je ne suis pas au rendez-vous chez votre ami Herbert Ronaldson, Bill gagnera le temple secret. Il possède un double de la carte permettant d'y accéder et assez de force et de courage pour réussir…

Mais le géant eut un geste d'impatience.

— Pourquoi parler de malheurs, commandant ? Si nous ne partons pas en même temps pour Javhalpur, nous arriverons ensemble au temple. Après tout, nous avons déjà fait face à des situations plus désespérées et nous nous en tirerons cette fois encore… Quand même, ce Maïmaïtscheng n'est pas le diable !…

— Presque, Bill, presque. Et puis, tu le sais, nous n'aurons pas à compter seulement avec lui. Il y a ces Thugs. S'ils ressemblent à ceux de jadis, ce sont des êtres fanatiques, rusés comme des démons et dont la seule joie est de tuer pour tuer…

Une nouvelle fois, Ballantine entreprit de faire passer un léger vent d'optimisme sur la petite assemblée.

— Ces Thugs ne nous ont pas encore, croyez-le. Personnellement, j'ai le cou trop épais ; ils auraient de la peine à trouver un *rhumal* à ma taille, et je ne leur laisserai pas le temps de me prendre les mesures…

Morane se mit à rire.

— Ce sacré Bill ! Toujours toutes les chances. Un cou à ne pas pouvoir se trouver un *rhumal* tout fait, un crochet du droit capable d'envoyer toute une rangée de Thugs dans le paradis de Kâli et, demain, une charmante personne pour lui tenir compagnie durant son voyage jusqu'à Javhalpur…

— Une charmante personne ? Que voulez-vous dire, commandant ?

Bob désigna l'idole sacrée.

— C'est toi qui l'emportes, Bill, ne l'oublie pas. À ce propos, j'ai oublié de te rapporter un détail de la légende. Celle-ci dit en effet qu'à certaines époques, juste avant la pleine lune par exemple, l'idole grandit, se transforme, jusqu'à devenir la déesse elle-même. Qui sait si, demain, assis au volant de ta voiture, tu ne trouverais pas Kâli à tes côtés. Une Kâli grandeur nature, avec ses quatre bras et ses mains dégoulinantes de sang. Elle te regardera avec des yeux rouges et te dira comme ça : « Mon p'tit Ballantine, la couleur de tes cheveux ne me revient pas… »

Le géant avait légèrement pâli.

— Ne parlez pas comme ça, commandant. Les légendes, c'est toujours basé sur un fond de vérité. En outre, je suis écossais, et

tous les Écossais sont superstitieux. Raconter des histoires pareilles à un Écossais qui a besoin de passer une nuit paisible, c’est pas des choses à faire…

Chapitre XI

Javhalpur était une petite ville hindoue semblable à toutes les autres avec ses maisons de pierre et de boue séchée, son bazar grouillant d'une populace affairée et où les femmes en sari jetaient des taches de couleur, ses échoppes sous de grands parasols, son banian sur la place centrale, ses singes sacrés dans les arbres et ses vaches, ses temples aux toits brillant comme du métal, ses palais à encorbellements. Calcutta, grand port dont les Anglais avaient jadis fait leur capitale, ressemble en beaucoup d'endroits à une grande cité européenne. Javhalpur, elle, quand Morane y pénétra, offrait un visage tout différent : celui de l'Inde millénaire, marquée à jamais par le passé.

Durant toute la journée précédente. Bob avait roulé à allure réduite sur une route impossible, à peine carrossable et encombrée de tout un peuple marchant, semblait-il, sans but précis. La nuit, Morane l'avait passée dans un petit bois, à dormir à l'intérieur de la voiture soigneusement close, et la main sur le revolver. Rien ne s'était passé cependant, et ni les hommes de Maïmaïtscheng, ni les Thugs n'étaient venus troubler son sommeil. À l'aube, il s'était vigoureusement savonné dans une mare proche pour se débarrasser du brou de noix le recouvrant de la tête aux pieds, puis il avait passé des vêtements à l'européenne. À Javhalpur, en effet, il lui faudrait mettre pied à terre, et il n'espérait pas pouvoir faire illusion sous sa fausse apparence hindoue. Un Européen aurait, on s'en doute, attiré bien davantage l'attention déguisé qu'en se présentant sous son aspect normal.

Quand la V8 pénétra dans la ville, Morane envisageait l'avenir avec une certaine confiance. À Calcutta, il avait déjà remporté une première victoire en réussissant à récupérer la statuette sacrée avant même que Maïmaïtscheng ne parvienne à découvrir l'endroit

où elle se trouvait cachée. En outre, le parcours Calcutta-Javhalpur s'était passé sans le moindre ennui.

« Si j'avais pu espérer cela, pensait Morane, Bill et moi aurions pu voyager de concert, et je n'aurais pas dû me déguiser comme un personnage de carnaval. » Il haussa les épaules avec insouciance et murmura :

— Bah ! une précaution superflue n'a jamais fait de mal à personne. Dans l'après-midi, Bill sera ici avec la statuette, et nous pourrons alors nous mettre en route pour le temple secret. En attendant, tâchons de découvrir la maison de cet Herbert Ronaldson. Ensuite, nous irons demander une audience au Maharajah.

Comme sir Graham l'avait affirmé, Herbert Ronaldson était très connu à Javhalpur et, interrogeant quelques indigènes, Bob n'eut guère de mal à trouver le chemin de sa demeure.

Ronaldson était un de ces vieux coloniaux indéracinables, friand de whisky et de récits de batailles, comme en décrit Kipling. Venu tout jeune aux Indes, il n'avait pu se résoudre à repartir. Sur la recommandation de Graham Lowbridge, il reçut Morane avec cordialité.

— Je ne sais ce que vous venez faire à Javhalpur, jeune homme, dit-il, mais si j'en juge par ce mystère dont vous vous entourez… Cette vieille cage à poules dont personne ne voudrait, cet énigmatique inconnu qui doit venir vous retrouver tout à l'heure – Ronaldson parlait de Ballantine – et ce revolver faisant bosse sous votre veston, tout cela me semble louche. En outre, vous voulez demander audience au maharajah… Tout cela cache quelque chose. Je ne sais pas quoi, et cela ne me regarde pas, mais laissez-moi cependant vous donner un conseil. Demeurez à l'écart des affaires privées de l'Inde. J'y vis depuis cinquante ans et n'y ai encore rien compris. Il y a trop de puissances secrètes en jeu. Ainsi, regardez. Voilà quelques années, après le départ de troupes, une lutte fanatique a mis aux prises hindouistes et musulmans. Eh bien, il a suffi de la mort d'un seul homme, celle de Gandhi, pour mettre fin immédiatement au massacre…

Bob sourit.

— C'est un peu pour la même raison que je suis ici, monsieur Ronaldson, dit-il. Non pas pour arrêter un massacre, mais pour l'empêcher…

Le vieil Anglais jeta un regard chargé de curiosité en direction de son interlocuteur.

— Je sais, fit-il, il se passe des choses bizarres pour le moment. Jamais les fidèles de Kâli n'ont offert davantage d'offrandes à leur déesse. On égorge des petits boucs noirs que c'en est une pitié. On a retrouvé aussi quelques Indiens, tous musulmans, étranglés à l'aide d'une bande de toile. Certains parlent d'un retour des Thugs. Cela me paraît impossible. Cette société secrète a été anéantie voilà bien longtemps déjà… Il me faut pourtant reconnaître que ces différents assassinats portent bien la marque de Kâli. D'autre part, les sectateurs de cette vieille buveuse de sang auraient un temple secret dans la région, quelque part dans les montagnes, de l'autre côté de la ville. Cependant, s'il faut croire toutes les rumeurs…

Morane ne répondit pas. Mieux valait ne pas donner suite aux bavardages de Ronaldson, afin de ne pas éveiller l'attention sur la mission qui l'amenait, lui et Ballantine, à Javhalpur. Les paroles de l'Anglais corroboraient cependant ce que Morane savait déjà : que le trouble régnait dans les esprits, que les étrangleurs de Kâli avaient réellement commencé à perpétrer leurs crimes rituels et que le temple secret n'avait pas existé seulement dans l'imagination d'Osborne. Au plus vite, il fallait agir, mais, avant tout, comme l'avait conseillé Shedar Sing, mieux valait rendre visite au Maharajah. Bob ne doutait pas que le seul nom du maître ne fût une introduction certaine.

— De quoi a l'air ce Lal Bhawannee ? demanda Bob à l'adresse de Ronaldson.

— Lal Bhawannee, le Maharajah ?… Un peu hautain, mais un brave garçon. Je l'ai connu tout gosse. C'était l'un des plus puissants princes des Indes, mais les dernières mesures du gouvernement de Delhi lui ont porté un sacré coup. La plus grande partie de ses terres ont été étatisées et, sur les deux cents éléphants qu'il possédait, il lui en reste à peine vingt.

— Un pauvre diable, comme je vois, fit Bob en riant.

— Un pauvre diable dont le train de vie dépasse encore celui d'un milliardaire de chez nous. Son palais ressemble à celui d'un conte des Mille et une Nuits. Bhawannee possède encore sa garde personnelle, une armée de serviteurs, un zoo privé, douze voitures de luxe…

— Vraiment un pauvre diable, répéta Morane. Et comment faut-il s'y prendre pour le rencontrer ?

— C'est très simple. Vous longez la rue droit devant vous, traversez l'esplanade, jusqu'à la grille du parc. Là, vous vous adressez à un premier garde qui, selon son humeur, vous enverra promener ou vous mènera jusqu'au palais lui-même, où il vous remettra entre les mains d'un second garde qui, lui, vous fera annoncer au maharajah. Il ne vous restera plus alors qu'à implorer le Ciel de faire un miracle…

— Soyez rassuré, monsieur Ronaldson, dit Bob, ce miracle se fera…

*

* *

Comme l'avait affirmé Herbert Ronaldson, le palais du sultan de Javhalpur était bien digne d'un conte des Mille et une Nuits. Au centre d'un vaste parc s'étendait toute une perspective de lacs et de pièces d'eau entourant tout un complexe de bâtiments, véritable forêt de toits, de dômes et de tours. Les toits étaient ajourés comme ceux de pagodes, les dômes brillaient comme de l'or et les tours possédaient la gracilité de minarets.

Le garde de service à la grille du parc avait mené Morane le long d'allées bordées de massifs somptueux, pour lui faire franchir ensuite plusieurs ponts jetés au-dessus de profonds canaux…

À la porte du palais lui-même – ou, mieux, de l'un des palais –, le chef des gardes reçut Morane. Avec ses vêtements de soie, son haut turban garni d'une énorme perle, il faisait un peu lui-même figure de maharajah d'opérette. Visiblement, il aurait éprouvé beaucoup de plaisir à éconduire Morane. Pourtant, comme celui-ci

l'avait espéré, le nom de Shedar Sing agit à la façon d'un « sésame ».

À l'énoncé de ce nom célèbre à travers l'Inde tout entière, le chef des gardes s'inclina devant Bob, pour dire :

— Je vais voir si Son Altesse peut vous recevoir, sahib !

Un quart d'heure s'écoula, et Morane commençait à trouver le temps long, quand le chef des gardes revint. Il s'inclina à nouveau devant le Français.

— Son Altesse vous attend. Si vous voulez me suivre…

Bob emboîta le pas à son guide qui, à travers d'interminables couloirs au somptueux dallage de marbre, aux murs garnis de hauts-reliefs représentant des scènes religieuses ou de chasse, le mena à un vaste salon où la décoration de l'Europe moderne s'unissait heureusement à celle de l'Inde ancienne. Des toiles de Renoir, de Van Gogh, de Dufy ou de Picasso étaient accrochées aux murailles, voisinant avec des peintures persanes ou des gravures chinoises.

Le chef des gardes se retira et referma la large porte à double battant derrière lui, laissant Morane seul dans le salon. L'attente ne fut cependant pas bien longue. Bob n'avait pas encore eu le loisir de faire l'inventaire des trésors meublant le salon, quand la porte s'ouvrit à nouveau pour livrer passage à un Hindou d'une quarantaine d'années, vêtu à l'européenne – fines bottes fauves, et pantalons de polo, chemise de soie à col ouvert. Il était de haute taille, les tempes grisonnantes : une fine moustache aux pointes tombantes, à la mongole, conférait à son visage aux traits racés une expression à la fois désabusée et cruelle encore accentuée par des yeux trop bleus, d'un bleu de faïence chinoise.

Morane s'était légèrement incliné devant le nouveau venu qui, il n'en doutait pas, n'était autre que Lal Bhawannee, Maharajah de Javhalpur. Celui-ci s'était avancé et avait désigné un siège à son hôte.

— Asseyez-vous, commandant Morane… C'est bien là, je crois, le nom que vous avez donné au chef de mes gardes ? À vrai dire, j'avais déjà entendu parler de vous auparavant. Je suis abonné aux principaux journaux européens et américains et y ai lu le récit de vos aventures. Vous êtes un personnage… très turbulent, commandant

Morane. Je vous ai reçu un peu par curiosité, et aussi parce que vous disiez m'être recommandé par Shedar Sing. Aux Indes, le seul nom du Maître ouvre beaucoup de portes…

Bob avait pris place dans un large fauteuil garni de soie persane, et le maharajah s'était installé en face de lui.

— Si vous commenciez par m'exposer le motif de votre visite, commandant. Car je suppose que vous n'êtes pas venu ici seulement pour me voir et visiter mes palais…

Morane sourit et secoua la tête.

— Non, Altesse… Malgré tout le plaisir que j'éprouve de vous avoir rencontré, ma venue ici est motivée par des raisons bien plus graves. De notre entrevue dépendra peut-être la vie de milliers, voire de millions d'êtres humains…

Lal Bhawannee sursauta.

— Des millions d'êtres humains !… Comme vous y allez, commandant Morane !… Mais dites-moi exactement de quoi il s'agit…

Le Français hésita. Après tout, le Maharajah était un inconnu, et était-ce bien sage d'ainsi se livrer à lui ? Pourtant, c'était Shedar Sing, ce partisan de la non-violence, qui lui avait conseillé de rencontrer le prince, et Bob décida de lui faire confiance. Il lui rapporterait l'affaire dans les grandes lignes, en omettant cependant de compromettre ses amis, Lowbridge et Ballantine, afin de leur laisser éventuellement les coudées libres.

Rapidement, Morane résuma tous les événements, ou presque, s'étant passés depuis la mort du professeur Mainright. Il raconta l'histoire de la statuette sacrée et comment Osborne, après l'avoir dérobée dans le temple secret, l'avait vendue au savant ; il parla du retour des Thugs, de cette grande puissance asiatique qui, grâce aux intrigues de Maïmaïtscheng et de sa bande, espérait mettre tôt ou tard la main sur l'Inde…

Quand Bob eut terminé, le Maharajah se leva et se mit à marcher lentement à travers la pièce. Finalement, il fit à nouveau face à son hôte.

— Si je comprends bien, commandant Morane, dit-il, vous voulez aller replacer l'idole sacrée dans le temple, et vous comptez sur moi

pour vous y aider ?…

— C'est bien cela, Altesse, approuva Bob. Vous êtes riche, puissant et possédez des troupes armées. Avec votre protection, j'aurai toutes les chances de parvenir jusqu'au temple…

Lal Bhawannee parut ne pas avoir entendu les dernières paroles de Morane. Il se dirigea vers une large porte-fenêtre, au fond du salon, et l'ouvrit toute grande.

— Venez ici, commandant Morane. Je voudrais vous montrer quelque chose…

Bob suivit le prince sur une large terrasse à balustrade de marbre, d'où l'on embrassait toute l'étendue des pièces d'eau, avec leurs îles reliées entre elles par des ponts et où s'élevaient des pavillons pareils à des pièces montées, des temples sculptés comme des ivoires et, au-delà, les épaisses frondaisons des parcs au-dessus desquelles de hauts palmiers dressaient leurs têtes emplumées, et plus loin encore la campagne où miroitaient les rizières, et les montagnes grises sur le fond bleu du ciel.

Du bras, Lal Bhawannee fit le tour du paysage.

— Voyez-vous, commandant Morane, dit-il, jadis tout cela m'appartenait, et même les terres au-delà de l'horizon. Je possédais deux cents éléphants, une armée puissante et plusieurs millions de sujets. Puis, il y a peu de temps, les Anglais s'en sont allés et la République m'a pris la plus grande partie de mes terres et mes sujets sont devenus ses sujets. Avant c'était à moi qu'ils payaient leurs impôts ; à présent, ils les payent à la République. Certes, je suis encore très riche, plus riche même que vous ne pouvez l'imaginer. Mais qu'est-ce que la richesse sans le pouvoir ? Elle est comme l'œil qui n'a rien à regarder. Sans cesse, je rêve de retrouver mon ancienne puissance. Voilà pourquoi je ne vous aiderai pas…

— Je ne vous comprends pas bien, Altesse. Je ne vois pas ce que votre puissance perdue a à voir avec ma mission…

Le Maharajah s'assit en équilibre instable sur le bord de la balustrade.

— Vous allez comprendre, commandant Morane. Depuis longtemps, je connaissais l'existence du temple secret de Kâli, dans les montagnes que vous voyez là-bas. Je savais également que

l'idole sacrée qui, à la fin du siècle dernier, avait été substituée aux Anglais, s'y trouvait. J'eus alors la même idée que votre Maïmaïtscheng. En m'emparant secrètement de la statuette, je pouvais, en provoquant la colère des adorateurs de Kâli, faire se produire de graves troubles à travers l'Inde tout entière. Je vais vous apprendre que nous sommes ainsi, à travers toute la péninsule, quelque cinq cents Rajahs et Maharajahs à avoir été dépossédés. Réunis sous un même commandement, ils pouvaient, à la faveur des désordres provoqués par la disparition de la statuette sacrée, se soulever contre la République et reconquérir ainsi leurs anciennes prérogatives…

« Mais comment m'emparer de la statuette sans attirer les soupçons des sectateurs de Kâli ? Je suis un personnage fort en vue à Javhalpur – et pour cause – et la moindre action de ma part n'aurait pas échappé aux adorateurs de la Déesse Noire et à leur chef inconnu. J'entrai alors en rapport avec un certain Osborne, aventurier sans conscience, que je chargeai d'aller dérober la statuette sacrée dans le temple. Pour mettre Osborne en confiance, je lui avais payé d'avance une assez grosse somme d'argent. À son retour, je comptais, une fois l'idole en ma possession, me débarrasser de lui, et supprimer ainsi un témoin gênant. Pourtant, Osborne dut me deviner, car, après s'être emparé de la statuette sacrée, il ne revint pas à Javhalpur. Peu après, je reçus de lui une lettre, datée de Delhi, et dans laquelle il me disait avoir accompli sa mission, que la statuette était en sa possession et que je n'entendrais jamais plus parler d'elle. Tout me porte à croire qu'aussitôt sa lettre écrite, Osborne dut se rendre à Calcutta afin de me faire perdre sa trace. Quand enfin, je retrouvai celle-ci, il était trop tard. Osborne avait vendu la statuette, puis, un jour, s'étant vanté, étant ivre, de l'avoir dérobée, les Thugs lui avaient passé le *rhumal* autour du cou. Là, s'arrête mon histoire. Au point précis où la vôtre commence…

Morane semblait changé en pierre. Il était venu pour quémander une aide de la part de Lal Bhawannee, et il rencontrait en lui un être en tous points semblable à Maïmaïtscheng, et poursuivant les

mêmes buts. Un maudit hasard avait ainsi jeté un nouvel ennemi sur son chemin.

— Vous comprenez maintenant pourquoi, commandant Morane, je ne me sens pas décidé à vous aider. Dans deux nuits, ce sera la pleine lune, et les sectateurs de Kâli se réuniront dans le temple de la montagne. Leurs chefs leur distribueront des mots d'ordre et les troubles commenceront aussitôt. Jusqu'à présent, il s'est agi seulement de quelques meurtres isolés. Demain, les étrangleurs se répandront partout, accomplissant leur terrible besogne. Le gouvernement voudra protéger les musulmans, et c'est alors peut-être qu'éclatera la révolte attendue. J'aurai vite fait de réunir les autres princes sous mon drapeau et de passer à l'action. Dans l'Histoire, on appellera cela : La Conjuration des Princes. Un bien beau nom, n'est-ce pas, la Conjuration des Princes ?

Morane n'avait jamais aimé les individus atteints de folie des grandeurs. Aussi, fut-ce malgré lui, qu'il déclara :

— Vous prenez vos désirs pour des réalités, Altesse. Demain soir, l'idole aura retrouvé sa place dans le temple secret, et la Conjuration des Princes n'aura pas lieu. Votre échec, ce sera à moi que vous le devrez…

Un petit rire grinçant échappa au Maharajah.

— Pour que l'idole retrouve sa place dans le temple, il vous faudrait mener à bien votre mission, commandant Morane. Pourtant, cela ne sera pas. Je vous en empêcherai…

Depuis un moment, Lal Bhawannee tenait une main glissée dans la poche droite de son pantalon de polo. Il l'en tira brusquement, armée d'un petit pistolet automatique nickelé. Mais, déjà, Bob était entré en action. D'un rapide bond de côté, il s'était écarté de l'arme. En même temps, son poing droit, lancé avec une adresse digne d'un boxeur professionnel, frappait le Maharajah à la pointe du menton.

Sans se préoccuper de son adversaire affalé, à demi inconscient, contre la balustrade, Bob bondit à travers le salon, en ouvrit la porte, bouscula deux gardes armés de piques et fila le long du couloir. Tout ce qu'il voulait, c'était bénéficier de la surprise pour gagner la sortie du palais. Une fois dans le parc, il réussirait bien à se faufiler de massif en massif, de bouquet d'arbres en bouquet d'arbres. Et puis,

dans sa ceinture, il y avait le gros automatique, dont il n'hésiterait pas de se servir.

Là-bas, devant lui, à un croisement de couloirs, un groupe de gardes apparut. Au même moment, dans son dos, Bob entendit la voix de Lal Bhawannee, qui hurlait :

— Arrêtez-le !… Arrêtez-le !…

« L'affaire devient sérieuse », pensa Bob. Tout en continuant à courir, il arracha le colt de sa ceinture et le braqua en direction des gardes qui, déjà, s'apprêtaient à lui barrer le chemin. Aussitôt, ils s'écartèrent, se mettant à l'abri derrière les angles du couloir adjacent.

Morane sourit.

« Il suffit de leur montrer un morceau de métal, et ils filent comme des lapins… »

En trombe, il passa à la hauteur des gardes, voyant avec espérance la porte de sortie se dessiner à l'extrémité du couloir. Bientôt, il l'atteindrait et pourrait gagner le parc…

À ce moment, il trébucha, les chevilles prises dans un objet dur, et il tomba en avant, comme une masse. Au passage, l'un des gardes lui avait lancé sa pique dans les jambes.

Pour amortir sa chute, Bob avait dû lâcher l'automatique. Il n'eut même pas le temps de le récupérer ; déjà, les gardes s'étaient jetés sur lui et l'immobilisaient.

Chapitre XII

Maintenu solidement par les gardes, Bob Morane avait été ramené dans le grand salon. Le Maharajah l'attendait sur le seuil. Une expression de haine bridait dans ses yeux.

— Commandant Morane, vous ne faites pas mentir votre réputation, dit-il. Rapide et décidé. Prêt à tout et à l'instant qu'il faut. Pourtant, cette fois, vous n'avez pas eu la partie belle. Il a suffi qu'un de mes fidèles gardes du corps vous mette un… bâton dans les roues, si j'ose m'exprimer ainsi…

Le Français avait accepté la défaite avec une apparente insouciance. En réalité, il enrageait. « Bill ne va plus tarder maintenant à arriver à Javhalpur, songeait-il. Pourvu qu'il ne vienne pas, lui aussi, se jeter dans la gueule du loup !…

Comme il valait mieux ne rien laisser paraître de ce souci à Lal Bhawannee, Bob haussa les épaules avec indifférence.

— Bah, Altesse, jeta-t-il, je me suis déjà trouvé dans des situations bien plus critiques, et je m'en suis sorti…

— Cette fois, vous ne vous en tirerez pas aussi aisément…

— Qu'allez-vous faire ? Me tuer ?…

Le Maharajah grimaça un mauvais sourire.

— Peut-être… Mais, avant, vous allez me dire où se trouve la statuette. Quand elle sera en ma possession, je la détruirai…

— Vous dire où se trouve la statuette ? fit Morane narquoisement. Comme ça ?… Ou, pour obtenir cette confession, comptez-vous me faire torturer ?

Lal Bhawannee secoua la tête.

— Vous torturer ? Comment pouvez-vous me prêter de telles intentions, commandant Morane. Comme vous le savez, j'éprouve beaucoup de nostalgie pour la vieille Inde. Celle où les rois possédaient de nombreux troupeaux d'éléphants, organisaient de grandes chasses ou des combats d'animaux. Un de mes ancêtres

avait pour habitude de livrer les criminels aux tigres. Oh, il leur laissait une chance, car il aimait les beaux combats. Le condamné était descendu dans la fosse, armé d'une épée et, alors, on introduisait le fauve. Celui-ci, paraît-il, sortait toujours vainqueur de la rencontre…

— Si je comprends bien, fit Bob, vous me considérez comme un criminel et allez me livrer en pâture à l'un de vos tigres…

— C'est bien cela, en effet. Je possède un tigre royal, une superbe bête que j'ai élevée et dressée moi-même. Pourtant, détrompez-vous, il n'a rien d'un agneau, surtout quand il a faim. Je l'ai nommé Ravâna, du nom de l'un des plus redoutables démons de la mythologie hindoue. C'est tout dire. Il est près de midi, et je vais donner ordre que Ravâna ne reçoive pas le cuissot de bœuf dont il fait sa nourriture quotidienne. Dans quelques heures, quand Ravâna sera affamé, vous serez descendu dans la fosse, armé d'une simple épée dont les piqûres ne feront encore qu'accentuer la colère de l'animal. Vous êtes brave, commandant Morane ; ce sera là un beau combat, j'en suis sûr. Un combat dont, vous devez vous en douter, le tigre sortira vainqueur…

Malgré ce tableau peu réjouissant, Morane n'avait rien perdu de son apparence désinvolte. En lui-même pourtant, il n'en menait pas large. « Ce Lal Bhawannee est un petit compliqué, songeait-il, et cela le rend plus dangereux encore. On ne peut en effet jamais prévoir les réactions des individus de son espèce. Livrer combat à un tigre royal avec une simple épée ! D'Artagnan, lui, s'en serait peut-être tiré, mais, moi, qui manie l'épée comme une poêle à frire… »

— Naturellement, continuait le Maharajah, il y aurait un moyen d'éviter ce combat…

Bob sentit un peu d'espoir renaître en lui.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il.

— Dites-moi où se trouve la statuette sacrée, et vous aurez la vie sauve…

« C'était trop beau pour être vrai, pensa à nouveau Bob. Notre hôte a de la suite dans les idées. Cependant, pour ce qui est de lui donner satisfaction, bernique… » Dans son récit au Maharajah,

Morane n'avait pas cité le nom de Ballantine, et accepter le marché aurait eu pour premier résultat de mettre Bill en mauvaise posture. Cela, Bob ne le voulait pas. Il n'était d'ailleurs pas question de céder la statuette…

— Tout compte fait, dit-il, je combattrai votre tigre, Altesse. J'ai toujours eu la passion des exercices violents.

Lal Bhawannee haussa les épaules et sourit.

— Comme vous voudrez, commandant Morane. Tout ce que je vous souhaite, c'est de conserver votre courage jusqu'au bout. Nous nous reverrons tout à l'heure, au bord de la fosse au tigre… En attendant, mes gardes prendront soin de vous…

Il allait tourner les talons, mais Morane parla encore.

— Un instant, Altesse. J'aurais un dernier vœu à formuler…

— Dites toujours…

— Je n'ai rien mangé depuis ce matin, et encore était-ce seulement quelques biscuits et de la viande de « singe »… Avant de combattre votre Ravâna, que le diable l'emporte, je voudrais faire un bon repas. Un de ces repas qui comptent dans la vie d'un homme… surtout quand c'est peut-être le dernier…

Longuement, le Maharajah considéra Morane, étonné, semblait-il, de cette insouciance totale en face de la mort.

— D'habitude, on ne refuse pas de réaliser le dernier souhait d'un condamné, du moins quand ce souhait est raisonnable. Jamais, peut-être, commandant Morane, vous n'aurez fait un repas comme celui-là…

*

* *

« Jamais vous n'aurez fait un repas comme celui-là… »

Enfermé dans l'une des chambres du palais, Morane songeait à ces dernières paroles du Maharajah. Devant lui, de véritables monceaux de victuailles s'entassaient sur une table incrustée de nacre et d'ivoire : un paon rôti, des buissons d'écrevisses, des pâtés en croûte, du rôti de cochon sauvage, des fruits confits dans leur jus, des salades d'algues, du riz à l'indienne, des pâtisseries orientales

et des vins français de bonnes cuves. Il y avait là de quoi réjouir une confrérie de gourmets.

Malheureusement, Bob n'était pas en appétit. Hors de la présence du Maharajah, il ne crânait plus : et l'appréhension lui serrant les nerfs de l'estomac, il ne se sentait même pas capable d'avaler une bouchée.

Il consulta sa montre. Il était près d'une heure de l'après-midi. « Bill !… pensa-t-il. Il doit être arrivé à Javhalpur à présent. Que va-t-il faire en ne me trouvant pas chez Ronaldson ? Pourvu qu'il ne vienne pas jusqu'au palais pour avoir de mes nouvelles ?… Mais non, nos accords sont formels : si je manque au rendez-vous, Bill ne doit pas tenter de me retrouver, mais gagner aussitôt le temple secret… »

Un peu rassuré par cette pensée, Bob se détendit. Près de lui, sur une table basse, une épée était posée. Un joujou de parade, à la lame trop souple.

— Jamais, murmura Bob, je ne pourrai arrêter la charge d'un tigre avec cela. Je l'embrocherai peut-être, mais il me tuera en même temps…

Morane soupira. La peur était en lui, et il ne parvenait pas à la chasser.

— Allons, soliloqua-t-il à nouveau, essayons de manger un peu pour prendre des forces. J'en aurai grand besoin bientôt…

Il se servit une large tranche de cochon sauvage et garnit son assiette d'une ample portion de riz à l'indienne. Pourtant, quand il voulut y goûter, ce met lui parut, contre toute attente, anormalement fade. Il saisit le grand poivrier d'argent posé devant lui.

— Du poivre, voilà ce dont j'ai besoin. Cela vous fouette le sang, vous donne du cœur au ventre. Du poivre… J'ai vraiment besoin de poivre !…

Ce poivre, Bob Morane devait réellement l'aimer, car, quand il reposa le poivrier, celui-ci était vide.

Chapitre XIII

— Êtes-vous toujours décidé à ne pas me révéler l'endroit où se trouve la statuette, commandant Morane ?

Bob leva la tête vers le Maharajah. Il y avait un sourire un peu crispé sur son visage bruni, aux traits légèrement tirés par l'angoisse.

— Et vous, Altesse, avez-vous toujours envie de me voir tuer votre tigre ?

Lal Bhawannee éclata de rire.

— J'admire votre courage, commandant Morane. En toute autre circonstance, j'aurais aimé être votre ami… Allons, je veux vous laisser encore une chance de vous en tirer. Dites-moi où se trouve la statuette et je vous fais remonter…

— Allez au diable ! cria Bob. Quand je serai mort, il n'y aura plus personne pour vous dire où elle se trouve, cette statuette, et vous serez bien avancé…

À nouveau, le rire du prince résonna.

— L'idole demeurera tout simplement là où vous l'avez cachée. L'important est que, demain soir, elle n'ait pas repris sa place dans le temple secret…

Morane se trouvait au fond d'une fosse aux parois cimentées, profonde de six mètres environ et large approximativement de dix mètres sur dix. Du sable en tapissait le sol et deux portes bardées de métal s'ouvraient en face l'une de l'autre. L'une de ces portes donnait sur un escalier en colimaçon menant en haut de la fosse ; la seconde, Bob le devinait, mettait cette fosse en communication avec la cage au tigre.

Dans la main droite, Morane serrait la poignée de cette dérisoire épée avec laquelle il allait affronter Ravâna. « Si je ne me tire pas d'ici, songea-t-il, pourvu que Bill réussisse à atteindre le temple avec la statuette !… »

En haut de la fosse, Lal Bhawannee avait jeté un ordre. Presque aussitôt, avec un léger grincement, la porte à laquelle Bob faisait face s'ouvrit lentement, découvrant un passage plein d'ombre. De longues secondes s'écoulèrent. Morane scrutait l'ombre du passage avec angoisse, comme s'il attendait à y voir surgir l'image même de la mort.

De nouvelles secondes passèrent, puis quelque chose bougea au fond du passage et Ravâna fit son apparition. C'était un animal énorme, en pleine force de l'âge et dont le poitrail monstrueux bouchait toute la largeur de la porte. Il avança encore et pénétra dans la fosse où il demeura indécis, regardant Morane de ses larges yeux d'or. Les yeux paisibles d'un être conscient de sa puissance. Sa longue queue annelée de jaune et de noir balayait le sable à un rythme de balancier d'horloge.

— Eh bien, commandant Morane, que pensez-vous de mon joli favori ? interrogea le Maharajah, penché par-dessus le bord de la fosse.

Le Français ne répondit pas. Prêt à se servir de son épée, il demeurait immobile, ses yeux rivés à ceux du fauve. Celui-ci semblait indécis. Il avait l'habitude pour ses repas, de recevoir de la viande inerte et voilà qu'on lui présentait un être vivant. Un être nullement apeuré en apparence et dont les regards ne fuyaient pas les siens.

Pourtant, Bob ne se faisait guère d'illusions. Il n'avait jamais suivi les cours du soir pour dompteurs, et il savait qu'il ne réussirait pas longtemps à en imposer au fauve.

Avec un feulement de colère, Ravâna s'était ramassé, prêt à bondir. Et, soudain, d'une souple détente, il s'élança sur Bob. Celui-ci cependant avait prévu l'attaque et, d'un saut de côté, il s'était dérobé. Alors, une chose étonnante se passa. À l'instant où le tigre, ayant touché le sol, se retournait pour s'apprêter à bondir de nouveau, Bob avança d'un pas vers lui, jusqu'à le toucher presque. De la main gauche, il lui lança dans les yeux le poivre contenu dans un petit cornet de papier qu'il venait de fendre d'un coup d'ongle. Poussant un rugissement de douleur, Ravâna se dressa sur ses pattes de derrière, mais, déjà, Bob s'était mis hors de portée dans

un coin de la fosse. Aveuglé par le poivre lui brûlant les yeux, le tigre courait en tous sens. Finalement, il s'immobilisa, la tête entre les pattes, tremblant de tout son corps et laissant échapper de petits feulements plaintifs.

Le cœur déchiré, Morane assistait à la douleur de l'animal qui, en l'attaquant, ne faisait qu'obéir à l'instinct de son espèce. Le vrai coupable en tout ceci était Lal Bhawannee, Maharajah de Javhalpur.

Pourtant, Bob se rendait compte de la nécessité d'aller jusqu'au bout. C'était en effet la vie du tigre contre la sienne. À pas comptés, il s'approcha de l'animal rendu impuissant à la fois par la douleur et sa cécité momentanée. Repérant l'endroit vital, là où la nuque se joint au crâne, Bob leva son épée, la pointant à la façon d'un matador s'apprêtant à frapper d'estoc, mais un cri du Maharajah suspendit son geste.

— Non, commandant Morane, ne le tuez pas !…

Sans cesser de surveiller Ravâna, l'épée toujours levée, Bob se tourna à demi vers le sommet de la fosse.

— Si vous voulez que j'épargne votre tigre. Altesse, faites-moi sortir d'ici au plus vite…

Lal Bhawannee ne répondit pas tout de suite. Visiblement, il éprouvait de l'affection pour cette bête qu'il avait élevée, et un dur combat se livrait en lui. Finalement, il cria :

— Vous avez gagné, commandant Morane…

Il jeta un ordre bref, en bengali. Derrière son dos, Bob entendit la porte qui s'ouvrait. Sans quitter le tigre des yeux, il recula et gagna l'escalier. Quelques secondes plus tard, il rejoignait Lal Bhawannee.

*

* *

À présent, Morane et le prince se trouvaient à nouveau dans le grand salon. Depuis que le Français était sorti de la fosse au tigre, les deux hommes n'avaient pas échangé une seule parole. Une farouche rancœur se lisait sur le visage du Maharajah. Visiblement, il en voulait à Morane d'avoir échappé aux griffes de Ravâna.

« Étrange personnage, pensait Bob. Il n’hésiterait pas à sacrifier la vie de millions d’individus à sa folle ambition, mais il se sent fondre de pitié pour un tigre. Peut-être parce que tous deux se ressemblent, avec cette différence que l’animal obéit seulement à son instinct, alors que la cruauté de l’homme, elle, est froide et réfléchie… »

Le Maharajah releva la tête.

— Vous avez gagné, commandant Morane, répéta-t-il. Contre toute attente, vous avez vaincu Ravâna…

Bob sourit.

— N’exagérons rien. Ce combat n’a pas été très courtois, je dois le reconnaître. Mais avais-je le choix ?… Comme vous le voyez, il faut souvent bien peu de chose pour ruiner un plan…

— Un peu de poivre, par exemple…

Morane approuva.

— Oui, seulement un peu de poivre.

Il demeura quelques instants silencieux, puis, comme Lal Bhawannee se taisait lui aussi, il reprit :

— Qu’allez-vous faire de moi, maintenant ? Vous m’aviez promis que, si je me tirais des griffes du tigre, j’aurais la vie sauve…

Mais le prince secoua la tête.

— Ne transformez pas mes paroles, commandant Morane. Je vous ai promis d’avoir la vie sauve, seulement si vous me disiez où se trouve l’idole sacrée. Mais vous n’êtes toujours pas disposé à parler, j’imagine…

— Votre supposition est exacte, Altesse. Avant de venir ici, j’ai mis la statuette en lieu sûr, dans une cachette connue de moi seul. Vous pourriez me faire scier en huit dans le sens de la longueur, je ne vous révélerais pas son emplacement…

Un large sourire se dessina sur le visage bronzé du Maharajah et, sous la moustache à la mongole, les dents brillèrent tel du jeune ivoire…

— Ce que j’aime en vous, commandant Morane, ce sont vos idées bien arrêtées. Quand vous vous êtes mis quelque chose dans la tête, impossible de vous en faire démordre. En outre, vous possédez des nerfs solides et un courage à toute épreuve. Autant de

raisons pour lesquelles vous me plaisez. Bientôt, j'aurai sans doute besoin d'un homme de votre trempe. J'ai donc décidé de vous épargner. La statuette demeurera dans sa cachette et vous mon prisonnier… du moins jusqu'à nouvel ordre…

— Comme vous devez vous en douter, Altesse, fit Bob, il est très difficile de me tenir enfermé. J'aime les grands espaces et, dès que je me sens captif, je fais aussitôt des pieds et des mains pour recouvrer la liberté…

Lal Bhawannee se leva et, du regard, défia son interlocuteur.

— Cette fois, cela vous sera difficile, commandant Morane. Là-bas, au centre du bassin est, il y a une tour solitaire où, jadis, mon père se retirait pour méditer. Elle est entourée d'eau de partout et, pour s'y rendre et en revenir, il faut disposer d'un bateau. Je vais vous faire enfermer dans cette tour et il est inutile de vous dire que vous n'aurez pas de bateau à votre disposition. Quant à fuir à la nage, je vous conseille d'essayer. Les eaux du bassin sont infestées d'énormes crocodiles prêts sans cesse à se précipiter sur toute proie passant à leur portée…

Chapitre XIV

Enlevé par les bras de six vigoureux rameurs, le lourd bachot richement décoré fendait les eaux glauques du bassin est. À l'avant se tenaient deux gardes armés de carabines. À l'arrière, sous un dais de soie rouge, le Maharajah de Javhalpur et Bob Morane se trouvaient assis. Tout autour de l'embarcation, de grands crocodiles évoluaient avec la rapidité de sous-marins faisant surface.

De la main, Lal Bhawannee désigna les sauriens à son prisonnier.

— Ces crocodiles sont sacrés, comme beaucoup d'animaux aux Indes d'ailleurs. On ne peut ni les tuer ni les molester. Le temple élevé là-bas, sur cette petite île, au-delà de la tour qui sera votre logis, leur est consacré, et ses prêtres sont chargés de les nourrir…

Le Maharajah jeta un petit regard narquois à Morane et dit encore :

— Bien sûr, ces crocodiles sont nombreux et, souvent, ils ne mangent pas à leur faim. Un petit supplément de chair humaine serait assurément le bienvenu…

Bob haussa les épaules. Il ne goûtait pas la plaisanterie de Lal Bhawannee, lequel d'ailleurs, depuis l'aventure de la fosse au tigre, lui était devenu de plus en plus insupportable. Certes, le Maharajah demeurait courtois, mais sous cette apparence, Bob le savait par expérience, se dissimulaient les plus sombres desseins.

En outre, Bob se sentait de plus en plus inquiet. La nuit n'allait pas tarder à tomber et Bill Ballantine devait, sauf accident, être arrivé à Javhalpur depuis plusieurs heures déjà. Bob aurait voulu avoir de ses nouvelles. Pourtant, dans la situation où il se trouvait, cela se révélait impossible…

Le bachot approchait de la tour. C'était une haute construction ronde, dont le pied baignait directement dans l'eau du bassin. À son sommet se découpaient les larges fenêtres d'une rotonde en

surplomb. Un escalier d'une dizaine de marches permettait d'accéder à une petite porte bardée de métal et flanquée de deux dragons de bronze.

Encore quelques coups de rame, et l'embarcation vint se ranger le long de l'escalier. Aussitôt, les gardes, sautant à terre, fixèrent les amarres à deux anneaux de fer scellés dans la pierre à cet usage. Le Maharajah, suivi par Morane, gravit les marches et glissa une clef dans la serrure de la petite porte qui s'ouvrit. Toujours accompagnés des gardes, le prince et son prisonnier s'engagèrent dans un escalier en colimaçon occupant tout le diamètre de la tour et menant à la rotonde. Celle-ci formait une vaste salle ronde, aux larges baies ouvertes sur tout l'horizon, et meublée avec confort.

— Ceci sera votre domaine, dit le Maharajah. Deux fois par jour, on vous apportera de la nourriture, des boissons et tout ce que vous désirerez… sauf, bien sûr, un canot démontable pour vous permettre de fuir…

Morane ne répondit pas. Tournant délibérément le dos à Lal Bhawannee, il alla s'accouder à l'une des baies. Il entendit le Maharajah et les gardes redescendre l'escalier, puis la porte se refermer. Quelques secondes plus tard, le bachot retraversait le bassin, en direction du palais. Lorsqu'il fut éloigné, Bob fit le tour de la situation. À vrai dire, depuis la fosse au tigre, celle-ci s'était améliorée, du moins en ce qui concernait sa propre sécurité. Morane était vivant et, dans cette prison, il jouissait d'une confort quasi total. Pourtant, cela ne l'avançait guère dans sa mission. Immobilisé dans cette tour gardée par les crocodiles sacrés, il ne voyait pas très bien comment il pourrait parvenir à rejoindre Bill Ballantine et à gagner le temple secret en sa compagnie. Certes, Bill était toujours libre – du moins Bob l'espérait – l'idole était en sa possession et peut-être pourrait-il aller la replacer lui-même dans le temple. Bob s'en serait voulu cependant de faire courir tant de dangers à son ami, quand c'était lui-même qui avait mis toute l'affaire en train.

— Je demeurerais ici, dans une sécurité relative, laissant Bill affronter seul la bande de Maïmaïtscheng et celle des Thugs ?… Ah, si seulement je n'avais pas eu la mauvaise idée de venir rendre

visite à ce maudit Bhawannee ! Jamais le hasard ne m'a été aussi peu favorable…

— Le hasard… Était-ce bien lui qui l'avait conduit dans les griffes du Maharajah de Javhalpur ? Morane ne voulait pas perdre de temps à se poser des questions auxquelles il ne pouvait, pour le moment du moins, trouver de réponses.

— Il me faut sortir d'ici !… Il me faut sortir d'ici !…

Il calcula que pour atteindre la rive la plus proche, il lui faudrait nager pendant une dizaine de minutes environ. La porte, en bas de la tour, devait être close. Pourtant, cette tour elle-même ne devait pas avoir plus de dix mètres de hauteur et un tel plongeon n'était pas pour effrayer le Français. Malheureusement, il y avait les crocodiles et, là, l'obstacle paraissait insurmontable. Du haut de son perchoir, Bob voyait les sauriens sillonner les eaux du bassin. Il devait y en avoir plusieurs centaines et un nageur, si habile fût-il, n'aurait eu aucune chance de leur échapper.

— Si au moins, murmura Morane, le gouvernement de Delhi, en prenant les éléphants du Maharajah, lui avait aussi confisqué ses crocodiles. Quand je pense que je suis immobilisé ici par la faute de quelques portefeuilles et de quelques sacs à main en puissance…

Cette dernière plaisanterie lui était venue automatiquement, sans que son esprit y prît part. En réalité, Bob était fort près de s'abandonner au désespoir.

La nuit était tombée à présent et la lune se levait au-dessus des arbres du parc. Une lune argentée et presque ronde.

« Demain, pensa Bob, elle sera pleine, et moi sans doute serai-je encore ici aussi inutile que si j'étais aveugle, sourd-muet, manchot, cul-de-jatte et idiot. »

Il s'était assis tout près de la baie grande ouverte, sans même pouvoir goûter à la beauté de la nuit tropicale.

*

* *

Une sensation de froid réveilla Morane. Il ouvrit les yeux et s'aperçut que, les nerfs fatigués par les événements de la journée, il

s'était endormi dans son fauteuil. Seule la fraîcheur du matin l'avait tiré de son sommeil. Déjà une aube jaunâtre envahissait le ciel, annonçant la proche montée du soleil.

« Il me reste une pleine journée pour me tirer d'ici, retrouver Bill et l'idole et gagner le temple secret… Autant vouloir, avec ces crocodiles, réaliser les douze travaux d'Hercule avec les mains liées derrière le dos. »

Soudain il sursauta. Les crocodiles !… Nulle part, il n'apercevait leurs sinistres sillages…

Bob haussa les épaules.

— Sans doute sont-ils encore en train de dormir dans leur lit de vase. Si je me risquais à plonger, ils rappliqueraient tous aussitôt pour me déchirer… Et si, tout à l'heure, quand on viendra m'apportera manger et à boire, je tentais de m'emparer du bachot ?…

Aussitôt, il réalisa toute l'ineptie d'un tel plan. Seul, pouvait-il espérer se rendre maître des rameurs et de plusieurs gardes armés ? Tout ce qu'il y gagnerait sans doute, ce serait une balle dans la peau…

Un violent clapotis attira son attention. Cela semblait venir du temple voisin. Bob tourna ses regards de ce côté, pour assister à un étrange spectacle. Juchés au sommet d'un haut escalier menant directement du parvis du temple au centre du bassin, une demi-douzaine d'hommes vêtus de longues robes blanches jetaient d'énormes morceaux de viande, probablement avariée, aux crocodiles qui se pressaient au bas des marches. Ils étaient là plusieurs centaines se chevauchant en poussant des cris rauques, se disputant la viande dans de grands claquements de mâchoires…

Alors, un projet insensé germa dans l'esprit de Morane. Pendant que les redoutables sauriens se trouvaient occupés ailleurs, pourquoi ne tenterait-il pas de traverser le bassin ? Il pourrait ainsi s'échapper avec un minimum de sécurité…

La décision de Bob fut vite prise. Il plongerait d'un endroit d'où il ne pouvait être aperçu ni du temple ni du palais. En traversant le bassin dans sa moindre largeur, il possédait une chance d'atteindre l'autre bord avant que les crocodiles aient terminé leur repas.

Après s'être dépouillé de sa veste, de ses chaussures, et avoir retourné les poches de son pantalon pour les empêcher de freiner sa nage, il se hissa sur l'appui de la baie. Aucun crocodile n'était en vue. Alors, Bob se jeta soudain en avant, s'efforçant de s'éloigner le plus possible des murailles de la tour. Il décrivit une grande courbe, piqua de la tête et fit une entrée à l'eau impeccable et presque silencieuse. Aussitôt, il fit les gestes nécessaires pour regagner la surface et se mit à nager la brasse, nage moins rapide peut-être, mais moins bruyante que le crawl.

Excellent nageur, Morane avançait régulièrement. Sur le bassin tout était silence, et c'était à peine si, à demi immergé comme il l'était, il pouvait percevoir encore le clapotis produit par la curée des sauriens.

Bien allongé sur l'eau, Bob tirait sa coupe à la façon d'un champion, régulièrement, sans saccades. La berge opposée n'était plus très loin maintenant. Dans quelques minutes – deux ou trois tout au plus – il allait l'atteindre…

Et, tout à coup, un pressentiment força Bob à se retourner. Un frisson d'effroi le parcourut tout entier. Quatre grands crocodiles qui, sans doute, n'avaient pas pris part au repas matinal, nageaient derrière lui. Morane pouvait voir, au ras de l'eau, leurs longues têtes aux narines et aux yeux proéminents, leurs dos écailleux. L'un des sauriens se rapprochait dangereusement. Alors, oubliant toute prudence, poussé seulement par l'instinct de la conservation, Bob se mit à tirer un crawl frénétique en direction de la rive. Pourrait-il l'atteindre avant que le plus proche des crocodiles ne le rejoignît ? Il ne le pensait pas… Parfois, sans cesser de nager, il tournait la tête, pour apercevoir le saurien se rapprochant sans cesse. Il n'était plus qu'à quelques mètres à présent…

Morane nageait avec l'énergie du désespoir. Déjà, il avait atteint les roseaux de la berge. Pourtant, il savait qu'il n'aurait pas le temps de se hisser avant que le crocodile ne le saisisse. C'est alors qu'il aperçut ce tronçon de branche, long d'une quarantaine de centimètres, flottant tout près de lui. Il le saisit en son milieu et se retourna brusquement. Le crocodile arrivait à la vitesse d'un torpilleur. Les énormes mâchoires, garnies de dents meurtrières

s'ouvrirent. Bob enfonça son bras dans la gueule béante, mais celle-ci ne put se refermer, le tronçon de branche, coincé droit entre les deux mâchoires, la maintenant ouverte.

À présent, le monstre ne semblait plus se préoccuper de sa proie. Pour se libérer du bâton, il virevoltait sur lui-même en battant l'eau de sa longue queue.

Déjà, Morane s'était mis à l'abri. En quelques brasses, il avait atteint la berge et s'y était hissé. Les autres sauriens, voyant leur proie leur échapper, n'avaient pas insisté et avaient aussitôt rebroussé chemin.

Adossé à un arbre, haletant, Bob assistait maintenant à l'agonie de son ennemi. Ne pouvant refermer ses mâchoires, le crocodile avalait de l'eau et se noyait peu à peu. Finalement, il coula pour, au bout de quelques minutes, reparaître, mais le ventre à l'air cette fois.

Il n'y avait aucune cruauté en Morane. Pourtant, il acceptait la mort du monstre comme une sorte de revanche. Rarement sans doute, au cours de son existence, il avait éprouvé une telle peur. À la pensée de la fin horrible à laquelle il venait d'échapper, il ne put réprimer un petit frisson de terreur rétrospective.

— Brrr, fit-il à haute voix, servir de déjeuner à un crocodile !… Très peu pour moi…

Il lui fallait cependant s'éloigner du palais au plus vite, pour tenter de rejoindre Bill s'il en était temps encore. Ayant retrouvé son souffle, il se redressa et marcha vers un petit bois proche. Il allait l'atteindre, quand une silhouette humaine apparut entre les arbres.

L'homme avait aperçu Bob et se dirigeait vers lui. C'était Lal Bhawannee, et il braquait un revolver en direction du fuyard.

Chapitre XV

— Vous ne vous attendiez pas à me trouver ici, n'est-ce pas, commandant Morane ?

En apercevant le Maharajah, Bob avait ressenti seulement un grand découragement. Ces efforts, le danger couru face aux mâchoires des crocodiles, tout cela avait été vain. Il porta la main droite à ses cheveux dégoulinant d'eau et, de ses doigts ouverts, se mit à les peigner d'un geste machinal. Avec hébétement, il regardait le revolver braqué par Lal Bhawannee. Ce n'était plus cette fois un joujou nickelé, mais un solide colt 38, noir comme la mort et muni d'un silencieux. Une arme dont le Maharajah, cela se voyait à sa façon de la manier, devait se servir avec adresse.

Bhawannee continuait de parler.

— Depuis le début, commandant Morane, j'avais compris que vous étiez un personnage encombrant. Quand vous avez vaincu Ravâna, j'ai su que vous étiez réellement dangereux et que, si je vous laissais en vie, vous seriez capable de compromettre gravement mes plans. D'autre part cependant, je ne pouvais vous assassiner froidement, au vu et au su de mes gardes. La plupart d'entre eux sont honnêtes, et un tel acte m'aurait fait perdre beaucoup de mon ascendant sur eux. Sans doute en seraient-ils venus même à me mépriser, voire à me dénoncer aux autorités gouvernementales. Je décidai alors de vous retenir captif et, comme vous le savez, je vous ai fait enfermer dans la tour, au centre du bassin est. Cette prison, je le savais, ne pouvait vous retenir bien longtemps. Mais comment et quand tenteriez-vous de fuir, voilà ce qu'il me fallait savoir. Je trouvai sans difficulté la réponse à la première de ces questions. Il n'existait qu'un moyen de fuir, et c'était à la nage. Pour ce qui était du moment, je vous savais trop sensé pour tenter de traverser le bassin infesté de crocodiles. Vous n'auriez pas fait le quart du parcours que, déjà, vous auriez été saisi

et entraîné par le fond. Je savais d'autre part que, chaque jour, à l'aube, les prêtres jetaient leur pitance aux sauriens groupés devant les marches du temple. Si j'avais été à votre place, j'eusse tenté de fuir à ce moment-là, et à nul autre. Je suis donc venu ici un peu avant l'aube et ai attendu. Aux premières lueurs du jour, j'ai assisté au repas des sauriens, puis je vous ai vu plonger et nager dans cette direction. J'ai assisté également à votre combat avec le crocodile, et nous voilà à nouveau face à face.

Morane regardait le revolver. Lal Bhawannee le tenait d'une main ferme, sans trembler.

— Vous m'avez jeté dans la fosse au tigre, emprisonné dans une tour gardée par des crocodiles… Qu'allez-vous faire de moi à présent ? interrogea le Français.

— Ce que je vais faire de vous ? Vous tuer… Cette fois, il n'y a aucun témoin et mon arme, vous l'avez remarqué sans doute, est munie d'un silencieux. Nul n'entendra le coup de feu qui vous donnera la mort. Je vous jetterai alors dans le bassin et les crocodiles sacrés vous dévoreront. De cette façon, on ne pourra trouver aucune preuve contre moi…

Bob n'avait même plus la force de réagir. Le machiavélisme de Lal Bhawannee, son sadisme à fleur de peau le sidéraient. Que pouvait-il tenter ? Bondir sur son adversaire, tenter de lui arracher son arme ? Il y avait une trop grande distance entre les deux hommes et, avant que Morane ait pu atteindre le Maharajah, une balle l'aurait frappé.

Lal Bhawannee semblait jouir de son triomphe. Un sourire cruel tordait ses lèvres et les retroussait sur des dents blanches, prêtes à mordre, semblait-il.

— Vous allez mourir, commandant Morane, dit-il. Ce soir, ce sera la pleine lune et vous ne serez pas là pour…

Alors quelque chose se passa. Un objet noir tournoya dans l'air et, avec un choc sourd, vint frapper le Maharajah au sommet du crâne. Étourdi, Lal Bhawannee trébucha. Son revolver cessa d'être braqué sur Morane. Sans attendre, celui-ci bondit et, de ses deux poings fermés, martela le visage et l'estomac de son ennemi. Il

frappait avec rage, avec une vigueur redoublée, pour s'arrêter seulement quand Bhawannee s'écroula inanimé…

Bob se redressa en se frottant les poings et considéra le lourd morceau de branche d'arbre qui avait en partie étourdi le Maharajah. Pour la seconde fois en moins de dix minutes, une pièce de bois semblable lui sauvait la vie. Restait à savoir d'où tombait celle-ci. Il ne pouvait quand même pas s'agir là d'un bâton volant, comme dans les contes de fées…

— Rassurez-vous, commandant, dit une voix connue, il n'y a aucun sortilège là-dessous…

De derrière un bouquet d'arbustes, un homme s'était dressé. Un Européen, véritable géant à la chevelure flamboyante…

— Bill ! s'était exclamé Morane.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Comment es-tu ici ? interrogea Bob.

Ballantine eut un geste vague.

— C'est relativement simple… Hier midi, en arrivant à Javhalpur, je me suis rendu aussitôt, comme convenu, chez ce monsieur Ronaldson. Là, j'ai appris que vous étiez allé demander audience au Maharajah. J'ai attendu puis, ne vous voyant pas revenir, je me suis dirigé moi-même vers le palais. J'ai interrogé des marchands installés sous leurs parasols, non loin de l'entrée du parc. Ils vous avaient vu y entrer, mais non ressortir, j'appris également que le bruit courait qu'un malfaiteur, s'étant introduit dans le palais, avait été capturé par les gardes. Je pensai aussitôt que ledit malfaiteur pouvait très bien être un certain commandant Morane de ma connaissance. Retournant chez Ronaldson, j'y ai pris des jumelles et, m'introduisant en cachette dans le parc, j'ai gagné les bords des bassins d'où, me dissimulant parmi les roseaux, j'ai surveillé avec soin le palais et ses alentours. Je vous ai vu alors vous rendre à la tour à bord du bachot. Aussitôt, je n'eus plus qu'une idée : vous aider à vous échapper. Pour cela, il me fallait un bateau. Pas question en effet de traverser le bassin à la nage à cause des crocodiles. Ne trouvant pas d'embarcation sur place je regagnai la ville, mais, là, j'eus beau chercher, pas moyen de trouver un dinghy ou un canoë quelconque facile à transporter. Je trouvais bien des

pirogues, mais elles étaient trop lourdes et il m’eût été impossible, sans me faire remarquer, de porter l’une d’elles à travers le parc. Ces recherches m’avaient mené au milieu de la nuit. Je regagnai alors le bord des bassins et, dans les ténèbres, cherchai à nouveau parmi les roseaux afin de voir si je ne découvrirais pas un engin capable de flotter. Je devais agir avec précaution, car la lueur de ma torche électrique pouvait attirer l’attention des gardes. Pour la même raison, je ne pouvais vous faire aucun signal. Désespérant découvrir une embarcation, je me mis alors dans la tête de construire un radeau capable de nous transporter tous deux et de résister éventuellement aux coups de queue des crocodiles. À quelque distance d’ici, je tombai sur une coupe de bois. J’entrepris alors de réunir plusieurs petits troncs d’arbre à l’aide de branches et de roseaux tordus et noués. Dans l’obscurité, avec ma seule lampe de poche comme luminaire, ce travail se révéla difficile. Ah, si j’avais eu quelques bonnes cordes ! J’aurais dû songer à m’en munir, mais il était trop tard maintenant. Les branches et les roseaux se détachaient aussitôt noués. J’avais les mains en sang et, quand le jour se leva, mon radeau n’était encore qu’un fragile assemblage qui, au bout de quelques minutes de navigation, s’en serait allé en pièces détachées. Découragé, je regardai en direction du bassin. Alors, j’assistai au repas des crocodiles sacrés. Je vous vis plonger du haut de la tour et je compris que, profitant de ce que les sauriens se trouvaient occupés ailleurs, vous alliez tenter de gagner la berge. Je me mis alors à courir pour atteindre l’endroit de la rive où vous alliez prendre pied. Je m’en trouvais assez éloigné et il me fallut un certain temps pour y parvenir. Mais, déjà, vous aviez abordé, après votre combat avec le crocodile, et cet homme vous menaçait de son revolver. Dissimulé derrière ce bouquet d’arbustes, j’assistai à une partie de votre conversation. Puis, comme les choses semblaient tourner mal et que je ne pouvais me servir de mon automatique sans courir le risque d’alerter la garde du palais, j’ai saisi une grosse branche d’arbre traînant sur le sol et l’ai balancée, à la façon d’un boomerang, sur le crâne de votre adversaire. Vous connaissez la suite…

Morane ne s’attarda pas à de vaines marques de reconnaissance.

— Tout est bien qui finit bien, dit-il. Il nous faut à présent tenter de gagner au plus vite le temple dans la montagne…

— Nous avons juste le temps, commandant. Selon certains bruits qui me sont parvenus, il y aurait tout un mouvement d’hommes en direction des défilés, comme s’ils se rendaient à quelque rendez-vous secret…

— Peut-être s’agit-il des sectateurs de Kâli, fit Bob. Dans ce cas, il n’est guère difficile de deviner quel est ce lieu de rendez-vous. Il nous faut arriver au temple avant eux et replacer l’idole sur son autel… Tu l’as toujours au moins ?…

Ballantine hocha la tête, affirmativement.

— Soyez sans crainte, commandant, elle est soigneusement camouflée dans ma voiture. Celle-ci se trouve chez monsieur Ronaldson… Mais qu’allons-nous faire de lui ?

Bill désignait le Maharajah gisant, toujours inanimé, sur le sol. Pendant un moment, Bob demeura songeur.

— Nous ne pouvons ni le tuer froidement ni le laisser derrière nous, sinon il donnerait aussitôt l’alarme et nous ne tarderions pas à avoir ses gardes à nos trousses. Cela compliquerait sérieusement la situation. Non, je ne vois qu’une solution, c’est de l’emmener avec nous. Tu iras chercher la voiture ; pendant ce temps, je demeurerai caché dans les taillis, au bord de la route, avec notre prisonnier. Tu nous recueilleras au passage…

À ce moment, Lal Bhawannee poussa un léger gémissement, ouvrit les yeux et se redressa.

— Qu’est-ce que ?… fit-il.

Bill Ballantine lui coupa la parole. Et Bill possédait une façon bien à lui de couper la parole aux gens dont la tête ne lui revenait pas. Un solide crochet du droit, et son interlocuteur se tenait coi durant une bonne demi-heure au moins. Si Bill frappait trop fort, cette demi-heure pouvait d’ailleurs très bien se muer en éternité.

Quand le Maharajah fut retourné faire un petit tour dans le paradis des boxeurs, Ballantine le souleva comme s’il s’était agi d’un enfant et le chargea sur ses épaules.

Se coulant de bosquet en bosquet, Morane et son compagnon se dirigèrent vers la limite du parc.

*
* *

La puissante voiture – une Buick d'un modèle récent – filait à une allure modérée le long de la route menant à la montagne. Morane était assis aux côtés de Ballantine et celui-ci pilotait. Derrière, le Maharajah, soigneusement ligoté et bâillonné, se trouvait allongé sur le plancher. Pour éviter toute surprise, Morane avait pris soin de dissimuler son prisonnier sous une bâche trouvée dans le coffre arrière.

Tout le long de la route, l'auto dépassait des Hindous et des Hindoues dont beaucoup portaient des marchandises qu'ils allaient sans doute vendre au bazar de la cité voisine. Certains d'entre eux cependant, tous des hommes, avaient les mains libres et semblaient avancer sans but. Au passage de la voiture, Bob et Ballantine le remarquèrent, ils lançaient des regards chargés de colère dans sa direction.

— Ce sont sans doute là des sectateurs de Kâli se rendant au sanctuaire secret de la montagne, fit Bill. Peut-être aurions-nous bien fait de nous déguiser…

— Avant tout, répondit Morane, il nous faut gagner les défilés. Là, nous prendrons nos dispositions…

— Et si, d'ici là, on nous attaquait ?

— Tu appuierais sur le champignon, tout simplement. Et puis, nous avons nos revolvers, et nous savons nous en servir…

En lui-même, Bob se sentait un peu inquiet. Pourquoi les sectateurs de Kâli ne se manifestaient-ils pas de façon offensive ? Et Maïmaïtscheng, qu'était-il devenu ? L'aventure semblait s'être transformée soudain en partie de plaisir. Pourtant, au fond de lui-même, Bob savait qu'il n'en était rien. Les derniers événements au palais du Maharajah le lui confirmaient. À un moment donné, la bagarre allait se déclencher et, alors, il faudrait voir à jouer serré…

Il était près de midi quand la route fit un coude brusque pour longer de hautes falaises, premiers contreforts des montagnes. La route était déserte à présent, car la voiture avait depuis longtemps dépassé la cohorte des marchands et des pèlerins. Par endroits, comme pratiquées à coups de sabre par quelque titan furieux, de larges gorges s'ouvraient dans le roc.

— Il nous faudra nous engager dans la neuvième de ces gorges, dit Morane. Celle dont l'entrée est flanquée de deux aiguilles rocheuses. Selon la carte d'Osborne, le défilé menant au temple s'amorcerait là.

On roula durant quelques minutes encore. Alors Bob désigna une gorge de chaque côté de laquelle deux hautes pointes de pierre rouge se dressaient comme des candélabres.

— Voilà la neuvième gorge. Les aiguilles rocheuses y sont. Donc, pas moyen de se tromper…

La Buick, pilotée avec maîtrise par Ballantine, quitta la route et s'engagea dans le défilé. Bientôt, cependant, le terrain devint impraticable, et il fallut stopper. Bob désigna une faille profonde s'ouvrant, sur la droite, dans la muraille rocheuse.

— Réfugions-nous là. La faille me semble faire un coude et, au-delà, nous serons en sécurité…

Péniblement, ballottée comme une coquille de noix dans la tempête, la voiture s'engagea dans la faille. Au bout d'une trentaine de mètres, celle-ci tournait à angle droit, se continuait pendant dix mètres encore et se terminait brusquement en cul-de-sac. Bill avait arrêté la voiture. Il se tourna vers Morane.

— Je suppose qu'à présent nous allons continuer à pied…

Bob eut un signe de tête affirmatif.

— Avant, nous allons nous déguiser en Hindous. Si le maître des sectateurs de Kâli a placé des sentinelles aux abords du temple, elles nous prendront pour des pèlerins un peu en avance sur l'horaire, tout simplement.

— Et notre ami le Maharajah ? interrogea Bill. Nous ne pouvons quand même pas l'emmener avec nous…

— Il n'en est pas question. Nous lui donnerons à boire et à manger. Ensuite, nous le ligoterons, le bâillonnerons à nouveau et le

laisserons ici, dans la voiture. Il y sera à l'ombre… À notre retour, nous le reprendrons en même temps que l'auto…

Bill Ballantine paraissait songeur.

— À notre retour, dit-il. Avant de songer à revenir, il nous faut nous demander si nous réussirons seulement à atteindre le temple…

La main de Morane se posa sur le bras de son ami – ce bras épais comme la cuisse d'un homme normal – et serra.

— Nous devons atteindre ce temple, Bill. À tout prix. La vie de milliers d'individus dépend de notre réussite. Voilà pourquoi il nous faut réussir, même si les Thugs, Maïmaïtscheng et tous les diables de l'enfer s'unissaient pour nous barrer le passage…

Chapitre XVI

Durant tout l'après-midi, sous un soleil de feu, Bob Morane et Bill Ballantine avaient marché à travers le labyrinthe des défilés dont, grâce à la prévoyance d'Osborne et du professeur Mainright, ils possédaient un plan détaillé, véritable fil d'Ariane leur permettant de se diriger à coup sûr. Tout était silencieux et ils n'avaient encore décelé la moindre présence humaine. Ces montagnes désolées, sans végétation, monde de pierres à jamais figé face au ciel, semblaient désertes. Nul être vivant ne semblait même avoir troublé jusqu'ici leurs solitudes sauvages. Seuls, très haut au-dessus des défilés, quelques vautours tournoyaient avec un entêtement de machines déréglées.

Morane et Ballantine s'étaient arrêtés. Avec leurs tuniques, leurs turbans, leurs sandales et leurs visages passés au brou de noix, ils donnaient l'impression de deux paisibles Hindous errant à l'aventure. Pourtant, dans leurs larges ceintures, ils avaient glissé chacun un colt et un poignard et, dans une musette, Bill portait, toujours enveloppée dans une serviette, la statuette sacrée.

— Êtes-vous certain que nous nous trouvons sur le bon chemin, commandant ? interrogea Ballantine.

— Nous ne pouvons pas nous être trompés. Jusqu'ici, nous avons retrouvé tous les points de repère indiqués sur la carte. Logiquement, après le prochain tournant, nous devrions atteindre le temple…

Pendant un quart d'heure encore, les deux hommes avancèrent. Finalement, le défilé fit un nouveau coude, pour déboucher ensuite dans un assez vaste hémicycle rocheux.

Morane posa la main sur le bras de son compagnon.

— Regarde, Bill, dit-il. Nous étions bien sur le bon chemin…

Au fond de l'hémicycle, un large portail se découpait dans la falaise.

Entouré de sculptures représentant les différentes incarnations de Sivâ et de sa femme Pârvatî, il était fermé par une porte épaisse, à deux battants, en bois de teck sans doute, et bardés de ferrures.

Les deux voyageurs s'étaient arrêtés à nouveau. À présent, ils ne doutaient plus d'avoir atteint leur but. Contre toute attente cependant, personne ne se manifestait dans les parages. Comme les défilés, les environs du temple semblaient déserts.

— La région ne m'a pas l'air fort habitée, remarqua Bill.

Morane ne répondit pas tout de suite. Cette solitude pesait sur lui telle une pierre. Il aurait presque souhaité apercevoir la silhouette d'un Thug armé du *rhumal*, ou du colossal Maïmaïtscheng, se découper devant le portail du sanctuaire.

— Ouais, dit-il, pourvu que, tout à l'heure, elle ne soit pas « trop » habitée, la région en question. La nuit ne va plus tarder à tomber à présent, et sans doute va-t-elle nous amener du monde… Il nous faudrait trouver au plus vite le moyen de pénétrer dans le temple…

Bill Ballantine fit la grimace.

— Cela ne sera pas chose aisée. Cette baraque n'a pas l'air de posséder beaucoup de fenêtres. Je dirais même qu'elle n'en a pas du tout…

Pendant un long moment, Morane demeura pensif.

— Essayons toujours la porte, dit-il. Si elle nous résiste, nous chercherons une autre voie de pénétration…

Le revolver au poing, jetant autour d'eux des regards inquiets, les deux hommes s'avancèrent, d'un pas circonspect, vers le portail. Ils l'atteignirent sans encombre. Mais là, cependant, ils éprouvèrent une nouvelle déception. Non seulement la porte était rigoureusement close de l'intérieur, mais, en outre, elle se révélait si lourde, si solide que même la puissante épaule de Ballantine ne parvenait pas à l'ébranler.

— Rien à faire, commandant, dit le géant en se redressant. Il faudrait au moins un boulet de canon pour y parvenir. Autant vouloir essayer d'enfoncer la porte du grand coffre-fort de la banque d'Angleterre avec un lance-pierres…

Morane avait levé les yeux vers le sommet de la falaise, haute de dix mètres à peine.

— Ce temple doit pourtant posséder d'autres issues. Peut-être existe-t-il des cheminées d'aération. Voyons s'il est possible de grimper là-haut…

S'avançant le long de la muraille rocheuse, ils finirent par découvrir un endroit où l'érosion avait taillé le rocher jusqu'à y creuser un grossier escalier. Aussitôt, ils se mirent à s'élever le long de la muraille.

Malgré la facilité relative de l'escalade, celle-ci dura près de dix minutes et, quand Morane et Ballantine prirent pied au sommet de la falaise, le soleil disparaissait lentement derrière l'horizon, jetant un dernier éclat de cuivre rouge.

— Dépêchons-nous, dit Bob. J'ai l'impression que le temps presse, qu'il tient à un fil seulement, que nous réussissions ou échouions…

Devant eux s'étendait une large terrasse rocheuse. Au centre, un trou carré, d'un mètre de côté environ, était creusé. Bob s'en approcha et, se couchant à plat ventre, y jeta un coup d'œil. Quelques mètres plus bas, il lui sembla apercevoir une brève lueur.

— C'est bien une cheminée d'aération, murmura le Français. Je vais tenter de descendre et, si je parviens à prendre pied quelque part, tu me passeras l'idole…

Aidé par son compagnon, Morane s'engagea dans le trou et se mit à descendre lentement, arc-bouté des épaules et des pieds à la paroi, à la façon d'un grimpeur de rochers franchissant une cheminée verticale. Au bout d'un moment, son pied gauche battit dans le vide. Il jeta un coup d'œil sous lui et, à deux mètres à peine, aperçut un sol très faiblement éclairé. S'accrochant des deux mains à une saillie de la paroi, Bob se suspendit et se laissa tomber dans le vide. Il toucha le sol silencieusement, en pliant les jarrets et, aussitôt redressé, jeta un coup d'œil à la ronde. Il se trouvait sur une galerie étroite, sans parapet, surplombant le temple lui-même. Seule, quelque part, une lumière brillait. Lampe de sanctuaire à la clarté si faible que c'était à peine si elle permettait de distinguer les objets sous forme de vagues silhouettes.

Au-dessus de Morane, la voix de Bill demanda, dans un souffle :

— Tout va bien, commandant ?

— Tout va bien, murmura Morane à son tour. Je suis dans le temple. Passe-moi la musette…

Il tendit les mains, ouvertes en coupe, sous le trou d'aération. Presque aussitôt, il entendit la voix de Ballantine :

— Attention, commandant. Voilà le paquet. Un, deux, trois…

Quelque chose tomba vers Morane, glissa le long de ses poignets. Il referma la main droite sur la courroie de la musette. Tout ce qu'il lui restait à faire à présent, c'était descendre dans le temple, replacer la statuette sur son autel, puis s'en aller comme il était venu.

« Il doit bien y avoir un escalier quelque part, pensa-t-il. » Soudain, il sursauta. Quelque chose avait bougé dans l'ombre de la galerie, puis une voix connue, qui n'était pas celle de Ballantine, dit doucement :

— Je savais que vous viendriez, commandant Morane. Ravi de vous retrouver…

Tout près, un visage apparut, à peine éclairé par l'avare clarté régnant dans le sanctuaire. Pourtant, Morane reconnut aussitôt cette large face plate, à la mâchoire prognathe, aux zygomas saillants et aux yeux bridés. C'était celle de Kao Maïmaïtscheng…

*

* *

Médusé par l'apparition du Mongol, Bob demeurait immobile, incapable de faire le moindre mouvement. Cependant, Maïmaïtscheng parlait, à voix basse toujours, mais, d'aussi près. Morane ne perdit pas une seule syllabe de ce qu'il disait.

— Je savais qu'après avoir échappé à cet infortuné Rakmah, vous vous empresseriez d'accomplir la mission que vous vous étiez assignée, disait le Mongol. Aussi, au lieu de continuer à jouer à cache-cache avec vous, j'ai préféré venir vous attendre ici. Comme vous le savez sans doute, je possède des complicités dans tous les milieux et, depuis longtemps, je connaissais l'emplacement exact de

ce sanctuaire. Un peu partout, dans les parages, j'ai placé des hommes avec ordre de vous arrêter si vous paraissiez. Je ne sais comment vous leur avez échappé. Peut-être simplement parce que vous étiez déguisé en Hindou… Ah ! vous avez bien été sur le point de réussir, commandant Morane. Malheureusement pour vous, ce gentil petit Kao veillait au grain… Allons, donnez-moi cette statuette. Et surtout, ne faites aucun bruit. Vous pourriez attirer les prêtres de Kâli et leur chef. Ah ! si vous saviez qui est leur chef… Vous en auriez le souffle coupé…

Le Mongol se tut pendant un moment, puis il murmura encore :

— Donnez-moi donc cette statuette, commandant Morane…

Maintenant, Bob, avait repris tout son sang-froid. Il se rendait compte qu'il n'aurait pas le loisir de tirer son revolver. Au premier geste suspect, Maïmaïtscheng se précipiterait sur lui et l'écraserait sous son poids, lui briserait les os de ses mains puissantes. Par expérience, Bob savait ne posséder aucune chance de vaincre le Mongol dans un combat corps à corps. Bill, lui, y serait peut-être parvenu, mais il était là-haut et Bob se trouvait livré seul à la brute. Maïmaïtscheng s'était avancé plus près encore.

— Donnez-moi cette statuette, répéta-t-il.

Commandé par une sorte de réflexe, Bob imprima soudain un mouvement de balancier à la musette. Celle-ci, lestée par l'idole, alla frapper violemment Kao à la mâchoire. Ce fut comme si le Mongol avait reçu soudain un coup de marteau. Ses yeux se fermèrent, il vacilla, puis, d'une pièce, il tomba en arrière, pour disparaître dans le trou noir s'ouvrant sous la galerie. Bob entendit le choc sourd du grand corps s'écrasant cinq mètres plus bas, sur les dalles du temple.

Pendant une longue minute, Bob demeura immobile, haletant un peu, comme s'il venait d'échapper à un grand danger. Et, en fait, il venait réellement d'échapper à un grand danger…

Une grande ombre glissa par la cheminée d'aération et toucha le sol de la galerie. C'était Ballantine.

— J'ai eu l'impression que quelque chose se passait. Qu'était-ce ?

— Kao Maïmaïtscheng. Il voulait l'idole, mais, à présent, elle ne représente sans doute plus rien pour lui…

À la question muette de son compagnon, Bob désigna le gouffre sombre, devant eux.

— Il est tombé à la renverse, expliqua-t-il. S'il n'est pas mort, il ne doit guère valoir beaucoup mieux…

Longeant la galerie, les deux amis ne tardèrent pas à trouver un escalier menant dans le temple lui-même. En bas, ils découvrirent Maïmaïtscheng étendu inerte sur les dalles. Se baissant, Bob tenta de soulever le corps de son adversaire, mais l'énorme tête roula de gauche à droite, comme celle d'un grand pantin désarticulé. Aussitôt, Morane comprit.

— Il est mort, dit-il, la nuque brisée…

Laissant retomber le Mongol, il jeta un rapide regard autour de lui. Le long de la muraille, il y avait un groupe de statues représentant pour la plupart de ces démons hideux que l'imagination des statuaires sacrés a semés à travers l'Inde tout entière.

— Tirons Kao là derrière, souffla-t-il. Ensuite, je tenterai de découvrir l'autel où doit être placée l'idole…

Unissant leurs forces, les deux hommes traînèrent le grand corps de Maïmaïtscheng à l'abri des statues. Bob allait s'aventurer dans le temple quand, soudain, du dehors, s'éleva une rumeur de foule.

— Les sectateurs de Kâli, murmura Morane. Ils viennent…

Ballantine avait tiré son compagnon en arrière, à l'abri des statues. Au fond du sanctuaire, une petite porte venait de s'ouvrir, livrant passage à deux hommes vêtus de longues robes blanches et porteurs de flambeaux. Ils se dirigèrent vers le grand portail et, après en avoir manœuvré le système de verrouillage, tirèrent à eux les lourds battants.

Aussitôt, dans un silence total, la foule des fidèles pénétra à l'intérieur du temple.

Chapitre XVII

Ils étaient là peut-être cinq cents hommes, debout à l'intérieur du temple. Les flammes des torches jetaient de brèves lueurs sur leurs visages graves, prêts à s'ouvrir sous la joie ou se crisper sous la haine, selon le caprice du mystérieux personnage qui les avait réunis là.

Quelque part dans les entrailles de la montagne, un gong vibra, propageant ses ondes sonores à travers le sanctuaire. Quand le bruit se fut apaisé, un homme apparut et se hissa sur une petite estrade au centre de laquelle était dressé un autel en forme de pyramide tronquée et où, Morane et Ballantine le devinaient sans peine, aurait dû se trouver l'idole sacrée.

Le nouveau venu était grand et maigre, avec un nez courbé, un menton pointu et des joues creuses. Des lunettes aux verres de loupes cerclés d'acier dissimulaient ses yeux. À part une sorte de long pagne le couvrant de la taille aux genoux, l'homme était nu et le dessin des côtes prêtes, semblait-il, à trouer la peau de la poitrine, accentuait encore tout ce que son aspect avait d'ascétique.

À grand-peine, Morane avait retenu un cri de surprise. Cet homme, il le reconnaissait. C'était Shedar Sing, qu'il avait rencontré peu de temps auparavant à Calcutta. Oui, Shedar Sing, l'apôtre de la non-violence, le disciple du sage et exemplaire Gandhi, se trouvait là, dans ce temple dédié à Kâli, la déesse de la mort et de la destruction, dans ce sanctuaire sacré dont il devait être le grand prêtre. Bob se souvenait d'une des dernières paroles de Kao Maïmaïtscheng : « Et surtout, ne faites aucun bruit. Vous pourriez attirer les prêtres de Kâli et leur chef. Ah ! si vous saviez qui est leur chef… Vous en auriez le souffle coupé… »

Pour Bob, certains faits, demeurés obscurs jusqu'à présent, s'éclairaient. Par exemple, il savait que ses ennuis avec Lal Bhawannee n'étaient pas dus au seul hasard. C'était en effet Shedar

Sing qui, lors de leur unique entrevue à Calcutta, lui avait conseillé d'aller demander de l'aide au Maharajah de Javhalpur. Morane devinait aussi pourquoi le Maître n'avait pas tenté de les faire arrêter, Bill et lui, par ses Thugs. Tout simplement parce que Shedar Sing croyait Morane au pouvoir du Maharajah. Quels étaient cependant les rapports exacts entre les deux hommes ? Cela, Bob n'aurait pu le dire, car ils ne lui apparaissaient pas encore clairement.

Shedar Sing avait tendu les bras en direction de la foule, et tous les fidèles étaient tombés à genoux. Alors, le Maître prit la parole. Il s'exprimait en bengali, mais, au fur et à mesure qu'il parlait, Ballantine soufflait une approximative traduction à l'oreille de son compagnon.

— Voilà six lunes déjà, disait Shedar Sing, un infâme étranger nous a volé, pour le compte de ces chiens de musulmans, la statuette sacrée de notre mère Kâli, destructrice des démons. Cette statuette était directement issue de Siva, dont la puissance s'étend sur toutes choses et, quand elle fut dérobée, un sacrilège affreux fut commis en même temps. J'avais décidé de patienter la durée de six lunaisons. Si, ce temps écoulé, la statuette n'avait pas réintégré ce sanctuaire, je m'étais promis de déclencher sur l'Inde les forces mauvaises. Jadis, la puissante confrérie des Thugs mettait le pays tout entier sous le joug de Kâli, mais les Anglais l'avaient détruite. Voilà quelque temps, j'ai moi-même recréé cette confrérie, enseignant à certains d'entre vous la manière de se servir du *rhumal*, le nœud coulant sacré, dispensateur des morts silencieuses.

« Aujourd'hui, je vous appelle, mes étrangleurs. Enseignez votre art autour de vous et que, de nouveau, le meurtre rituel, cher à Kâli, fleurisse sur nos routes, dans nos villes, dans nos campagnes. Tuez, car la mort des hommes est chère aux dieux puisqu'elle leur donne une plus grande conscience de leur propre immortalité. Tuez, mais tuez surtout ces chiens de muslims, qui portent le mal en eux, qui ont osé outrager notre déesse. Dès demain, la Marque de Kâli s'étendra sur l'Inde tout entière !…

Un gigantesque hourra répondit à ces paroles. De partout, des poings se levaient. Et un cri montait, toujours le même :

— Kâli !… Kâli !… KÂLI !…

Toujours dissimulé, en compagnie de Bill et de la dépouille mortelle de Maïmaïtscheng, derrière le groupe de statues, Bob se sentait saisi par une bien compréhensible lassitude. Si près du but, il échouait et, malgré tous ses efforts, malgré les dangers surmontés, une marée de meurtres allait submerger l'Inde. Et cela par la faute de trois hommes, Maïmaïtscheng, Lal Bhawannee et Shedar Sing, qui, poussés par une commune folie de puissance, n'avaient pas hésité à y sacrifier des milliers de vie humaine.

Et, brusquement, la colère embrasa Morane. Ouvrant la musette posée à ses côtés, il en tira l'idole et bondit en avant.

— Commandant, êtes-vous… ?

L'avertissement de Ballantine venait trop tard. Déjà, bousculant les prêtres, Morane s'était hissé sur l'estrade et avait posé l'idole sacrée sur l'autel.

— La voilà votre Kâli, cria-t-il à la foule. Qu'elle demeure dans ce temple et n'en sorte plus…

Revenu de sa surprise, Shedar Sing s'était dressé, hurlant :

— Cet étranger a touché la déesse de ses mains impures. Il doit périr !…

La foule des fidèles se déchaîna.

— Oui, oui, criait-on de toutes parts, il doit périr. À mort !… À mort !…

D'une saccade, Morane avait tiré son colt. De la main gauche, il empoigna Shedar Sing par la peau du cou et lui colla le canon de son arme dans les côtes, au niveau du cœur. Déjà, Ballantine, revolver au poing lui aussi, était venu rejoindre son ami.

— Si l'un de vous fait un seul pas dans cette direction, cria Bob, votre grand prêtre mourra…

Ces paroles avaient été prononcées en anglais, mais les fidèles durent en saisir le sens, car un profond silence régna soudain dans la salle. Un silence que quelqu'un rompit soudain.

— Bien joué, commandant Morane. Je n'en attendais pas moins de vous…

Cette voix bien posée, cet anglais châtié, cette autorité tranquille, Bob reconnaissait tout cela. Il reconnaissait aussi cet homme en

uniforme qui, entouré de policiers, se tenait debout à l'entrée du sanctuaire. Une force paisible émanait de toute sa personne et la façon dont il braquait son revolver était inimitable. Cet homme n'était autre que Sheela Khan, chef de la police de Calcutta.

*
* *

Les policiers, armés de mitraillettes, s'étaient à présent disposés tout autour du sanctuaire. Une vingtaine d'entre eux avaient grimpé sur la galerie d'où ils tenaient la foule en respect.

Tranquillement, Sheela Khan s'était hissé à son tour sur l'estrade et, avec toute l'assurance d'un bateleur professionnel, il s'était mis à haranguer les fidèles, leur démontrant la folie de leurs actes, leur parlant de leurs femmes et de leurs enfants, des ravages causés par la violence. Il flétrit la conduite de Shedar Sing qui, disait-il, s'était servi de la disparition de l'idole sacrée pour satisfaire son besoin de puissance, usant de leur crédulité pour s'imposer, affirmer davantage encore sa maîtrise.

Ce diable de policier fit si bien qu'en quelques minutes il réussit à tourner la foule contre Shedar Sing. Des menaces à l'intention du Maître fusèrent de partout, des poings se levèrent. Et, soudain, un éclair d'acier brilla et Shedar Sing s'écroula en arrière, un couteau planté dans la poitrine.

Bob, Ballantine et le policier s'étaient précipités au secours du grand prêtre, mais celui-ci n'avait déjà plus besoin de leur aide. Le couteau lancé par le justicier anonyme avait atteint le vieillard dans la région du cœur et la vie le fuyait rapidement.

Shedar Sing tourna vers Morane ses yeux bleus, si jeunes et qui, lentement, s'éteignaient.

— Commandant Morane, souffla-t-il, je connaissais les desseins… du Maharajah de… Javhalpur… Je vous ai conseillé… de vous adresser à lui… espérant qu'il vous tuerait… Mais Kâli était contre moi… Les intentions des dieux sont…

Le maître ne put en dire davantage. La mort s'empara de lui et il demeura immobile.

Sheela Khan s'était redressé et, s'adressant à ses hommes, leur désigna la foule des fidèles.

— Fouillez-moi tout ce monde, dit-il. Quiconque sera trouvé en possession d'un *rhumal* devra être retenu et interrogé…

Il se tourna vers Bob.

— Maintenant, commandant Morane, si vous le voulez bien, sortons prendre le frais au-dehors. Cette nuit de pleine lune est propice aux confessions et je crois avoir quelques explications indispensables à vous fournir…

Quelques minutes plus tard, Bob Morane, Bill Ballantine et le chef de la police se promenaient lentement à travers l'hémicycle, face au portail du sanctuaire.

— Voyez-vous, commandant Morane, expliquait Sheela Khan, ma situation me force à connaître bien des choses et, avant notre rencontre dans la maison du professeur Mainright, je savais que de graves événements se préparaient. Lesquels exactement ? Je n'aurais pu le dire. Il y avait ces nouveaux Thugs qui faisaient parler d'eux, ces bruits de guerre sainte… Tout le reste était voilé de brouillard. Alors vous êtes survenu. Quand j'ai compris que vous vouliez découvrir l'assassin du professeur, je me suis dit : « Voilà l'homme qu'il me faut. Faisons l'âne pour avoir du son. Le commandant Morane, me prenant pour un abruti intégral, va ruer des quatre fers et, peut-être, m'aider à découvrir le pot aux roses. » Vous ne m'avez pas déçu, il me faut l'avouer. Pourtant, quand je fus mis au courant de vos démêlés avec Kao Maïmaïtscheng, j'eus peur pour vous. Je connaissais l'individu et savais ce dont il était capable. Alors, je décidai d'intervenir, mais, quand je voulus vous contacter, il était trop tard. Vous aviez quitté l'hôtel du *Naja Bleu* sans laisser d'adresse. Et il me fallut plusieurs jours pour retrouver votre trace. Elle me mena jusque chez Graham Lowbridge, mais, là encore, j'arrivai trop tard. Vous veniez de partir pour Javhalpur. À force de persuasion, j'obtins l'aide de sir Graham. Il me rapporta toute l'histoire en détails et me remit une copie de la carte permettant d'accéder à ce sanctuaire. Si je voulais arriver à temps, il me fallait faire vite. Par des chemins détournés, je fis transporter des policiers dans ces montagnes. Déjà, Maïmaïtscheng y avait placé des

hommes. Je les fis saisir juste avant votre passage. Ainsi vous pouviez atteindre le temple sans encombre et y déposer la statuette. De mon côté, je comptais attendre la venue des sectateurs de Kâli pour capturer toute la bande et, surtout, leur chef, dont je ne connaissais pas encore l'identité. Il serait inutile, je crois, de vous raconter la suite de l'aventure, puisque vous avez été l'un de ses acteurs.

Morane se mit à rire.

— Et moi qui vous prenais pour un policier prétentieux et imbécile. À un moment donné, je l'avoue à ma grande honte, je vous ai même soupçonné de vouloir faire le jeu de Maïmaïtscheng. En réalité, vous n'avez pas cessé un seul instant de mener l'affaire tambour battant…

Sheela Khan eut un geste de protestation.

— N'exagérons rien, dit-il. Si quelqu'un a réellement mené l'affaire tambour battant, c'est bien vous. Depuis la mort du professeur Mainright, vous n'avez pas cessé d'être sur la brèche, bravant tous les dangers avec un désintéressement total… Mais je ne suis pas ici pour vous faire des compliments. Si le carnage a été évité et si des milliers d'hommes auront la vie sauve, c'est à vous que nous le devrons. À vous et à votre ami… Il est inutile d'insister là-dessus… Racontez-moi plutôt vos propres aventures depuis votre départ de Calcutta…

En quelques mots, Morane mit le policier au courant des événements survenus à Javhalpur, pour finir par lui relater la mort de Maïmaïtscheng. Quand il eut terminé, Sheela Khan poussa un petit gloussement de satisfaction.

— Voilà qui est bien, dit-il. Maïmaïtscheng et Shedar Sing sont morts. Quant à Lal Bhawannee, lui, il passera sans doute quelques mois en prison, condamné pour rébellion et tentative de meurtre. Cela le fera probablement réfléchir. Les Thugs, eux, ne feront pas le retour spectaculaire préparé par leur maître, et la paix régnera sur l'Inde. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes…

Bob Morane ne répondit pas. Finalement, il avait rempli sa mission. La statuette de Kâli se trouvait à nouveau maintenant dans le temple sacré, qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Il se sentit content

de lui. Seulement content, sans aucune vanité, et il pensait également que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes…

Chapitre XVIII

Bob Morane, Bill Ballantine, Graham Lowbridge et Sheela Khan se trouvaient attablés dans un grand restaurant de Chowringhee, à Calcutta. La chère était succulente, les vins délicieux, et les quatre hommes fêtaient la grande victoire qu'ils venaient de remporter ensemble. Pourtant, une ombre semblait flotter sur leur joie.

Le premier, Morane avait concrétisé toutes les pensées.

— Si nous avons réussi à épargner de nombreuses vies humaines, il y a cependant un résultat négatif à notre entreprise : le cas de Shedar Sing. Comment un homme comme lui, nourri à la philosophie de Gandhi, a-t-il pu ainsi se changer en criminel, d'agneau se transformer en loup féroce, avide de sang et de carnage ?

Le chef de la police secoua ses puissantes épaules.

— Quand vous connaîtrez mieux l'Inde, commandant Morane, vous comprendrez, dit Sheela Khan. Cette dualité du bien et du mal résume tout mon pays avec, d'une part, son présent tourné vers le progrès, les lois sages, et d'autre part, son passé cruel, fait d'invasions, de tortures et d'épidémies…

— Bah, interrompit Graham Lowbridge, pourquoi ne pas mettre cela tout simplement sur le compte de la nature humaine. Pendant des années, l'homme est doux et paisible, puis, soudain, l'ambition réveille les mauvais instincts sommeillant en lui, et il se change en un Shedar Sing ou un Lal Bhawannee…

Visiblement, le moment n'était guère propice à la philosophie. Sheela Khan détourna lui-même la conversation en demandant à Morane :

— Sans doute, commandant, en avez-vous assez des Indes. Après tous les dangers que vous y avez couru… Quand donc regagnez-vous l'Europe ?…

Morane sourit finement.

— D’ici deux ou trois mois, fit-il. N’oubliez pas, Excellence, que je suis venu ici pour effectuer un reportage sur le Gange. Dans quelques jours, je partirai pour le delta, puis ce sera Bénarès et, plus loin encore, les sources du fleuve, sur les premiers contreforts de l’Himalaya. Il me faut gagner ma vie. Et puis, vous venez de le dire vous-même : « Quand vous connaîtrez mieux l’Inde… » C’est justement ce que je veux, connaître mieux votre pays…

Le policier s’adressa alors à Ballantine.

— Et vous, Bill ? Sans doute comptez-vous réintégrer sans retard votre propriété d’Écosse…

Ballantine vida son verre d’un seul trait, puis il secoua la tête.

— Retourner en Écosse ? fit-il. Pas question, du moins pour le moment. Je vais accompagner le commandant jusqu’aux sources du Gange. Sur le chemin, il pourrait encore rencontrer un Maïmaïtscheng ou un Lal Bhawannee, ou un Shedar Sing, et avoir besoin d’un sérieux coup de main. Car, vous pouvez me croire ou non, la vie du commandant Morane est littéralement pavée de Maïmaïtscheng, de Lal Bhawannee ou de Shedar Sing. On ne peut pas pénétrer dans son appartement de Paris sans en rencontrer deux ou trois. Réduits à l’état de trophées, bien sûr…

FIN

L'INDE, CE CONTINENT PERDU ET RETROUVÉ

OÙ ALEXANDRE VA UN PEU TROP LOIN…

L'Inde fut découverte pour la première fois au IVème siècle avant Jésus-Christ, en 326 exactement, lorsque Alexandre de Macédoine, qui avait achevé la conquête du monde connu et exploré, eut l'envie d'ajouter à ses possessions ce pays mystérieux que les Persans appelaient *Shindu* – le pays du fleuve – et sur lequel couraient les plus fantastiques légendes.

Alexandre était plein de suffisance, mais, comme il arrive aux plus grands capitaines, son ambition dépassait cette fois ses possibilités ; il emmena une armée formidable – fantassins armés jusqu'aux dents, cavaliers de Thrace et de Numidie, provisions innombrables et même, dit-on, des éléphants. Tout ce monde s'engagea, plein d'enthousiasme, dans les déserts qui séparent la Perse de l'Inde, mais après de longues marches épuisantes, entrecoupées de victoires sans signification sur des roitelets prétentieux et démunis, la « grande armée » se vit contrainte de rebrousser chemin avec armes et bagages, car les soldats, à moitié morts de fatigue, d'ennui et de peur devant ce pays inconnu, refusaient de continuer.

Cependant, Alexandre avait amené dans sa suite les savants et les historiens dont il aimait s'entourer, et c'est ainsi que le monde « civilisé » s'avisa que l'Inde était un grand pays, avec lequel il faudrait sans doute compter dans l'avenir…

POUR L'HONNEUR D'UNE VACHE…

Avant l'entrée en scène d'Alexandre, l'histoire de l'Inde est fort obscure et l'on ne sait pas exactement quel crédit accorder aux légendes que les Indiens se transmettent depuis des millénaires. C'est, croit-on, au cours du XVème siècle avant l'ère chrétienne qu'une peuplade indo-européenne, originaire des plateaux de l'Asie centrale, vint s'établir au pied de l'Himalaya puis dans la région de Delhi, d'où elle s'étendit peu à peu à travers tout l'Hindoustan. On ne sait pratiquement rien sur la façon dont les envahisseurs furent accueillis, ni s'ils durent livrer bataille aux peuplades indigènes qui occupaient déjà la région.

Les uns et les autres s'amalgamèrent, se superposèrent, et il se forma bientôt une poussière de petits États qui se disputaient, se faisaient la guerre pour s'octroyer un bout de terrain sablonneux ou pour défendre l'honneur d'une vache sacrée, s'alliaient provisoirement contre un voisin plus puissant et se comportaient en somme à la manière des seigneuries féodales, batailleuses et remuantes, du moyen âge européen.

Il arrivait parfois qu'un prince prenne l'avantage. Il créait alors une dynastie qui régnait, pendant un temps plus ou moins long, sur une partie du pays. Elle créait un semblant d'unité, accordait des privilèges à ses amis et jetait les bases du système des castes qui allait, dans les siècles à venir, figer l'Inde dans sa structure immuable.

DES VOISINS QUI S'IGNORENT

L'intervention d'Alexandre ne changea pas grand-chose à cette manière de vivre. Pendant un temps, les princes indiens envoyèrent bien des ambassadeurs auprès de l'empire romain, mais ces relations étaient encore fragiles et elles disparurent peu à peu.

Puis l'Europe qui avait fort à faire pour se défendre des invasions barbares, oublia l'Asie. L'Inde de son côté, ne fit plus rien pour renouer les liens et les deux continents commencèrent à s'ignorer et à vivre, côte à côte, leur évolution opposée. L'Europe bougeait, s'agitait, se transformait, pendant que l'Asie et l'Inde s'endormaient dans une torpeur millénaire, bercée de légendes, de mythes religieux et de poésies qui parlaient de prince changé en oiseau ou en dragon.

Cet assoupissement fit la joie des tribus sauvages qui vivaient dans les montagnes au nord de la grande plaine paresseuse. Les Turcs, les Mongols et toutes les races sauvages de l'Asie centrale déferlèrent successivement sur l'Hindoustan, puis les Arabes s'en emparèrent et le mélange des races et des peuples donna à l'Inde sa configuration définitive : deux cents langues différentes, presque autant de religions et de sectes, de castes de guerriers, de prêtres, d'artisans, de « parias » dont les privilèges ou les obligations se faisaient de plus en plus stricts, auxquelles il était de plus en plus difficile d'accéder.

LES VOISINS SE RETROUVENT

À la fin du XVème siècle, régnait en Portugal un roi très érudit, Jean II, qui rêvait de retrouver la route des Indes. Il confia la direction d'une expédition à un des marins les plus fameux de son pays, Vasco de Gama, mais le roi mourut… un peu trop tôt. Cependant, Vasco n'avait pas renoncé et en 1497, il partit à la tête de ses navires à la recherche du continent fabuleux.

Ils descendirent le long des côtes d'Afrique, passèrent le Cap de Bonne Espérance et remontèrent à travers l'Océan indien. Le voyage fut affreusement long, pénible, décourageant, mais, au moment où ils n'y croyaient plus, les Portugais virent enfin apparaître la « terre inconnue ».

Après quinze siècles d'oubli, le continent perdu était retrouvé…

*

* *

À partir de ce jour, l'Inde tombera peu à peu sous la domination européenne. Les Portugais d'abord, qui créèrent les premiers comptoirs commerciaux, établirent des forts et des factoreries tout le long de la côte de Malabar, puis les Espagnols, et les Hollandais qui fondèrent la Compagnie des Indes Orientales. Enfin, les Anglais et les Français qui se disputeront cette riche colonie avec acharnement tout au long du XVIIIème siècle. On sait que la victoire restera aux Anglais et que l'histoire de l'Inde se confondra dès lors, pour 150 ans, avec l'Histoire de l'Empire britannique.

---

[1] Les Thugs, après avoir étranglé leur victime, devaient l'enterrer de façon à ce que la terre, à l'endroit de la tombe, ne parut même pas avoir été remuée.

[2] Voir « *Le Secret des Mayas* ».
[3] Le Bengale Oriental fait partie du Pakistan.